GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.
JUL 25 1900

7e Année. N° 14. 15 Juillet 1900.

# LA REVUE DE PARIS

## SOMMAIRE


| | | Pages. |
|---|---|---|
| **A. François** | *De Canton à Yun-Nan-Sen.* — I | 225 |
| **Georges Beaume** | *Sainte-Nitouche* (1re partie) | 260 |
| **Alfred de Vigny** / **C. d'Orville** | *La Mort d'Alfred de Vigny* | 301 |
| **Pierre Foncin** | *Les Maures et l'Esterel* | 310 |
| **J. J. Jusserand** | *Les Sports dans l'ancienne France.* — IV | 343 |
| **Christian Pfister** | *La Réunion de l'Alsace à la France* | 361 |
| **Gabriele d'Annunzio** | *Le Feu* (fin) | 378 |
| **Lafcadio Hearn** | *Le Sourire japonais* | 429 |


PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1900

Le 1er Août

*La REVUE DE PARIS commencera*

# Blancador l'Avantageux

ROMAN

PAR

MAURICE MAINDRON

cera

# DE CANTON A YUN-NAN-SEN[1]

## I

Entre Canton et Tsiun-Tchéou-Fou, 1er janvier 1899.

Mon cher ami,

En consultant mon calendrier ce matin, j'ai appris que nous étions au neuvième jour de la douzième lune, j'ai vu, ensuite, que ce jour était propice pour se raser la tête et coudre des habits, mais défavorable pour se couper les ongles des mains et des pieds, qu'on pouvait sans crainte construire sa maison et même y disposer les pièces maîtresses de sa toiture, mais qu'il ne fallait pas remonter sa pendule, ni consulter les esprits, ni manger du chien.

Par contre, c'est un jour fameux pour prendre un bain et écrire à ses amis ; ainsi instruit de ce que je peux entreprendre

1. M. A. François avait occupé le consulat de France à Long-Tchéou de 1896 à 1898 et avait profité de son séjour en cette région pour reconnaître les voies commerciales entre la Chine méridionale et le Tonkin et en particulier la branche méridionale du Si-Kiang. Il fut chargé par M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères, à la fin de 1898, de poursuivre la même enquête commerciale et économique dans les provinces limitrophes du Tonkin (Kouang-Toung, Kouang-Si, Kouéi-Tchéou et Yun-Nan). Il avait mission d'étudier les ressources de ces régions et d'examiner l'opportunité d'y étendre les voies ferrées du Tonkin. Parti de Canton à la fin de novembre 1898, M. François est arrivé à Yun-Nan-Sen au commencement d'octobre de l'année suivante. Le gouvernement français l'y maintint, avec le titre de consul général honoraire, pour débattre avec le vice-roi les questions relatives à l'établissement de la ligne ferrée qui doit relier le Tonkin au Yun-Nan. Au cours de ce voyage, il a adressé à un de ses amis les lettres familières que nous publions.

dans cette neuvième journée de la douzième lune, je me suis dis : je vais prendre un tub sérieux et écrire à cet animal de B. sans crainte de l'indisposer ou de l'ennuyer.

Et voyez comme cela se trouve : je découvre que ce neuvième jour concorde avec le 1er janvier de votre ère barbare et qu'en suivant ma route sur la carte, j'arrive aujourd'hui même au dernier trait de carmin que j'avais tracé l'année dernière en quittant Vou-Tchéou-Fou. Ne croyez pas cependant que j'aie volontairement différé jusqu'au jour classique des compliments banals pour vous écrire. Il m'a été impossible de le faire plus tôt au milieu du vacarme d'une vingtaine de Chinois travaillant au gréement de ma jonque.

J'ai attendu le calme de la rivière mettant à profit le glissement silencieux de mon arche lorsqu'elle s'avance à la cordelle, car, dans les passages où elle est livrée à la perche, j'y suis comme dans l'intérieur d'un tambour de basque, et force est bien d'interrompre tout travail.

D'abord, que je vous fasse les honneurs de ma jonque : imaginez une boîte un peu longue dans laquelle je me tiens tout juste debout. Pour la menuiserie, prenez pour terme de comparaison les huttes passagères des charbonniers. On ne peut guère passer que la main dans les jointures des planches ; c'est, vous le voyez, très perfectionné comme aération, mais ça n'est pas précisément soigné comme menuiserie. En revanche on a prodigué sur ces planches mal équarries la pourpre la plus rutilante et l'or le plus flamboyant. Et c'est sculpté aussi, s'il vous plaît ! On a même peint des fleurs sur les panneaux, et des oiseaux donc ! qui embêteraient joliment les naturalistes ! Et j'ai aussi de belles inscriptions dont Beauvais me fait la lecture et qui nous incitent à la vertu. Le mobilier est à l'avenant ; un peu sévère de style ; l'ébéniste ou le charron, je ne sais pas au juste, qui a construit les sièges, a oublié le rembourrage, mais a laissé aux jointures une élasticité qui leur fait prendre des mouvements de *rocking-chair* dans tous les sens. On est suspendu là-dessus comme une boussole à la Cardan. J'y ai ajouté un mobilier personnel qui s'harmonise le moins mal possible avec ce cadre d'or et de vermillon.

Mon salon a $4^{m}50$ sur $3^{m}35$, et $1^{m}90$ de hauteur dans le milieu ; il est à vitraux découpés et a naturellement vue sur

la rivière; il manque bien quelques vitres aux fenêtres, mais c'est sans importance. La cave est immédiatement en-dessous du salon et, s'il me vient un visiteur, je n'ai qu'à lever une trappe pour lui offrir des rafraîchissements. Le centre de la pièce est entièrement occupé par une table sur laquelle on voit les objets les plus divers, depuis un tourne-vis et un tire-bouchon, jusqu'aux instruments d'optique les plus précis, des plumes pour toutes les écritures, des encres multicolores, des papiers de tous formats indiquant un travail acharné en même temps que les occupations les plus variées. Chaque montant de fenêtre est orné d'un fusil; il y en a un de plus dans une encoignure, soit sept, qui font l'admiration des populations; il y a aussi les pipes de Beauvais, toutes numérotées pour les différentes heures de la journée et pourvues d'un acte de baptême; la dix-neuvième ne se fume que dans les jours fériés. Nous avons maintenant comme suspensions sept appareils de photographie, quatre revolvers et trois sacs de chasse, trois calendriers chinois qui nous indiquent le jour de la lune et nous renseignent sur les opérations que l'on peut tenter avec quelque chance de succès, suivant les astrologues de Sa Majesté Tien-Sai; sur les étagères vous pourriez voir trois chronomètres, un baromètre, quatre thermomètres, cinq boussoles, un alidade, des jumelles. Mais la pièce artistique de ma maison flottante est une longue-vue de un mètre soixante, montée sur un socle de grande taille. Cette pièce impressionne beaucoup les populations quand nous la braquons dans leur direction.

Nous avons dans les cent cinquante bouquins chinois, anglais, allemands et même français, toute la bibliothèque du voyageur en Chine, depuis l'art d'empailler les oiseaux, jusqu'aux publications du Bureau des Longitudes. Nous possédons même le *Guide pour ouvrir les serrures d'or de la terre.* Ce précieux bouquin appartient à mon lettré, un Mandchou que j'ai engagé à Canton et qui est travaillé, durant les loisirs que je lui laisse, par un cancrelat étonnant : il ne songe qu'à découvrir le meilleur emplacement pour un tombeau; c'est une idée fixe chez lui. Il ne travaille d'ailleurs pas seulement pour lui-même et pour sa famille; il ne refuse pas de mettre ses précieux talents au service des autres.

Et on vient de loin pour le consulter. Car c'est un art, et un art profitable, de savoir enterrer ses parents ! Si on place mal ses aïeux, rien ne marchera. Un bon tombeau est donc un capital, mais tout dépend du choix de l'emplacement. Ce choix doit se faire différemment, suivant qu'on recherche de l'argent ou des honneurs. Il y a des gens habiles dans cette spécialité. Mon lettré M. T'ong est un praticien hors ligne dans ce genre. Il ne s'est décidé à m'accompagner dans ce voyage que par l'espoir qu'il a de découvrir des endroits favorables aux tombeaux, des raretés sépulturales. La campagne, les sites n'existent pour lui qu'à ce point de vue. Il juge un arbre suivant sa valeur comme cercueil. Il ne voit dans la nature que les arrangements de terrain défavorables ou propices aux inhumations. « Comment trouvez-vous cet arbre, monsieur T'ong ? — Le tronc serait magnifique pour un cercueil, mais le bois n'est pas bon. » On lui indique un endroit ravissant : « Celui qui enterrerait son père là n'aurait pas le sens commun. » Il ne quitte pas une boussole qui l'aide à faire ses relèvements funéraires, et emporte une bibliothèque spéciale de bouquins, qu'il annote. J'ai cru récemment qu'il allait s'arracher sa tresse, en découvrant un endroit tel qu'en y enterrant son père il était sûr d'avoir un empereur dans sa descendance. En y plaçant sa mère, c'était moins bon, mais enfin c'était encore exceptionnel ; et, voyez sa guigne, il avait déjà disposé de son père dans une circonstance pressante, et son amour fraternel l'avait porté à employer le cadavre de sa mère au profit de son frère pour lui procurer de l'argent. Cela n'avait pas manqué : dans les six mois, son frère cadet avait réalisé un bénéfice de deux mille taëls.

J'ignore quelle place M. T'ong pourra tenir sous terre ; mais, de son vivant, il se contente d'espaces véritablement restreints au plus strict minimum. Il y avait un coin dans lequel je ne pouvais pas poser une chaise ; c'est là qu'il s'est établi ; il y loge en outre ses pinceaux et sa boussole géomantique, qu'il ne quitte guère de l'œil. Il ne s'y sent pas trop à l'étroit, puisqu'il trouve le moyen, une fois débarrassé de ses travaux, de me confectionner des dessins et de coucher, sur son papier jaune, rouge ou vert, des poèmes macabres qui lui sont inspirés par la belle nature.

Je n'insiste pas sur la chambre à coucher, qui devient salle à manger dans la journée, ni sur le cabinet de toilette, qui se transforme à volonté en chambre noire ; chacune de ces deux pièces a dans les deux mètres carrés : nous sommes là dedans quatre Européens, en comptant mon chien, qui tient à ses aises et sait trouver la bonne place. Je me demande par quel phénomène de tassement on arrive à se loger dans un si petit espace sans être, en somme, trop mal. Et nous déambulons ainsi le long de Si-Kian parmi les roches et les rapides, regardant défiler toute cette Chine, et regrettant que la journée n'ait que vingt-quatre heures, ayant de quoi employer le double de temps.

Nous voici parvenus à Tsiun-Tchéou-Fou. J'abandonne le Si-Kiang. Demain nous voguerons dans le non connu.

## II

Liou-Tchéou-Fou, 26 mars.

Mon cher ami,

Ouf ! je mets le point final au bas d'une quantité de papiers officiels qui représentent, je vous assure, un poids respectable. Je vous ai dispensé de les lire et je vous engage seulement à regarder les images qui accompagnent mon texte; tous mes rapports peuvent d'ailleurs se condenser en une simple formule où je résume la valeur économique du Kouang-Si : K. S. = O + O + O + (— 1); décomposez-la ainsi : O = agriculture, O = commerce, O = mines, — 1 = voies de pénétration, auxquelles je donne le signe négatif parce que, si l'on crée des voies de pénétration, ce sont nos possessions du Tonkin qui seront pénétrées par les marchandises de Canton et de Hong-Kong.

Je suis arrivé sans encombre à Liou-Tchéou après vingt-cinq jours d'une navigation plutôt pénible. Vous allez en juger.

Lorsque, parvenu à Tsiun-Tchéou-Fou par la rivière de l'ouest, on s'engage dans la direction de Liou-Tchéou-Fou, on rencontre, à environ un kilomètre de cette ville, la bifurcation des deux rivières de l'ouest et du nord. Je laissai à ma

gauche la branche de l'ouest, et je m'engageai sur la rivière du nord ou Pei-Kiang.

On entre immédiatement dans une série de rapides dont le plus redoutable se nomme Ta-nou-t'an (tendu comme l'arc). La rivière, en cet endroit, s'enfonce dans une gorge entourée de rochers. La poussée des eaux dans cet étranglement vient buter contre les roches semées en plein milieu du courant, et produit des remous terribles pour les jonques qui, suspendues à leur câble de bambous, s'en vont ballottées de récif en récif à la merci d'un treuil branlant du système le plus primitif. L'eau brise avec rage, aux pointes de roches émergeant de tous côtés dans un couloir sinueux entre deux hautes murailles sombres. Les Chinois, arcboutés sur leurs bancs, sont crispés sur leurs perches, dans un véritable corps à corps avec le courant. Le son assourdissant du gong, le crépitement des pétards tirés en sacrifice tandis que fument les baguettes parfumées piquées à tous les points de résistance du bateau, les chandelles rouges brûlant à l'avant sur l'autel de l'équipage, les papiers consacrés jetés sans cesse par les bateliers et voltigeant autour de la jonque pour écarter les esprits malfaisants, — tout contribue à donner à la scène du passage d'un rapide quelque chose de farouche et d'impressionnant.

Les rapides se succèdent sans interruption. On n'avance qu'en se hâlant péniblement sur des câbles de bambous portés parfois jusqu'à six cents et six cent cinquante mètres de distance. Entre Tsiun-Tchéou-Fou et Liéou-Fou on rencontre soixante-deux rapides et, bien souvent, après un rude travail de douze heures, avec l'aide du treuil et l'effort d'une trentaine d'hommes tirant sur la cordelle du haut des rochers et des mamelons, la jonque se trouve portée le soir à douze cents ou quinze cents mètres en avant du point qu'elle a quitté le matin.

Il n'y a d'ailleurs pas moyen d'éviter ce mode de locomotion mouvementé. On n'a pas le choix : la route de terre serpente au milieu d'un amas de montagnes sans ressources qui opposent aux communications un obstacle plus sérieux encore que les rapides de la rivière. Cette route n'est d'ailleurs qu'une piste postale, et la seule voie commerciale est la rivière. Jugez après cela de l'importance du trafic. Et sous

ma jonque l'eau file vertigineusement, refluant entre des alignements de roches monstrueuses qui déterminent de terribles contre-courants. Voici encore un passage difficile, mais superbe dans son cadre de hautes montagnes nues, noircies par les incendies des herbes. Puis, coup sur coup, on rencontre de redoutables obstacles, la passe du Loup blanc, celle des Trois Portes avec ses trois marches successives, le petit et le grand rapide des Génies, etc... Et le pays se déroule toujours semblable, morne, désolé, couvert de cônes abrupts, tous séparés les uns des autres, mais si rapprochés que leurs pentes se rencontrent au bord de ravins inaccessibles.

Au dessus de Lo-Ma, le cours du fleuve est moins embarrassé, et l'on poursuit sans trop de difficulté jusqu'à la sous-préfecture de Vou-Siuen-Hien ; mais en aval même de la ville on se heurte à un obstacle fort sérieux. Les eaux débouchent tout à coup dans un large hémicycle bordé d'une ceinture de hauts pitons calcaires. Au milieu du lit les courants des crues ont accumulé un vaste banc de pierres roulées, débris arrachés à tous les terrains des régions traversées par la rivière et ses affluents. On trouve rassemblée là une collection géologique complète du bassin du Liéou-Kiang. Les roches de la berge sont en cet endroit d'un fort beau marbre laiteux, et présentent des surfaces curieusement entaillées, percées de trous à peu près réguliers. On reconnaît à l'examen que tous ces creux sont les alvéoles des galets qui, secoués par les remous, se sont peu à peu incrustés dans le marbre usé par leur frottement, et dans lequel ils ont pénétré jusqu'à ce qu'ils aient été réduits eux-mêmes en sable.

Le pays est toujours aussi pauvre et désolé : on avance souvent pendant des heures sans rencontrer un être vivant. Le gibier lui-même est d'une extrême rareté, et l'absence de tout oiseau de proie dénote suffisamment que ce pays ne nourrit rien. De loin en loin, des groupes de trois ou quatre maisons apparaissent sur le bord du fleuve, abritant autant de familles de Tchouang isolées de tout autre lieu habité et vivant de quelques arpents de rizières perdues dans les ravins.

Nous voici à l'embouchure du Hong-Chouei-Kiang.

Encore une désillusion ! On est accoutumé à rencontrer au confluent des moindres cours d'eau des centres habités, au

moins un marché à défaut d'une ville murée. Ici on est extrêmement surpris de constater que le point de jonction des deux grandes branches de la rivière de l'Ouest est d'une importance rigoureusement nulle. Le Hong-Chouei-Kiang se déverse par un estuaire sans ampleur dans un pays parfaitement désert; seul un ponton de likin, qui semble presque abandonné, déshabitué d'une surveillance inutile, est mouillé tristement à la rive, sur laquelle on compte exactement onze misérables masures en paillottes. N'est-ce pas la démonstration absolue qu'aucun apport commercial de quelque importance n'est fait par cette branche du fleuve?

En approchant de Liéou-Tchéou-Fou, le cours décrit des courbes très prononcées, qui ramènent même assez avant dans le sud-est, pour remonter ensuite vers le nord-ouest. Quelques rapides, ou plutôt de grands courants nous retardent encore. Les masses rocheuses apparaissent plus serrées, puis le fleuve, détourné de sa direction, dessine juste à la hauteur de Liéou-Fou un grand détour qui le jette droit au nord, pour redescendre ensuite au sud parallèlement à sa direction antérieure à moins de trois kilomètres de distance. Dans le fond de cette deuxième courbe se trouve la cité de Liéou-Tchéou-Fou, qui occupe toute l'extrémité de la presqu'île.

La ville est disposée sur la rivière, exactement comme toutes les villes situées sur le cours de la branche inférieure. Elle déploie au-dessus des berges, couvertes elles-mêmes de constructions passagères qui disparaissent à chaque crue, une ligne de bouges, construits sur pilotis, plus noirs et plus sordides que dans tout autre port du fleuve. Cette rangée d'habitations forme autour de l'enceinte de la citadelle une ceinture qui est le pendant bien assorti des murailles de cette forteresse, à contours informes, et qui n'est plus redoutable qu'aux paisibles passants, menacés à chaque instant par la chute des matériaux. Dans l'intérieur on peut distinguer, à peu près, trois rues. L'une longe approximativement la face sud; la partie centrale est occupée par quelques magasins approvisionnés d'articles de Canton: aucune de ces boutiques n'a l'aspect des maisons similaires établies à Vou-Tchéou-Fou ou même à Nan-Ning-Fou. Une autre voie transversale et sans

commerce rejoint la rue de la Porte-du-Nord qui donne issue sur la campagne. Dans l'intervalle, des pâtés de maisons sans ordre donnent naissance à des ruelles qui se coupent en tout sens et qui sont de véritables égouts; le reste, ou, pour parler plus exactement, le tout n'est qu'un cloaque épouvantable; et de gros moellons, jetés dans le milieu des rues fréquentées pour élever les promeneurs au-dessus des immondices, rendent peut-être encore la marche plus périlleuse.

Au milieu de toutes ces horreurs sont édifiés les yamens des mandarins dont l'ampleur de proportions est égalée par le délabrement des constructions. Extérieurement, cependant, quelques jolies pagodes sont construites dans la partie est de la presqu'île, où se trouve le cercle des négociants cantonnais, d'allure monumentale. L'une de ces pagodes contient quelques inscriptions curieuses, dont l'une est la plus ancienne de la région et remonte à la dynastie des T'ang (620 à 907); elle est du pinceau de Liéou-Tsong-Yuan; une autre est de l'écriture même du grand poète Sou-Tong-Po. Une seconde enceinte, que l'on soupçonne à peine à présent, ferme la presqu'île au nord. Au delà, des tombeaux s'étendent, à perte de vue, dans la campagne, couvrant des étendues de plusieurs kilomètres de leurs buttes de terre abandonnées, et semblables à de grosses fourmilières.

En face, sur la rive gauche, deux faubourgs, qui rivalisent de saleté avec la cité et qui parviennent à la dépasser, se prolongent perpendiculairement au fleuve et se perdent aux pieds des grands rochers qui dressent de toutes parts des masses sombres, majestueuses et fantaisistes. L'un d'eux, le Li-Yu-Chan, est entièrement évidé intérieurement, percé de grottes éloignées dans lesquelles on a élevé des pagodes, et qui sont très fréquentées, disent les notices chinoises, « par les gens des environs qui s'y rendent en pique-nique ».

La population établie sur les deux rives représente six mille feux (nombre officiel et exact, car les quartiers sont divisés en fractions de dix maisons marquées par un écriteau pour la répartition des milices de police) soit environ vingt-cinq à trente mille habitants (chiffre fort).

Cet ensemble, repoussant dans ses détails, forme à distance le plus pittoresque tableau, dans le cadre admirable d'une

courbe de rivière cerclée de pics rocheux, que d'autres pics dépassent partout en arrière, bornant l'horizon d'une ligne de fantastiques déchirures.

Telle est la vieille cité dont il est dit dans les proverbes chinois « qu'après être né à Sou-Tchéou, le bonheur consiste à mourir à Liéou-Fou ».

Et maintenant, si l'on songe que cette ville de Liéou-Tchéou est le déversoir naturel du commerce de plus d'un tiers de la province du Kouang-Si, on peut se faire, par le tableau que je vous en ai tracé, une idée de la pauvreté du pays.

En voulez-vous une autre preuve ? C'est le chiffre ridicule du rendement des impôts tant en nature qu'en argent. J'ai pu me procurer ce document, et voici ce qu'il m'apprend sur les trois préfectures de Liéou-Tchéou, de King-Yuan-Fou et de Ssen-Tcheng-Fou.

La préfecture de Liéou-Tchéou a 3 597 lieues carrées, et le produit de l'impôt foncier est de 1381 quintaux de riz et 68 000 francs. La préfecture de King-Yuan-Fou, avec 1743 lieues carrées, paye 807 quintaux de riz et 34 000 francs. La préfecture de Ssen-Tcheng-Fou, qui a l'énorme superficie de 5610 lieues carrées, paye le chiffre ridicule de 97 quintaux de riz et 24 000 francs. Et remarquez que la pauvreté du pays va en croissant de l'est à l'ouest, pour atteindre son maximum dans les circonscriptions qui bordent le Tonkin : Taïping-Fou, avec 3828 lieues carrées, rapporte 306 quintaux de riz et 28 000 francs ; Po-Se, avec 2 142 lieues carrées, ne donne que 109 quintaux de riz et 15 800 francs. — On peut enfin trouver une nouvelle base d'appréciation des ressources de cette province en rapprochant le chiffre de sa population de sa superficie. Les sept millions d'habitants représentent à peine une moyenne de trente habitants par kilomètre, et, si l'on tient compte que trois millions et demi de ces habitants résident dans les villes, on appréciera aisément l'état de prospérité et la valeur de cette province où d'aucuns voyaient déjà fumer les cheminées des locomotives européennes...

## III

King-Yuan-Fou, 5 mai.

Mon cher ami,

Je me berce toujours, en vous écrivant, de l'espoir que ma lettre précédente vous est parvenue, et que celle-ci vous apporte une suite qui est comme le neuvième couplet de ma complainte chinoise, avec cette différence que, si l'air peut varier suivant l'état du ciel et mes dispositions d'esprit, la chanson, elle, ne varie pas. Je ne puis que répéter ce que j'ai dit depuis deux ans sur des tons divers, et chaque pas de plus que je ferai me forcera sans doute à répéter la même note.

Je vous ai envoyé un fort courrier de Liéou-Fou. C'est en ce point que se termine en effet la partie de mon inventaire relatif au Kouang-Si, et vous avez pu voir que mon total est nettement négatif; ce que j'ai vu depuis entre Liéou-Tchéou-Fou et King-Yuang-Fou et tout ce que je vois à présent contribue à donner plus de force à ma conviction.

Me voici donc maintenant à King-Yuang-Fou, tête de ligne des routes de terre du Kouéi-Tchéou et point terminus de la navigation sur le Liéou-Kiang. Il faut vraiment que les Chinois aient des idées spéciales sur la navigabilité d'un fleuve pour en reculer jusqu'à ce point le terminus; c'est-à-dire qu'il faut avoir la prétention de naviguer par des fonds inférieurs au tirant d'eau du bateau et de passer dans des chenaux qui n'ont pas la largeur de l'embarcation.

Au-dessus de Liéou-Tchéou-Fou, en effet, la navigation n'est plus possible qu'à des sampans de petite dimension. Le lit de la rivière est obstrué au point que les petits bateaux eux-mêmes ne trouvent plus de passes assez larges entre les écueils, et ils ne doivent qu'à leur légèreté d'être hissés sur les rochers plutôt que poussés ou traînés à flot. C'est partout un amas de blocs énormes, un chaos indescriptible de pierres au milieu desquelles écume une eau furieuse; ici elle tombe en cascade; là elle gicle avec force de fissures et de conduits souterrains; en nul endroit elle ne trouve un écoulement paisible. Pour les sampans qui nous portent, c'est comme une ascension ininterrompue sur un déversoir d'écluse: ils s'élèvent, avec des peines infinies, sur des courants lancés en jet,

dans des couloirs d'un mètre et demi à deux mètres de largeur ; et c'est un objet d'étonnement continuel de voir des bateliers accepter, pour un salaire aussi modique, les fatigues et les risques d'une pareille navigation, sans cesse poussant, tirant, avec des efforts désespérés ; le passage semble parfois plus étroit que le bateau ; ils l'y engagent pourtant, et le portent littéralement au delà, soulevant de-ci, plongeant de là, crispés des pieds et des mains contre les parois des roches, le dos arc-bouté au bordage, interposant leurs corps pour amortir les chocs que la trépidation du courant infligerait au bateau, — et, souvent, après de longs efforts, une pierre imprévue les oblige à rétrograder, avec les mêmes difficultés, pour recommencer d'autres tentatives dans une nouvelle passe.

Le type presque exclusif de ces bateaux est une pirogue longue, effilée, couverte de nattes, avec un avant et un arrière pointus et excessivement effilés. L'équipage se compose toujours d'une famille complète et le bateau représente la fortune commune. Pour l'exploitation d'un tel capital, le rôle des femmes est plus dur que celui des hommes ; comme ceux-ci, on les voit pousser à la perche, couchées sur le plat-bord du bateau, le corps presque entièrement en dehors, dans le vide, appuyées seulement sur leur long bambou que le courant secoue avec violence à leur épaule, exposées à être précipitées lorsque le point d'appui vient à leur manquer. Elles sont à tout moment dans l'eau, à soulever le bateau, à le tirer de terre ; elles grimpent sur les pointes des roches pour y fixer des amarres ; ou bien elles rament ou tiennent la barre, et toujours, dans ces deux emplois, un marmot lié sur leur dos, dans un sac *ad hoc*, participe à tous les mouvements de la manœuvre. Dans les passages particulièrement délicats, on voit même surgir quelque vieille aïeule, non aperçue jusque-là, une sorte de squelette desséché qui se lève péniblement d'un coin qu'elle ne quitte guère, et qui apporte son pauvre contingent de forces pour assurer la conservation de la fortune commune. Puis, lorsque le moment du repos est arrivé et que les hommes, allongés sur l'avant ou sur la toiture de la jonque, hument leur opium ou fument leur pipe de bambou, les femmes peinent encore, sans répit, aux travaux du ménage.

A mesure que l'on s'avance vers King-Yuan-Fou, on s'en-

fonce davantage dans les massifs rocheux. Ils forment, par endroits, des gorges resserrées, dans lesquelles la rivière coule comme au fond de gigantesques murailles aux parois inaccessibles. Les sites se succèdent, admirables de pittoresque et de sauvagerie. Parmi ces paysages qui tous sont splendides, il faut noter particulièrement le passage de Houen-Tchong. Le fond de la gorge, c'est-à-dire l'extrémité qui se trouve en amont, est complètement fermé; la rivière n'a pu se frayer un chemin qu'en encerclant et isolant complètement un des pics rocheux, séparé des autres par un fossé circulaire où les eaux se précipitent avec fracas. De l'autre côté de ce barrage, ce n'est qu'un amoncellement de rochers découpés, limés par le courant, percés à jour, en arches et en ponts naturels, dans un désordre chaotique.

Après une navigation dont la durée varie entre dix et vingt jours, l'arrivée à King-Yuan-Fou se fait par un couloir droit de plusieurs kilomètres de longueur, bordé de hautes roches blanches, toutes régulières dans leurs déchiquetures originales.

Pour s'offrir le panorama de la ville et de ses environs, il suffit de gravir un piton qui domine la citadelle à portée de pistolet. Cette montagne — ou plutôt ce bloc de pierre, au haut duquel on accède par un escalier — est en grande partie évidée, percée par des cavernes formant des successions de chambres communiquant entre elles et divisées par des piliers de stalactites de toute beauté. Dans l'une de ces chambres, le caprice des dépôts d'infiltrations a moulé un long dragon dont les replis, bien accusés, rampent sur le sol, où ils dessinent des anneaux qui vont en progressant depuis la queue pour aller se perdre sous des blocs, dans des trous où la bonne volonté des gens distingue la tête du monstre. On n'a pas manqué d'élever une pagode dans cette grotte dont l'entrée est perchée à plus de soixante mètres du pied du rocher. C'est la caverne de Po-Long-Tong (du Dragon blanc), et la pagode qu'elle renferme est l'objet d'une vénération spéciale de la part du peuple et des mandarins. Les cavernes abondent dans tous ces rochers; il en est d'excessivement profondes: on y peut pénétrer à des distances de plusieurs kilomètres, comme dans celle de Nan-Chan-Ssen, à quelques lis de la ville, lieu de villégiature des mandarins pendant

l'été; on a dû murer certains passages dangereux de ces grottes qui conduisaient à de véritables labyrinthes aboutissant à des abîmes sans fond.

Les montagnes que l'on aperçoit sont complètement dénudées; aussi pas une seule pièce du bois vendu à Liéou-Fou et à King-Yuan-Fou n'est-elle produite par le pays. Les bois dits de Liéou-Fou viennent exclusivement des territoires « Miao », où la funeste habitude des Chinois qui consiste à brûler et à dénuder toutes les pentes, même celles non cultivables, n'a pas encore pénétré. Avec le Chinois vient la dévastation absolue, qui ne laisse plus un arbre debout, qui brûle jusqu'aux herbes et ne permet de subsister ni à un quadrupède, ni à un oiseau, ni à un poisson. Non seulement le Chinois est incapable d'une exploitation rationnelle, mais il abat les arbres sans nécessité, il les mutile, il les incendie sans même une apparence de raison. Devant ce destructeur stupide, tout territoire qui ne se prête pas à la transformation en rizières devient pelé, nu, aride, lavé par les pluies, impropre à produire quoi que ce soit. Et l'on ne peut concevoir une telle incurie chez des gens pratiques, économes, actifs par ailleurs, lorsqu'on voit avec quelle parcimonie on use de ce combustible dans les maisons chinoises, et le prix élevé de ces petits paquets de bois, refendus comme des allumettes, vendus presque comme matières précieuses.

Dans la ville même je ne vois rien d'intéressant à vous décrire. Je retrouve partout le même délabrement; par ci par là une jolie chose défigurée par un détail grossier. Tout ce qu'on voit ressemble à ces meubles chinois dont la mode a encombré nos magasins européens. C'est très sculpté, très fignolé, et le tout est assemblé avec des clous bons à ferrer les chevaux. On ne les choisit même pas semblables. On construit un palais ou une pagode, on la place au beau milieu d'un marécage ou on y amène un égout. Si on a soigné la façade on élève aussitôt un appentis devant.

On me dira peut-être qu'il fallait voir cela aux temps anciens de la splendeur de l'Empire. Mais non. Cela a toujours été ainsi, cela n'a pas changé depuis des dizaines de siècles. On excelle ici dans le procédé du couteau de Jeannot. On remplace tantôt le manche, tantôt la lame, et il faut

pour cela que le besoin de la réparation se fasse bien réellement sentir : il n'y a jamais rien de neuf, ni jamais rien de vieux en Chine. Ce que l'on y voit date de toutes les dynasties. Ce sont toujours les mêmes objets. Pour boucher un trou, on en fait un autre à côté. On remet une pièce, on en casse une autre. Et tout est toujours pareil.

## IV

King-Yuan-Fou, 25 mai.

Cher ami,

Avant de quitter King-Yuan-Fou, je vous dois quelques détails sur notre séjour dans cette capitale. Ce fut une belle cérémonie que celle de notre entrée à King-Yuan-Fou. A plusieurs kilomètres de la ville on voyait déjà des paquets de gens sur les rochers, accourus pour contempler notre auguste visage; tout ce monde, d'ailleurs, parfaitement poli : pas une injure, pas une note fâcheuse. En face de la citadelle, toute la population massée contemplait mon débarquement en s'écrasant; les premiers rangs tombaient à l'eau de temps à autre, mais cela n'a pas d'importance en Chine. J'opérai ainsi mon entrée dans la préfecture de King-Yuan, somptueusement vêtu d'un complet de flanelle de la meilleure coupe de mon tailleur chinois, chaussé de sandales de bicyclette qui sont excessivement commodes pour les exercices auxquels je me livre, un large sombrero ombrageant la barbe qui m'est revenue et qui me donne un air si vénérable, monté dans ma chaise verte, précédé de mes soldats à queue, portant mes escopettes comme des cierges, suivi de mon chien pointer qui est pris vingt-cinq fois par jour pour un tigre. Les vieillards, les adultes et les nouveau-nés de tous les sexes, sans compter les animaux domestiques, s'empilaient dans les ruelles. Ma chaise entrait dans les boutiques au tournant des rues ; sa toiture décrochait les enseignes des négociants en poissons séchés et autres comestibles, et je m'avançais dans le crépitement et la fumée des pétards, dans le bruit de casserole des gongs battus à tour de bras. Et les yeux bridés obligeaient les bouches à s'ouvrir pour donner plus d'extension aux paupières et mieux contempler l'espèce de Bouddha qui passait,

tenant sur mes genoux des boîtes mystérieuses contenant les chronomètres et le sextant, que je ne confie à personne depuis le moment où de vos mains vous les avez déposées dans le filet de mon sleeping à la gare de Lyon.

C'est dans cet appareil que je suis arrivé au palais des examens préparé par les mandarins de King-Yuan-Fou pour me recevoir. Je suis établi dans la salle de littérature à côté du hangar de la philosophie. La pauvre littérature est bien dans la dèche à King-Yuan-Fou, et quant à la philosophie, on a dans ce Yamen hospitalier toutes les occasions de la pratiquer effectivement. A défaut du confort européen, je jouis ici de tout le luxe mandarinesque, et la vie de Yamen n'a plus aucun secret pour moi : on tire des pétards quand je rentre et quand je sors ; on tape sur un tambour enfermé dans une armoire quand je reçois des visites ; j'ai un veilleur de nuit qui me bat des veilles suivant toutes les formes et m'empêche très correctement de dormir.

Mon habitation est disposée suivant le plan rituel des habitations officielles, avec ses trois cours successives dont la première est publique, — et tout King-Yuan-Fou en use, de cette publicité, je vous l'affirme ; on vient écraser des nez qui n'avaient réellement pas besoin de cette compression, contre les fentes de la porte qui clôture ma demeure privée ; on les introduit dans les orifices de la chimère grimaçante qui me garde et qui a été repeinte toute à neuf à mon intention. Je crois bien que mes gens se font des rentes en louant des vues sur mon intérieur.

Nous sommes arrivés ici précédés d'une réputation extraordinaire que nous nous sommes acquise à Liéou-Tchéou-Fou et qui a été apportée ici par nos courriers. A Liéou-Fou, la foule avait eu la velléité de se mal conduire envers nous, et j'y avais mis bon ordre. J'avais fait mine de coucher en vue le premier insulteur que j'ai pu saisir, et j'ai fait assavoir que, pour chaque pierre lancée même à mon chien, je riposterais immédiatement. J'appuyai cette déclaration en décrochant un oiseau au vol et, du coup, j'étais un diable avec lequel il ne fallait pas plaisanter. Dès lors, nous avons été tellement tranquilles que je pouvais dresser mes appareils photographiques dans tous les coins au milieu des foules qui se ran-

geaient au simple signe de la main, et que je prenais mes hauteurs de soleil, avec ces préparatifs bizarres des observations astronomiques, sans que personne songeât même à bouger. On m'a amené des malades. J'ai sauvé, avec une forte dose d'émétique, une femme empoisonnée par une absorption d'opium. On a crié au miracle, et le bruit s'est répandu que j'avais ressuscité une femme morte, guéri un aveugle et fait parler un muet. Depuis ce moment la Renommée nous précède. Les pères, les mères nous conduisent leurs enfants, et j'emmène avec moi un fils que ses parents m'ont supplié de prendre pour l'instruire dans les choses d'Europe. Ces parents sont une famille de petits mandarins. On m'a remis des lettres de paternité, et me voilà père bien authentiquement du jeune Lien-Ho, lequel est âgé de onze ans, connaît les caractères comme un lettré et est entendu aux affaires domestiques comme une ménagère. Il vient avec moi avec un enthousiasme extraordinaire. — Ne riez pas trop, s'il vous plaît. Il serait joliment à souhaiter que nous ayons ainsi à notre service quelques jeunes Chinois propres dirigés par nous dans un sens convenable. J'en ai laissé comme cela deux ou trois à Long-Tchéou. Ce petit bonhomme de Lien-Ho m'est extrêmement utile ; il s'introduit dans les Yamens, il court en ville, me conte ce qui se dit, me déniche une foule de renseignements ou me fournit les moyens de me renseigner, et sa présence auprès de moi inspire à mon personnel une retenue très profitable en bien des circonstances, car rien ne lui échappe.

Voici bientôt trois semaines que je suis ici. J'ai employé ces longs jours à mettre de l'ordre dans mes notes et à réunir les porteurs qui me sont nécessaires désormais pour aborder la route de terre. Il ne m'a pas fallu moins, avec l'aide des mandarins et des commerçants, pour mettre la main sur le nombre de coolies exigé par notre bagage. Il m'a fallu défaire toutes mes caisses et placer leur contenu dans des paniers d'une charge maxima de trente-quatre livres, et me voilà prêt à partir. Demain matin, par un beau dimanche de mai, votre serviteur quittera le palais des examens, monté sur une jument du Kouéi-Tchéou que j'ai achetée ainsi que deux insectes de même forme pour mes gens ; Beauvais occupe

une chaise ; nous formons une caravane composée de mes cinquante-six paniers personnels, des dix-huit de Beauvais, plus mes instruments portés dans ma chaise officielle, qui sera désormais comme un tabernacle. Mon voyage dans ces conditions ressemblera à quelque chose comme un déménagement où chaque objet serait porté à la main. Et nous nous en irons ainsi de pagode en pagode, dans cet appareil original qui aura pourtant cet avantage, qu'en arrivant à l'étape, nous serons comme chez nous : on dressera des lits comme à domicile, les porteurs de vaisselle la disposeront immédiatement sur la table, et le personnage de confiance qui transporte ma toilette en étalera cérémonieusement les diverses parties.

J'ai épuisé tout le stock de papier huilé de King-Yuan-Fou pour la préservation de mes bagages. Ma chaise personnelle est, comme je vous l'ai dit, réservée à mes instruments que je tiens à garder à l'abri des intempéries : on dirait un étalage d'opticien installé dans une baraque de foire ; c'est d'un cocasse achevé ; mais tout marchera, et nous opérerons sur les routes comme à l'observatoire : vous aurez des longitudes et des latitudes en règle.

J'ai devant moi vingt ou vingt-cinq étapes. Nous aurons sans doute un peu chaud, car le thermomètre marque 30 à 35° à l'ombre et au nord, et ne descend guère au-dessous de 27° la nuit. N'importe, je ne suis pas fâché d'en finir avec les exercices aquatiques. Voilà bientôt six mois que je bourlingue sur des bateaux de tous les types ; qu'il passe de l'eau salée, de l'eau douce et surtout des cailloux sous la quille de mes divers navires ; que j'avance à la vapeur, à la voile, à l'aviron, à la cordelle et à la perche, que je me traîne sur des fleuves, qui se transforment en rivières, en ruisseaux, en torrents et en cascades. J'ai ascensionné à présent tous les rapides possibles, en diminuant graduellement le tonnage de mes jonques et sampans. Il n'y avait plus qu'à chausser ses godillots et boucler ses guêtres. C'est fait !

## V

Kouéi-Yang-Fou, 28 juin.

Cher ami.

Mon voyage de King-Yuan-Fou à Kouéi-Tchéou-Fou s'est effectué sans incidents. sinon sans fatigue. Voici quelques détails sur la route parcourue. Un peu de géographie, s'il vous plaît! Vous mettrez moins de temps que moi à l'apprendre!

C'est à Li-Min-Koan que l'on franchit la frontière du Kouang-Si et du Kouéi-Tchéou. Un mur de quelques mètres joint les deux parois opposées des rochers, et une porte basse et étroite donne seule accès au Kouéi-Tchéou.

De Li-Min-Koan, où l'on a atteint une altitude de cinq cent cinquante à six cents mètres, on redescend, par une route semblable, sur un versant un peu plus découvert, pour tomber dans un étroit vallon large de deux ou trois cents mètres; et la route reprend aussitôt une nouvelle ascension dans des rochers tout pareils aux précédents, avec une succession ininterrompue de montées et de descentes à travers le massif du Kouéi-Tchéou, dans un pays toujours sauvage et désert. A Chouéi-Kang, elle s'enfonce dans un cul-de-sac dont elle ne peut sortir qu'en traversant la montagne sous un tunnel naturel extrêmement curieux, utilisant une grotte qui traverse le rocher de part en part sur une épaisseur de soixante à quatre-vingts mètres et à laquelle on accède sur chaque face par des escaliers. Enfin, après une nouvelle série d'ascensions et de descentes durant lesquelles on a cependant gagné de cent cinquante à deux cents mètres d'altitude, on atteint, par un couloir de pierre de douze lieues de longueur, la petite sous-préfecture de Li-Po-Hien, la première circonscription administrative du Kouéi-Tchéou. On la retrouve là et on traverse une dernière fois la branche inférieure de la rivière de Liéou-fou, le Long-Kiang, qui enserre la petite ville de Li-Po dans une de ses courbes. La source se trouve à peu de distance de là.

On s'est, à présent, élevé à huit cent cinquante mètres

par une dernière montée sur des pentes nues, ravinées, toujours bordées ou terminées par des pointes rocheuses, et l'on débouche sur une sorte de plateau, si l'on peut donner ce nom à une bande de terre d'une largeur moyenne de quinze cents mètres se poursuivant sur une douzaine de kilomètres et dominée de chaque côté par des lignes de hauteurs très découpées. Le terrain plat y est occupé par des rizières et des champs de pavots. La route traverse cette plaine en son milieu, formant une chaussée étroite de grosses pierres entassées de la façon la plus inégale plus pénibles encore à la marche que les échelons entaillés dans le roc des gorges.

A partir de ce point, une transformation complète s'opère dans la température, dans l'aspect général du pays et surtout dans la végétation. On laisse derrière soi le climat tropical du Kouang-Si et la flore des pays chauds. On reconnaît déjà beaucoup de variétés de plantes des zones tempérées : des champs de blé et de sarrasin se montrent fréquemment; sur les bords mêmes de la route, on aperçoit des fraisiers, des framboisiers et des mûriers sauvages; le pêcher abonde. A mesure que l'on s'avance, cette transformation s'accentue; les traits de famille de nos plantes similaires d'Europe, d'abord peu accusés, se précisent davantage. On voit des poiriers, puis des plants de vigne à l'état sauvage; il en existe des variétés nombreuses poussant spontanément dans les haies et parmi les rochers avec une vigueur peu commune. Puis ce sont des rosiers à profusion; on en compte huit espèces différentes, jetant de véritables avalanches de fleurs sur les rochers, débordant et rejaillissant sur tous les buissons environnants. Dans cette partie du trajet, le rosier donne la note caractéristique dans la campagne, qu'il envahit littéralement. Il en est une espèce très particulière dont les baies épineuses, presque semblables à l'écorce de petites châtaignes, sont employées dans la fabrication d'une eau-de-vie de riz à laquelle elles donnent, par infusion, un parfum et une saveur liquoreuse assez agréables, rappelant assez celle du vin de Madère.

A Tou-Yun-Fou, l'altitude n'est plus que de sept cent cinquante à huit cents mètres, mais la route remonte rapidement, toujours avec les mêmes ondulations, pour passer, à

mille deux cents mètres, au col de Tong-Chan-Ping. Les pentes, sur ce nouveau parcours, sont plus boisées, et la vue se repose avec plaisir sur d'assez beaux arbres. Ce sont des chênes de plusieurs espèces, dont l'une est à feuilles de châtaignier : la ressemblance est telle qu'elle prête à la méprise ; le peuplier du genre ypereau ; les acacias ; puis une variété très particulière de sapins, des thuyas, des grenadiers, et des conifères très décoratifs ; puis des arbres à laque à côté de charmes ; dans les buissons poussent toutes les sortes d'épines d'Europe, et toujours les rosiers avec leurs cascades de fleurs, la vigne courant et grimpant comme une liane.

La route est fort pénible et le pays est désert. Ces bois sont fréquentés par les fauves, tigres et panthères. La population de l'intérieur, très clairsemée, appartient à la race miao, mais c'est à peine si l'on rencontre quelques-uns de ces indigènes : aucun de leurs hameaux n'est situé sur le chemin.

En approchant de la sous-préfecture de Kouéi-Ting, la campagne reprend son aspect désolé ; c'est à peine si l'on voit de loin en loin un maigre champ de blé ou quelques pieds de tabac accrochés au rocher. Des affleurements de charbon sont mis à nu par les pluies un peu de tous côtés.

En quittant Kouéi-Ting, la direction change brusquement : la route tourne au sud-ouest et traverse un pays excessivement aride. Cette pauvreté ira en s'accentuant jusqu'à Kouéi-Yang. On descendra encore dans un trou occupé par la toute petite sous-préfecture de Long-Li, pour remonter aussitôt une interminable pente rocheuse toute dépouillée dont le sommet est à treize cents mètres. Là on se maintient sur des sommets de plus en plus déserts et désolés. On ne rencontre plus que des restes de villages ruinés où seules quatre ou cinq maisons sont encore pourvues d'habitants au milieu des autres abandonnées et effondrées. Celles de ces maisons qui subsistent encore sont construites d'une manière assez originale en utilisant de larges plateaux d'une pierre blanche, dont les couches bien parallèles n'ont guère plus d'épaisseur que celle de l'ardoise. Ces pierres, encastrées dans des madriers de bois, forment les murailles de ces habitations. Parfois quatre de ces plateaux suffisent pour une façade. Beaucoup ont plus de

deux mètres de dimensions ; la toiture elle-même est faite de ces pierres choisies parmi les plus minces.

Enfin, au bout d'une dernière étape parcourue dans la même nature morne et misérable, on découvre à deux cents mètres plus bas les murailles blanches de la citadelle de Kouéi-Yang garnissant à peu près complètement le fond d'un cuvette bordée de pitons dentelés, rocheux et complètement dénudés.

Si l'on contemple maintenant dans son ensemble cette route que l'on vient de parcourir au travers de tant d'obstacles, on constate avec surprise que l'on vient de suivre une direction à peu près droite sur un plan incliné s'élevant graduellement, et passant par une montée progressive de l'altitude de cent mètres environ à la base du Kouang-Si à celle de onze cents mètres à la capitale du Kouéi-Tchéou. On a pénétré dans plusieurs bassins sans se heurter à un véritable massif. On n'a pas eu à escalader un contrefort élevé ni à franchir une fosse profonde. On ne saurait mieux comparer cette surface qu'à la coque d'une énorme châtaigne hérissée d'épines. Les lignes de partage des eaux sont à peine accusées. Et pourtant ce pays offre les plus extrêmes difficultés à la pénétration. A mesure que l'on marche, un rideau nouveau succède à celui que l'on vient de dépasser, dressant des pics aigus, hauts de quelques centaines de mètres à peine, mais entassés, enchevêtrés comme les cimes des sapins dans une forêt. Vainement l'on s'efforce de découvrir dans cette masse confuse la direction d'une chaîne, la formation d'un système. Il n'en existe pas. Des rivières, qui conduisent leurs eaux dans trois bassins différents, entrelacent leurs cours inextricablement : elles s'écoulent au hasard parfois par des souterrains, à ce point que les sources d'un bassin sont réputées, et sans trop d'invraisemblance, comme se déversant en réalité dans le bassin voisin.

C'est partout la confusion et le chaos. Dans quelles conditions s'opérera la transformation d'un tel pays ? Comment pourraient s'établir les voies de communication indispensables, comment surtout pourraient s'établir ces réseaux de chemin de fer dont on établit si facilement les plans... sur le papier?

On ne peut donc, dès à présent, prévoir que des difficultés énormes et des dépenses immenses, sans pouvoir encore formuler une appréciation sur la valeur des ressources qui devraient payer de tels efforts.

## VI

Kouéi-Yang-Fou, le 10 juillet 1899.

Voyons, mon cher ami, si l'on causait un brin. C'est aujourd'hui jour de fièvre où il ne faut pas entreprendre des choses sérieuses ; un de ces jours où le corps vous manque, où les membres refusent le service, où le sang vous saute aux oreilles, où les nerfs dansent une sarabande folle, et où l'esprit prend le mors aux dents. J'espère que vous ne connaissez pas cet état.

Un proverbe chinois dit qu'il faut craindre le soleil du Kouang-Si, redouter la pluie du Kouéi-Tchéou, et se garer du vent du Yun-Nan. J'en ai fini avec le premier ; je subis la deuxième et je m'apprête à me faire fouetter par le troisième. Mais pour le moment je vous recommande l'eau du Kouéi-Tchéou : c'est de la vraie abondance ; et le ciel qui la fabrique, le soleil qui la pompe vous tombent sur le crâne comme du plomb fondu. Il y paraît, n'est-ce-pas ? Allons, soyez indulgent pour un malheureux qui en est à la fin de son dixième mois de chinoiserie, et qui vient de se passer par les jarrets cent-vingt lieues de rochers par la chaleur de juillet combinée avec une pluie diluvienne. Quel chien de temps et quelle route ! Nous sommes arrivés ici, mon chancelier et moi, pas mal défraîchis. Mais, rassurez-vous, nous n'avons pas tardé à reprendre ce chic et cette prestance qui en imposent aux populations. Mais, en arrivant, je dois l'avouer, nos carcasses avaient besoin de sérieuses réparations, et nous n'avions pas une fière mine. Aussi n'avons-nous pas fait à Kouéi-Yang une entrée aussi brillante que celle de King-Yang-Fou, dont je vous ai narré les détails.

Les mandarins avaient même manifesté l'intention de nous loger à l'auberge, sous le fallacieux prétexte que le mo-

nument réservé aux hôtes de distinction était trop délabré et habité par des serpents. Je leur fis comprendre que je ne tenais pas à faire la connaissance du « Grand Hôtel » de Kouéi-Yang-Fou et que je préférais m'établir dans le Ta-Kong-Kouan. A défaut d'autres commodités, ce palais nous offre l'espace qui nous isole de l'engeance chinoise. Si on n'y échappe pas aux odeurs, on évite le bruit et l'insupportable grouillement des badauds chinois.

Les mandarins n'avaient pas menti en alléguant le mauvais état de l'immeuble; il est d'un somptueux délabrement. Il y a plusieurs tuiles cassées, me disait le préfet. Oh oui! mon cher préfet, plusieurs, en effet! Il est non moins exact qu'il est habité par pas mal de reptiles. Le brave mandarin aurait même pu annoncer des rats. Ils sont là une bande! et d'une familiarité! Nous dérangeons une nuée de pies qui avait la prétention de cohabiter avec nous. Je m'en suis débarrassé à coup de fusil. C'est l'oiseau du bonheur, dit-on dans ce pays, l'oiseau du mariage. Tant pis! Mes gens, en Chinois pratiques, se le sont assimilé sous forme de rôtis, de ragoûts, de salmis. Je vous jure qu'il a été accommodé à toutes les sauces, le bonheur! Et ils en auront pour plusieurs jours, car je leur ai tué plus de cent cinquante de ces braves pies qui voulaient absolument entreprendre le blanchissage de nos appartements et de nos bagages.

La route que nous venons de parcourir durant vingt et un jours, sans interruption, m'a fait plus d'une fois regretter ma bonne jonque abandonnée à Liéou-Tchéou-Fou. Imaginez un mur éboulé, ou bien un escalier dans une tour en ruines. On grimpe, on descend, on regrimpe, on redescend; on reregrimpe. On s'élève comme dans une cage d'ascenseur, dans des fissures de rocher de 300 ou 400 mètres de hauteur. On se tortille dans des gorges, dans des boyaux où il y a juste le passage d'un homme. Et puis, c'est toujours le rocher, qui vous surplombe, qui vous borde ou sur lequel vous circulez, en corniche. On passe dessus, on passe dessous, on pénètre dans des grottes et on traverse des montagnes, percées à jour, entre des forêts de stalactites. On y fait la rencontre de rivières qui elles-mêmes cherchent leur voie sous terre. Et puis, c'est toujours et encore les grimpettes et les raidil-

lons, les descentes sur les marches branlantes d'escaliers antédiluviens, les pavés roulants, glissants, cirés par les pieds des générations de coolies. On descend dans des fosses sans issue, on en sort à la force du jarret, au-dessus on retrouve sans cesse une mer moutonnante de pics. Où que l'on regarde, des pics, des pics! des pics pointus, durs d'arêtes, et d'énormes roches grises tachetées de quelques marques vertes.

Des cours d'eau apparaissent et s'escamotent aussi vite. Ils tournent, eux aussi, et ils tombent et ils écument! tous les quelques mètres c'est une chute. L'un coule au nord; cent mètres plus loin un autre coule au midi; un peu au delà un autre recoule au nord. C'est une confusion de cours qui donne à penser qu'ils se traversent en quelque point pour aller rejoindre des bassins différents, et surtout pour narguer les géographes. Il n'y a qu'un mot pour qualifier ce pays: c'est le chaos. Partout l'entassement, le déchirement de la pierre, la nature torturée. C'est beau, très beau, mais beau de sauvagerie. Et c'est désert! Tous les quatre ou cinq kilomètres, cinq ou six toitures de paille, montées sur autant de fois quatre bambous, représentent une halte. Tous les vingt, trente ou quarante kilomètres, une trentaine de maisons constituent un gros bourg. Il nous a fallu faire parfois plus de dix lieues pour trouver une auberge. Et dix lieues de ce pays ci!!! Pour des gens dont c'est le métier c'est un fichu métier; jugez pour les autres. Pour qui opère cette traversée, c'est une impression analogue à celle de la mer. C'est toujours la même chose et c'est toujours aussi empoignant. Les pics succèdent aux pics comme la vague suit la vague. C'est une mer figée, pétrifiée, animée seulement par les jeux de la lumière, par le glissement des ombres sur ces dents de scie. C'est bien une traversée aussi longue de durée que celle de France en Chine, avec ses températures de mer Rouge dans le creux des rochers et le fond des vallées, ses coups de mistral sur le haut des pitons; alternatives de chaud et de froid qui se répètent à chaque pli de terrain; cuisson au four sous le soleil du Kouang-Si, et congélation instantanée au vent des plateaux qui souffle de là-bas, du Pamir, en rasant le Yun-Nan. La pauvre carcasse humaine s'accommode assez

mal de ce jeu de bascule à laquelle on la soumet, trop heureuse encore quand un coup d'arrosage céleste ne survient pas tout à coup. C'est cela qui facilite le voyage, une ondée comme en amène la saison des pluies! Chaque intervalle de pierre devient une mare où l'on entre jusqu'aux genoux. La route est un torrent et du haut des roches il vous vient de ces douches! Benoîte Vierge! Quelle hydrothérapie!

Et les nuits passées dans nos couchettes, au milieu de nos coolies entassés comme des passagers de pont! Il faut voir ces scènes, mon cher ami. Envoyez donc ici un Rembrandt, si vous en avez un sous la main; qu'il vienne nous peindre une de ces scènes en clair-obscur, plus obscure que claire, d'une halte de coolies chinois dans une auberge chinoise. Un vague lampion éclaire un tas de loques entassées sur des planches, de vagues formes humaines allongées l'une contre l'autre comme des cadavres dans une morgue; une espèce de veilleuse avec une mèche en moelle de jonc, fumant entre deux faces livides, en même temps qu'elle consume les boulettes d'opium. Dans un autre coin, vous entreverriez comme un tas de membres qui auraient été coupés après une bataille. On ne distingue pas les corps. Ceux-là dorment en échangeant fraternellement leur vermine. On distingue parfois un individu se grattant une plaie, vidant un ulcère, raclant du pus avec une tige de bambou, un morceau de tuile, ce qu'il a à sa portée: Job sur son fumier. Un autre relèvera la moitié ou le quart de jambe qui reste à sa culotte de coton et luttera avec ardeur contre des bêtes trop entreprenantes. Deux amis se chercheront affectueusement leurs poux dans des tignasses qui n'ont jamais vu le peigne. Et l'odeur qui se dégage de ces cuirs tannés par la crasse et les boues du chemin, la buée qui s'échappe de ces guenilles mouillées par la pluie de la route! Et la fumée lourde, écœurante de l'opium, se mêlant à celle plus âcre du tabac! Et la fumée plus asphyxiante encore des herbes que l'on brûle pour la cuisine et qui se répand à même dans l'auberge! — car ici ce sont les trous de la paillotte qui font cheminée. Et les parfums de la cuisine chinoise, le fumet d'un poisson séché porté des journées entières à la ceinture, sous le soleil; la graisse de cochon brûlée dans un poêlon de fonte; et l'exhalaison fade

d'un œuf de conserve, extrait tout verdâtre de son enveloppe de chaux! Et les hoquets, les expectorations sonores des estomacs chinois! Et la fosse aux déjections, incluse dans l'appartement, une tinette traversée de ses deux planches branlantes! Les porcs étalés majestueusement à la meilleure place; les poulets, perchés dans la charpente et fientant sur les voyageurs; les buffles enduits de vase piétinant dans leurs bouses! Et bien d'autres agréments encore! Ah! que Zola aurait un bel inventaire à dresser et une belle symphonie à écrire sur ce composé formidablement compliqué des odeurs d'une auberge chinoise!

Maintenant, mon cher ami, sur ce tas d'ordures, au milieu de cette cour des miracles, entourée de cette vermine, dressez une couchette à ressorts, mettez-y des draps blancs, un oreiller, une couverture de laine rouge, plantez quatre bambous et tendez dessus une moustiquaire de coton blanc. Placez à côté un escabeau, une cuvette de tôle émaillée, une boîte de toilette, du linge blanc. Étendez sur cette couche un monsieur qui ne dort malheureusement pas, isolé de toute cette Chine dans ses rideaux de toile, et qui rumine des tas de choses dans sa boussole surchauffée. Ce coin, c'est un peu d'Europe qui se pose sur la Chine, presque sans la toucher, et le monsieur, c'est moi. Je m'en vais comme cela d'auberge en auberge, promenant dans ces taudis notre costume européen, nos habitudes civilisées de propreté et de confortable, nos ustensiles perfectionnés au milieu de l'immondice chinoise, sans qu'il y ait pour ainsi dire contact; nous sommes quelque chose comme une goutte d'eau roulant sur une plaque rougie à blanc. Grâce à mes précautions, la vermine se tient à distance; à courte distance il est vrai: mais elle se tient chez elle. De toute cette route, je n'ai vu que trois poux sur le tapis de ma selle, qui est plus exposé aux promiscuités.

Et puis, demain matin, on m'apportera une jarre d'eau bouillante. Je me savonnerai au savon phéniqué. On me servira un chocolat qui vaudra le vôtre. Puis Tchang-Koueï'Piao et Sou-Tchung-To renfermeront ma literie dans son enveloppe de toile huilée. Ma batterie de cuisine reprendra sa place dans sa caisse laquée. De nouvelles discussions

s'engageront sur le poids des charges; on entendra les cris assourdissants des coolies ; les surveillants pourchasseront les traînards. Enfin, à ma vue, tout se taira et rentrera dans l'ordre. Une par une mes caisses s'en iront, sautillant sur leurs bambous. Les badauds chinois regarderont défiler ces bagages étranges. Mon lit tout dressé, couvert seulement de son étui, filera dans les rochers sur le dos de ses deux hommes, le nécessaire de toilette suivra, puis mes malles.

Et je semerai sur la route de nouvelles boîtes de fer blanc que les aubergistes se disputeront et qui leur apprendront l'excellence des conserves Rœdel. Mes fusils s'en iront, portés comme des cierges et tenus à l'envers, bien entendu, par des réguliers loqueteux, intrigués par ces armes d'un système inconnu. Et l'on recommencera le pèlerinage dans les cailloux. On gravira de nouveaux échelons de pierre, et on refera de nouveaux exercices d'équilibre sur les corniches des rochers. Mon chien, qui bat consciencieusement non les buissons, mais les pierres, me fera de temps en temps un arrêt aussi correct que dans les ajoncs de Bretagne. J'abattrai une poule de bambou, parfois un faisan doré. Alors la chienlit de mon escorte galopera dans les herbes ou grimpera sur les rochers comme une bande de singes. On me rapportera un gibier tout dépouillé. Les grandes plumes striées des faisans dorés orneront les lances, les tridents ou des chapeaux de mes guerriers exotiques, et l'on dissertera sur le pouvoir diabolique des hommes d'Occident, qui peuvent arrêter les oiseaux dans leur vol avec des armes terribles et qui détruisent toute une armée en un instant.

A l'approche des lieux habités, les grandes trompes de cuivre mugiront d'une façon fantastique. On sera fourbu, éreinté. Le soleil sera déjà caché au-dessus des grandes murailles de rochers, le fond des ravins sera obscur, on avancera en tâtonnant. « Combien de lis encore? — Quinze lis. » On allongera comme on pourra. Au bout d'une heure : « Combien de lis? » Le même individu nous répondra très sérieusement : « Vingt lis. » Enfin on arrivera quand même, après avoir pataugé à la lueur des torches. Le fidèle Tchen-Fou, qui m'aura dévancé à cheval, aura monté mon lit, préparé de l'eau bouillante et du linge blanc. Peut-être aura-t-on laissé

sur le chemin un homme ou deux crevant de fièvre, abattus par la dysenterie, peut-être bien aussi le choléra. Les autres l'auront enjambé sans la moindre marque de pitié, et ceux qui suivent à vide, dans l'attente d'un remplacement d'homme manquant, se seront précipités sur la charge.

Pas de secours à attendre pour l'homme : personne n'en demande, en Chine, en dehors de la famille. Éloigné de sa maison, on claque sur la route. Pauvres coolies, ramassis de miséreux, pris, abandonnés et repris dans toutes les provinces de Chine au hasard du portage et des engagements. On s'étonne de me voir donner aux éclopés de quoi repartir à vide. Pourquoi donner? ce n'est pas l'usage. L'intéressé ne comprend pas plus que les autres. Il empoche, mais il ne dit pas même merci. Et il se demande longtemps pourquoi « l'homme de l'Océan », le Yang-Zen, lui a donné ce qui ne lui était pas dû.

Ces misérables porteurs qui effectuent les transports du Kouéi-Tchéou sont recrutés à King-Yuan-Fou par les soins d'agences spéciales. Le prix ordinaire payé à l'agence varie entre quatre cents et cinq cents sapèques par homme et par jour, soit environ cinquante cents de piastre ou un franc vingt-cinq centimes. Il est nécessaire, en outre, de faire accompagner les porteurs par des surveillants, fournis par les mêmes agences au même tarif que les coolies. Sur ce prix le coolie reçoit à peu près cinquante cents ; l'agence prélève dix cents par homme pour le paiement des porteurs de rechange, pour ses frais et pour son bénéfice.

Le poids normal de la charge ne doit pas excéder soixante-quatre livres chinoises, se divisant en deux colis de trente-deux livres chacun, portés à l'extrémité d'un bambou, soit un fardeau total de trente-huit à quarante kilogrammes. Pour les produits ou bagages encombrants qui ne peuvent être divisés et qui exigent plusieurs porteurs, le prix est le même par homme, mais la charge ne peut guère dépasser cent dix livres chinoises, soit de soixante-six à soixante-dix kilogrammes pour deux hommes. Les coolies ont peu de goût pour le portage à deux, qui leur laisse moins de liberté dans l'allure et exige plus d'attention dans les passages difficiles. Le trajet journalier dans ces conditions est en moyenne de

cinquante à cinquante-cinq lis (vingt-cinq kilomètres) sur les mauvais chemins du Kouang-Si. Lorsque les marchandises peuvent être confiées à des coolies marchant à leur guise, et en traitant à forfait pour une distance déterminée, certains hommes se chargent de plus de cent livres (plus de soixante kilogrammes) et fournissent des traites de dix lieues et au delà dans une journée.

Mais quel triste et pitoyable bétail que celui qui compose les troupeaux de ces coolies du Kouang-Si, véritables bêtes de somme, ramassis de vagabonds de toutes les provinces, roulant par la Chine au hasard des enrôlements, abandonnés au point d'arrivée sans moyens d'existence assurés, et n'ayant d'autres ressources, si le portage fait défaut, que la mendicité ou la piraterie! Et quel lamentable tableau que le départ d'un convoi, au matin, lorsque les hommes, pourchassés par les surveillants dans tous les bouges d'un gîte d'étape, viennent se replacer sous leurs fardeaux, ayant pour tout bagage personnel leur pipe d'opium et sa lampe de verre; vêtus de guenilles inénarrables, restes de vêtements sordides devenus irréparables, laissant voir sur un corps aux trois quarts nu des plaques de crasse superposées comme des couches de laque, découvrant des épaules, des membres excoriés par le bambou, comme des haridelles par leurs harnais, misérables squelettes n'ayant plus même toute la peau! On ne comprend pas comment des êtres sans apparence de vigueur, ruinés de misère, peuvent fournir un tel travail et montrer une telle endurance; c'est là le secret de l'opium, de ce poison qui les tue et qui seul les soutient. Ils se nourrissent à peine, lorsqu'ils reprennent haleine, en déposant leur charge à chacune des haltes qui se succèdent à peu près de dix lis en dix lis. On les voit de temps en temps absorber une tasse d'une bouillie rougeâtre de riz gluant qu'ils paient trois sapèques, mais, en général, ils se précipitent sur les nattes, s'étendent sur les lits de bois des auberges pour aspirer en hâte quelques bouffées d'opium qui leur rendent une force passagère : la drogue funeste leur tient lieu de nourriture; ils lui consacrent tout ce qu'ils gagnent, Et cependant ces gens, qui ont peine à soulever leur fardeau et qui geignent à chaque reprise nouvelle du collier sur leurs plaies vives, vont s'en aller par des chemins horribles, grim-

pant d'une allure titubante des pentes d'une raideur extrême sous un soleil cuisant, et balançant d'épaule en épaule des poids écrasants, durant des journées entières, jusqu'à ce qu'un jour l'épuisement, la dysenterie ou la fièvre les étendent râlants sur la route, sans qu'ils aient rien à espérer de leurs compagnons ou de leurs maîtres, qui les enjamberont avec la plus complète insouciance, et s'éloigneront sans marquer même le moindre sentiment de pitié.

## VII

Kouéi-Yang-Fou, 5 août.

Mon cher ami,

Le mauvais temps a prolongé mon séjour ici, et j'en ai profité pour abattre une assez grosse besogne. A la première éclaircie je me mettrai en route. J'ai encore un minimum de un mois et demi à deux mois de mauvais, le moins, pour atteindre Yun-Nan-Fou en passant par le nord du Kouéi-Tchéou. Je profite de cet arrêt forcé pour reprendre avec vous la conversation.

J'ai continué à me promener par la ville et ses environs, et il ne m'arrive toujours rien, et je n'ai à vous narrer, en dehors du pittoresque et de la cocasserie que je rencontre à chaque pas, et que je voudrais pouvoir vous montrer, aucune aventure tragique, aucune histoire à faire frémir. Bien certainement, ma vie ne ressemble pas à celle d'un bon bourgeois, mais en somme, si l'on considère les lieux que je traverse, ce voyage se poursuit avec une tranquillité remarquable. On pourrait avoir des affaires, fort aisément, cela est bien évident, mais je mets une certaine coquetterie, moi que l'on a représenté comme un sabreur, à traverser ces provinces réputées mauvaises et où certains voyageurs ont joué du fusil, sans qu'il m'arrive la moindre anicroche. On paraissait effrayé, lors de mon départ, de tout l'attirail de guerre que j'emportais avec moi. On paraissait craindre que je ne sois tenté d'en abuser. Hé bien, je ne serais pas fâché que l'on s'aperçût que

c'est précisément à moi qu'il n'arrive rien de désagréable, et que c'est précisément parce que mon revolver est apparent et que l'on me sait quelque peu expert à son maniement, qu'on ne me fournit pas l'occasion de m'en servir. Prenez une attitude résolue, en face d'une foule chinoise, ne tolérez ni une injure, ni une attitude bruyante; cravachez d'importance le premier malôtru, et vous éviterez d'envoyer du plomb dans le corps des imbéciles; vous rendrez la masse souple comme un gant. C'est un peu un travail de dompteur : il faut tenir la foule à l'œil. L'important est de ne pas la laisser commencer. Or, la plupart du temps, les voyageurs laissent commencer. On ne veut pas donner d'attention aux petites injures. Alors c'est fini, on n'est plus maître de ses mouvements, et, faute d'avoir donné en temps opportun du pied au derrière d'un braillard, il faut, ou se faire écharper, ou bien tirer à tort et à travers sur des badauds, et déchaîner la fureur des gens qui au fond n'étaient pas autrement mal intentionnés.

Règle générale : surveiller ses propres gens, prendre soin qu'aucun de leurs méfaits ne soit couvert par vous, ou puisse vous être attribué. Ensuite, eût-on plusieurs milliers de Chinois devant soi, entrer carrément dans leur foule; car il n'existe entre eux aucune entente, aucune solidarité, et il n'y a pas de cohésion dans la masse. Pas un seul ne veut être tué le premier, et, si vous ne laissez pas venir la poussée générale, c'est comme si vous n'aviez devant vous qu'un seul individu. Chaque Chinois se considère comme un individu isolé : il ne compte nullement, et avec raison, sur ses voisins, et si chacun d'eux comprend que vous êtes décidé à n'en faire qu'une bouchée, le même sentiment de prudence animant chaque unité, la foule reste inerte et calme. Aucun ne se dit : « Nous sommes ici deux ou trois mille individus contre un seul, allons-y, il est d'avance écrabouillé. » Il se dit seulement : « Ce Yang-Zen est plus grand que moi, on raconte qu'il tuerait un bœuf d'un coup de poing, il a une moustache féroce et il regarde dans le fond des yeux : tenons-nous tranquille. » Mais si on laisse croire à un seul, par quelque faiblesse de début, qu'il peut impunément vous injurier d'abord, et vous frapper ensuite, chacun d'eux faisant le même raison-

nement, vous avez immédiatement les deux ou trois mille bonshommes sur le dos, et c'est trop. Au contraire, n'hésitez pas; marchez résolument sur le premier malôtru qui ricane, allez le cueillir au plus épais de la foule. C'est une bonne occasion d'entrer en relations avec les autres qui vous aideront presque à saisir votre homme, pour la simple curiosité de voir votre manière d'opérer. Je vous assure que Beauvais et moi nous allons partout où il est possible d'aller, et rien ne nous arrive : je n'ai pas encore senti même le vent d'un trognon de chou.

Voilà pour la foule des villes. Sur les routes, nous avons les « Pirates », pour nous distraire. Le fait est que jusqu'ici nos rencontres avec messieurs les brigands tiennent uniquement du comique; et pourtant, je les ai vus, les pirates, dans les gorges de Hia-Tong-Ping, — dans les coupe-gorges, devrais-je dire. Tudieu! les beaux endroits pour faire de mauvais coups; seulement les pirates avaient été enrôlés par l'Autorité, pour me protéger. Je ne plaisante pas, et je verrai longtemps la tête de leur chef, à Li-Po-Hien, recevant sa gratification, à la fin de sa mission. Ma gratification était généreuse, elle devait m'attirer toutes sortes de saluts et de prosternations si j'avais eu affaire à des réguliers; mais, pour salarier une bande de pirates, c'était évidemment insuffisant. Voici un bout de ma conversation avec leur aimable chef : « Le Grand-homme (c'est moi) n'y songe pas; comment vais-je pouvoir expliquer à mes gens que j'ai fait une aussi mauvaise affaire? Le Grand-homme les a bien vus là-bas, à l'entrée de la gorge; ils étaient plus de soixante dans les auberges de Hia-Tong-Ping, en outre de ceux qui vous ont escorté jusqu'ici. J'ai fait signe qu'il ne fallait pas attaquer, et vous êtes passé sans encombre. Vous avez bien vu le défilé. Le Grand-homme a des fusils terribles, il tire comme pas un Chinois ne peut le faire, à tout coup un homme serait mort; mais, dans un endroit pareil, que faire contre soixante hommes? Je ne peux pas accepter une aussi faible rémunération, mes gens me reprocheront de ne pas les avoir laissé piller les caisses que nous avons escortées. » Et moi qui croyais mon escorte composée des hommes du préfet de King-Yuan! Je répondis : « Mon ami, c'est là ton affaire, réclame à la Préfecture,

puisque c'est le préfet qui t'a engagé. Maintenant, si tu veux aller m'attendre quelque part, je te donne de l'avance, mais ne me manque pas; tu connais mes escopettes, elles ne te rateront pas »; et cet honnête pirate me dit : « Oh non, c'est impossible à présent, les endroits ne sont plus aussi bons et mes hommes sont restés en arrière. Je n'ai d'autre ressource, pour ne pas perdre absolument mon voyage, que d'attendre un autre convoi. J'ai au moins appris, en venant ici, qu'il part de l'opium dans deux jours; je me rattraperai de cette manière-là. — A ton aise, mon cher pirate, je te souhaite bonne chance; mais tu m'as dit des choses si intéressantes et tu m'as fait passer un si bon moment que je me fais un vrai plaisir de doubler mon offrande. » — Nous nous sommes quittés enchantés l'un de l'autre.

Un jour, à Tou-Yun-Fou, tandis que je prenais mon repas à peu près dans la rue, en présence de toute la ville assemblée, un citoyen monte sur une pierre et déclame d'une voix théâtrale quelque chose que Beauvais reconnaît être des vers, mais sans pouvoir m'en donner une traduction exacte. Comme nous étions l'objet de ce discours, je fis appeler l'orateur : il me dit qu'il était le chef de la corporation des voleurs. Je saluai avec empressement. Il me dit que le préfet de Tou-Yun l'avait fait appeler et qu'il nous avait placés sous sa protection, nous et nos bagages. Alors, il venait d'adresser à ses affiliés de la Société l'appel solennel qu'il leur fait dans les grandes circonstances. Je lui demandai comme une faveur de me faire hommage du morceau littéraire qu'il venait de déclamer. Il me répondit avec modestie qu'il ne savait pas écrire. « Qu'à cela ne tienne, mon cher voleur, mon lettré va manier le pinceau sous ta dictée. » Alors, il se mit à rire et me dit : « Non, je ne veux pas vous donner cela parce que je viens de parler dans un langage convenu, connu des seuls affiliés, mais je vais vous en donner le sens en chinois. » C'était quelque chose de très éloquent, dans le genre Victor Hugo, que cet appel aux filous de dix-huit provinces, qui pouvaient se trouver à Tou-Yun-Fou, pour réclamer d'eux le respect de la parole qu'il avait donnée que rien ne nous serait dérobé.

Le préfet lui avait fait l'honneur de le faire appeler pour lui demander en notre faveur ce petit service qu'il nous

rendait bien volontiers, et il me demandait la permission de continuer sa tournée pour prier ses associés de ne pas lui faire perdre la face en nous subtilisant le moindre bibelot. Il n'accepta pas même une tasse de thé, et j'ai bien regretté qu'il n'y eût plus le jour favorable pour lui dérober moi-même un instantané. Il nous quitta, et on entendit à nouveau sa déclamation un peu plus loin :

« Voleurs du Kouéi-Tchéou, filous du Kouang-Si, malandrins du Hou-pé, tire-laines du Shan-Tong, escarpes du Ho-Nan, cambrioleurs du Sse-Tchouen, pick-pockets du Shan-Si, chauffeurs du Fo-Kien, etc..., etc... »

— Et voilà nos distractions. Je vous en fais part sans pouvoir juger si mes anecdotes sont de nature à vous intéresser. Si ça vous ennuie, tant pis pour vous; j'en ai bien d'autres en réserve pour Paris, que je vous conterai entre le dessert et le café; car je m'invite à déjeuner, dès à présent, pour que vous me soigniez un peu le menu. Oh! vous savez, peu de chose, des mets simples et, pour moi personnellement, un peu cuits, je vous en prie, car je commence à me fatiguer du poulet cru.

J'avais engagé un cuisinier à Canton. Il n'était pas fameux et me fabriquait de la cuisine trop anglaise, mais j'espérais arriver à le débarrasser de ses habitudes culinaires britanniques pour lesquelles je manque de goût. Et voilà qu'il s'avise de décéder en route. Mon second domestique savait donner un coup de casserole au besoin : je l'ai promu gâte-sauce. Il me joue le tour d'être malade à son tour. Cet animal est atteint d'une affection assez sérieuse, vous allez en juger. Un prince de la science de Kouéi-Yang a découvert, après y avoir regardé de très près et avec de fortes lunettes, que mon cuisinier possédait un poil qui poussait en dedans de la poitrine. Le cas n'est pas simple, comme vous voyez, et je ne sais pas de moyen pratique de faire passer un barbier dans des endroits pareils. Je lui ai administré de l'émétique, mais enfin, comme deux traitements valent mieux qu'un, il s'est remis entre les mains d'un sorcier qui se livre sur lui à des pratiques extraordinaires. J'espère que ce double traitement le mettra rapidement sur pied et qu'il pourra repartir avec moi.

Je compte bien être en route avant huit jours. Je vais voir un peu le nord du Kouéi-Tchéou. On me dit que les esprits sont très montés. J'ai la conviction que Beauvais et moi nous nous promènerons là comme partout, sans difficulté. Les quelques mois que nous venons de passer à Kouéi-Yang nous ont valu presque la popularité. Nous sommes maintenant du « tout Kouéi-Yang ». Pas de bonne fête sans nous : nous sortons tous deux, ou isolément, sans être accompagnés. Et nous allons partout sans subir même une importunité. Toute la population est respectueuse et bienveillante. Les missionnaires me disent que, depuis notre arrivée à Kouéi-Yang, eux-mêmes n'ont plus eu à supporter aucun des petits désagréments qu'ils récoltent d'habitude dans les rues de la ville.

*(La fin prochainement.)* A. FRANÇOIS

CHINE MÉRIDIONALE
Itinéraire de Mr. François, de Canton à Yun-nan-sen.
Echelle :
Kil.s
0 50 100 200 300 400 500
100°
105°
25°
Kin-cha-kiang
Ta-li-fou
Yun-nan-sen
Kouei-yang
KOUEI-TCHEOU
Tou-chan-tch
YUN-NAN
Hong-cheui
Pese
Kiang
Tsiun-tchéou-fou
Nan-ning
Yu-kiang
Liong-tchéou
Monglzé
Semao
Song-koi (Fl. Rouge)
Lao-kay
Rie. Noire
Langson
Hanoï
TONKIN
Mékong Fl.
Salouen Fl.
Golfe du Tonkin
Pakhoi

110°
HOU-NAN
KIANG-SI
Siang-kiang
Kouei-ling
25°
Liéou-tchéou-fou
Wou-tchéou
Canton
Nan-ning-fou
Si-kiang
KOUANG-TONG
Hong-Kong
Macao
Pakhoi
Baie de Kouang-tchéou-wan
MER
Hoi-How
20°
HAINAN
DE
CHINE
110°

# SAINTE-NITOUCHE

## I

Le plus achalandé des marchands de tabac, à Coulobres, s'appelait Maurel. C'est à cause de sa rudesse qu'on lui avait donné ce surnom de Tabacco, où les gens du Languedoc retrouvaient, à travers leur patois, en même temps que l'image de son métier, l'air un peu farouche de sa maison et de sa personne. Il vivait seul dans cette petite maison noire, qui semblait pressée entre deux maisons d'importance aux magasins profonds : à gauche, celle des Bessières, les merciers ; à droite, celle de Trébosc, le menuisier. Depuis la mort de son frère, deux ans bientôt, son débit lui importait peu, aussi peu que la ville avec ses commérages éternels. Pourtant, ce débit demeurait le premier de Coulobres. Assez consciencieux pour vendre au poids exact et soigner sa marchandise, Tabacco attirait, sans la moindre réclame, jusqu'aux paysans, qui s'approvisionnaient chez lui le samedi, jour de marché.

A la vérité, la boutiquette était admirablement située, rue Courte, sur le carreau de la halle, où aboutissent les grandes rues des différents quartiers. Les fumeurs montaient du Planol, de la rue de l'Église, de la rue Conti, ou descendaient de l'avenue du Quai, de la rue de Béziers, de la rue de la Foire. Avant d'aller se promener sous la halle, ils se rendaient chez Tabacco. Là, on causait, par groupes. Tabacco ne parlait

jamais. Il sifflait quelquefois, lorsque les discussions s'échauffaient trop, et n'intervenait même pas si des clients faisaient mine de se battre. Il savait, malgré lui, la destinée des moindres familles. Au fond du cœur peut-être, il s'y intéressait, lui qui n'avait pas une seule fois, à cinquante ans, quitté son Coulobres.

Assis, posé à peine sur un siège haut et sans dossier qui avait déjà servi à son père, les bras allongés parmi les boîtes du comptoir, il pouvait sans effort atteindre, derrière lui, les vitrines garnies de paquets de cigarettes, ou peser le tabac dans les balances de corne transparente. Il ne bougeait guère, impassible, sa longue figure rasée, couleur de terre, montrant des rides grises, le nez charnu, la bouche gourmande, un gros menton saillant, des yeux purs aux reflets de fer sous la visière d'une casquette de triple drap d'où s'échappaient des mèches blanches. Il regardait les hommes avec autant de placidité que s'il eût regardé des arbres. Tout de même, les Maurel avaient gagné, dans leur commerce, plus de cinquante mille francs : une fortune pour ces estomacs sobres. Mais à qui Tabacco léguerait-il son héritage ? Les gens, surtout les voisins, agitaient fréquemment cette question, bien que chacun désignât les Trébosc comme ses héritiers.

En effet, tandis qu'auprès des Bessières, boutiquiers enrichis dans la laine, frottés à la société des nobles, il gardait sa réserve morose, saluant d'un bref hochement de tête le père et ses deux grands garçons, Tabacco éprouvait de la tendresse auprès des Trébosc. Le menuisier était un modeste, content de la vie quand la varlope marchait et qu'il pouvait acheter des gâteaux le dimanche à sa femme et à Lucie, sa demoiselle. Avec eux, Tabacco se laissait aller, devant la porte, à des bavardages qui lui faisaient du bien, qui mettaient dans sa solitude un peu de gaieté. Peut-être mêlaient-ils à leur amitié une pensée d'intérêt, le désir de sa maison et de son argent. Mais cela ne lui déplaisait point, chez des ouvriers qui ne doivent leur pain qu'au travail et qui songent à élever la condition de leur fille en la mariant. Depuis le temps qu'ils se connaissaient, on pouvait certes croire que les Trébosc avaient appris à aimer franchement leur voisin. Quant à lui, n'ayant au monde rien à aimer, ni parents, ni femme, ni terre, il s'était peu à peu,

en s'efforçant de le dissimuler, abandonné à cette famille. La vue seule de Lucie évoquait en son souvenir cette saison furtive de l'adolescence où il avait fatalement, comme tous les hommes, éprouvé l'impatience de connaître la vie, d'en savourer les fruits qui semblent merveilleux.

Parfois, aux heures de loisir, quand il venait se reposer devant sa boutiquette, respirer au soleil les parfums des jardins que la brise apporte par l'avenue du Quai; parfois, si Lucie se trouvait causant sur le trottoir de sa maison, il l'observait avec insistance, jusqu'à ce qu'elle se retournât. Elle comprenait la prière de son regard, et s'approchait. Alors, il lui cédait une place sur le banc.

Telle qu'une mésange dans un buisson, Lucie commençait aussitôt de bavarder. Tabacco l'écoutait pieusement, les mains aux genoux. Lorsqu'elle s'interrompait pour saluer un passant ou renouveler le fil de son aiguille, il examinait à la dérobée les frisures blondes de sa nuque, ses joues délicates : et les voisins curieux, postés sur le seuil de leurs boutiques, le voyaient sourire.

Depuis quelques semaines, Lucie parlait davantage de son faraud, Jourdan, le boulanger. Celui-ci, Tabacco ne l'estimait guère. Souvent, des physionomies lui déplaisaient ainsi. Absolu dans ses idées, il détestait certaines personnes jusqu'à leur souhaiter les pires misères. D'ailleurs, dans la crainte de provoquer des discussions qui auraient dérangé sa sérénité, il ne confiait ses sentiments à qui que ce fût. La plupart du temps, la destinée confirmait ses présages : aussi, dès qu'il avait jugé un homme, ne revenait-il de son jugement que devant l'évidence de son erreur.

Pour celui-là, si, par extraordinaire, il s'efforçait de ne pas le croire condamné à une vie de désordres, c'est que Lucie le lui vantait chaque jour, avec toute sorte d'éloges. Elle savait l'hostilité de Tabacco ; elle redoutait, sa clairvoyance habituelle, et, s'imaginant raffermir son courage d'aimer parce qu'elle aurait dissipé les appréhensions du vieux camarade, elle tâchait de le gagner à sa cause.

Tabacco, la tête penchée, ne répondait rien, remuant à peine ses lèvres charnues. Il aurait désiré pour Lucie un ouvrier de la même pâte que son père, incapable d'envier

les riches ou de se compromettre dans les partis politiques, et non ce Jourdan, un paresseux à l'air bonasse, grand fumeur de pipes et ramasseur d'escargots, qui se prétendait un artisan bourgeois et qui toute l'année discourait à propos de sa vigne, comme s'il eût possédé un domaine. Une fois, Tabacco avait songé à exprimer ses craintes aux Trébosc. Mais il s'était bien vite renfermé dans son humeur bourrue, timide peut-être. A quoi bon troubler la sécurité de ses amis ?

Tabacco, d'ailleurs, s'embarrassait quelquefois, perdait de ses idées auprès de Clotilde, la femme de Trébosc. A force de la voir, si discrète à l'égard du voisinage, presque toujours occupée dans sa maison, il avait pris l'habitude de penser doucement à elle. Ses formes, son visage au teint mat sous le bonnet noir des couturières, son corps bien moulé dans la robe noire sans ornement, lui étaient agréables aux yeux. Auprès d'elle, on serait resté deux heures sans parler. C'est lui qui rompait le silence, quand elle venait coudre devant la porte ou balayer les copeaux sur le trottoir. Là, elle s'arrêtait une minute, pour regarder le camarade, lui sourire un peu, avec une mélancolie qui le touchait. Alors il ne voyait qu'elle, malgré lui, dans la rue. Pourtant, il n'avait pas beaucoup la hardiesse de la regarder en face. Et souvent il rentrait chez lui avec douleur, en se reprochant de s'attendrir comme une bête devant une femme.

Ne rêvait-il pas encore, certaines nuits, que la mère de Lucie était sienne; qu'ils avaient amassé ensemble une petite fortune réservée à leur enfant, Lucie; et que Trébosc, leur frère, était venu s'établir auprès d'eux, afin de jouir à son tour de la prospérité commune? Le matin, il se réveillait fatigué, la bouche en feu. Il remontait de sa cave avec précipitation, pour retrouver sa calme boutiquette aux couleurs d'amadou, la halle sombre en sa carcasse de charpentes et de piliers, les maisons moussues et poudreuses où l'aube éparpillait ses lueurs. Il balayait le carreau, époussetait les vitrines, rejetait dans le ruisseau de la rue les ordures, et dans la rue il retrouvait Trébosc qui balayait aussi, lentement. On se disait bonjour; ensuite, chacun rentrait chez soi préparer le café.

Alors, le cœur assoupi comme une graine qui n'a pas

germé, Tabacco reprenait ses habitudes. Pour amuser sa pensée, il songeait un peu à Clotilde et à Lucie, les croyant heureuses, dans leur condition. Il ne soupçonnait pas que de temps à autre les ressources manquaient dans l'atelier de menuiserie. L'argent, pour lui, ce n'était rien : les sous, les piécettes blanches venaient si aisément dans sa maison, et il en consommait si peu !... Tant pis pour ceux qui n'en gagnent pas à leur suffisance ! On se débrouille toujours. Personne ne meurt de faim. Et puis, ceux qui ne possèdent point d'argent, ce sont toujours les mêmes, les gaspilleurs. Sûrement, Trébosc menait bien ses affaires, et sa fille, si elle voulait, serait recherchée de plus en plus en mariage. Elle aurait pu, avec ses dix-huit ans, choisir à l'aise parmi des ouvriers depuis longtemps cotés, et voilà qu'elle choisissait un fainéant de naissance à qui Tabacco n'eût pas confié sa montre !

En effet, Lucie enjolivait, devenait femme chaque jour, fine et souple dans la jupe d'où sortaient les pieds alertes, dans le corsage étroitement serré où les seins saillaient avec force. Sa tête, délicatement dessinée dans l'auréole des cheveux, brillait blonde et légère, la bouche mince et rouge, les oreilles roses, le nez mutin un peu retroussé, des yeux bleus et pâles qui remuaient toujours, pareils aux abeilles dans le calice des fleurs. Elle était d'une belle taille, ainsi que son père et sa mère. Seulement, n'ayant pas subi les fatigues du travail, elle les dominait avec une élégance de demoiselle, qui met des gants le dimanche, et porte des chapeaux garnis de velours et des robes traînantes.

Ce matin, Lucie s'agitait plus que de coutume, sur le banc. Un bas entre les doigts, elle ne tricotait guère, demeurait bouche bée, à contempler la halle. Lorsque Tabacco l'interrogeait, elle répondait à peine.

C'était novembre, un lundi. La halle bourdonnait, la halle romaine dont les huit piliers supportaient la toiture de tuiles jaunes et vertes à colossale charpente de poutres entrelacées. D'un pilier à l'autre, des toiles d'emballage accrochées, pour défendre les éventaires du vent et du soleil, au larmier par en haut, par en bas aux parapets massifs, enfermaient la halle, telle qu'une ruche immense. Deux entrées, sur la rue

Française et la rue Courte, étaient ménagées entre les parapets. Deux larges ouvertures, au milieu des deux autres côtés, livraient passage au peuple et aux carrioles, l'une sur le marché en plein air que Tabacco et les Trébosc apercevaient de leurs boutiques, à droite; l'autre, à gauche, sur la placette où s'élevait le clocher de l'église et que regardait la boulangerie de Jourdan. Derrière les toiles odorantes, on entendait les bouchers hachant les quartiers de viande, les drapiers froissant des étoffes débitées à grands cris, les ménagères procédant à leurs emplettes, les chiens se disputant les os. Autour de la halle se rangeaient les maraîchères, chacune au milieu de ses corbeilles de légumes, la chaufferette sous les pieds, puis les marchandes de volailles, de fruits ou de pâtisseries, les brocanteurs de lunettes et de chaussures.

C'était l'heure où toute la ville vient à la halle remettre en train sa vie de fourmilière. Les dames, se rencontrant par hasard, jacassaient de longues minutes, le panier au bras; des servantes baguenaudaient de-ci de là, et, craignant de tacher leur tablier aux étaux ensanglantés, singeaient les demoiselles, sous les regards des artisans et des bourgeois qui, les mains derrière le dos, assistent au mouvement du marché.

Tabacco écoutait béatement le tumulte du peuple invisible vociférant dans la pénombre des charpentes. Les étalages de verdures et d'étoffes, là-bas, à droite, vers le Quai, qu'il voyait à peine, plaisaient à ses yeux de vieux citadin. Il reconnaissait parmi ce peuple les messieurs qui achètent eux-mêmes leurs provisions, un cabas à la main. Il voyait vieillir les uns, les autres porter des costumes plus fripés. Et lui croyait ne changer jamais, sous sa casquette, dans le complet de drap correct qu'il portait l'hiver aussi bien que l'été.

Il s'efforçait de ne penser ni ne bouger, lorsque Lucie vint le surprendre. Elle s'insinua auprès de lui, sur le banc, avec la gêne d'un pauvre qui craint l'orgueil du riche. Elle souffrait du désir de parler d'elle, de son faraud surtout; Tabacco le comprit.

— Enfin, qu'as-tu? Pourquoi tu ne peux pas tricoter ta laine?

Lucie se redressa.

— Ma foi, non!... Ce matin, je ne suis pas assez tranquille.

— Tu as quelque chose à me raconter, je parie?

— Oui. Mais... je n'ose pas.

— Pourquoi, *té* !...

— C'est drôle, je crains de vous causer de la peine.

— Marche toujours! je suis assez grand pour tout entendre.

Il baissa la tête, souriant un peu, avec le plaisir de recevoir une confession d'amour. Au fond, il éprouvait, envers l'enfant que tourmentait le printemps de la vie, un sentiment de pitié exquise.

— Je sais, reprit-elle tout bas, que vous n'aimez pas beaucoup Jourdan.

— Moi !... Qui te l'a dit?

— Je suis jeune, allez, mais je devine!

— Je ne demande pas mieux que d'aimer ce Jourdan... Allons, fais-le-moi aimer, continue de me raconter ton histoire.

— Vous voyez !... Ah ! vous ne le connaissez pas, ce jeune homme.

Elle hésitait encore, son petit cœur tremblant comme un oiseau sur la branche. Une flamme légère alluma ses joues : car elle songeait à l'héritage du vieux camarade; et cela lui faisait honte. Alors, inclinant le front, elle poursuivit tout d'une haleine :

— Hier soir, pendant que nous nous promenions sur la route, à la gare du Nord, ma mère et moi, Jourdan nous accompagnait. Ma mère l'a autorisé à fréquenter notre maison pendant le jour, le soir aussi... Donc, maintenant, nous sommes fiancés.

Elle soupira, releva le front avec une sorte de défi. Elle essaya de reprendre son tricot de laine. Des brumes alentour descendaient peu à peu, sur la halle et sur les maisons. Tout parut soudain se recueillir. Tabacco se taisait, insensible en apparence, les poings aux genoux.

— Eh bien? demanda-t-elle.

Tabacco remua son buste lourd, et, se frottant les paupières, bâillant presque, il fit une moue.

— Eh bien !... est-ce que ça me regarde?

Lucie, déconcertée, devint rouge de douleur et de honte. Tabacco n'osait plus la regarder : il venait d'être lâche, d'offenser la fillette innocente qui avait cru lui plaire et lui

montrer de la déférence. Il souffrit de sa rudesse. Mais, trop bourru pour se rétracter, il se confirma dans l'espoir que, par sa brutalité, il pourrait détourner Lucie de ce vaurien de Jourdan et servir ainsi les intérêts des Trébosc.

— Ah! murmura-t-elle, vous êtes méchant, ce matin.

— Je ne te flatterai jamais, ma fille.

Tous les deux se dévisagèrent, émus de n'être point d'accord.

— Je vous jure que vous vous trompez, Tabacco. Vous ne connaissez Jourdan que pour l'apercevoir chez vous de temps à autre...

— Oh! oh!... Je ne rôde pas la nuit à travers la ville, moi : par conséquent, j'ignore où se promènent les fainéants. Mais enfin, je sais que ton faraud achète beaucoup de tabac : le nombre des pipes qu'il fume doit être considérable, et pendant qu'on fume, on ne travaille guère.

Lucie, rassurée aussitôt par le ton plaisant de Tabacco, prit un air de résolution vaillante et de forfanterie.

— Est-ce que vous ne viendrez pas m'acheter le pain, quand je serai boulangère?

— Si, pourvu que ton pain soit bon, ma fille.

— A midi, je vous le ferai goûter, le pain de Jourdan. Voulez-vous?

— Je veux bien. Seulement, ce n'est pas Jourdan qui le pétrit. Il a un garçon.

— Ce n'est pas le garçon qui choisit la farine chez les meuniers et met la pâte au four.

— Vois-tu, tout ça, c'est des bavardages... Tu sauras que, durant ma vie, je me suis abstenu de bavarder : je me suis contenté de flairer les gens, et je ne me trompe pas plus que mes chiens à la chasse. D'ailleurs, chacun pour soi, en ce monde. Tu es satisfaite, ça suffit; ta mère aussi, je vois. Alors, moi, ça ne me concerne pas; je n'ai jamais fomenté la guerre civile chez les autres.

La mère de Lucie apparaissait au seuil de l'atelier. Les mains sur les hanches, dans une attitude de ménagère au repos, elle souriait en épiant son voisin et sa fille qui échangeaient des confidences. Doucement elle s'avança, toujours un peu pâle, ses yeux noirs brillant comme ceux des enfants étonnés, sa bouche fraîche comme une sorbe éclose. Ayant

déjà rangé les chambres et la cuisine, elle venait goûter le jour de la place, presque élégante à force de propreté en sa robe noire, son bonnet noir ourlé de blanc, hors duquel des bandeaux de cheveux encadraient le front aussi pur que le marbre.

— Eh bien, demanda-t-elle, que racontez-vous ensemble, ce matin?

Lucie, avec une vivacité malicieuse, observa Tabacco qui feignait de n'avoir pas entendu, puis elle leva ses yeux gais vers sa mère, pour l'admirer, ainsi qu'une grande sœur.

— Ma mère, Tabacco ne veut pas aimer notre Jourdan.

Tabacco fut bien obligé de montrer sa face de vieux, que l'inquiétude enlaidissait encore. Clotilde avait posé sa main potelée sur l'épaule de Lucie, et les deux femmes considéraient ce maniaque avec compassion, avec l'ennui de le voir toujours se rendre malheureux sans motif. Lui, impatienté, quitta le banc de bois que ses culottes depuis tant d'années avaient limé.

Par condescendance envers Clotilde, il parla :

— Que vous importe mon opinion? Un homme tel que moi peut se tromper, c'est vrai. J'ai eu tort d'avouer mon sentiment, voilà tout.

— Oh! par exemple! protesta Clotilde. Pourquoi ne pas nous parler franchement, à nous autres? Vous aimez Lucie, voyons? Vous êtes bien un peu de notre famille!...

Brusque, au lieu de répondre, il interrogea :

— Trébosc, comment va-t-il, ce matin?

— Il travaille... En voilà un qui mériterait d'avoir plus de chance dans son métier!

Clotilde s'attristait, à la pensée de l'argent. Lucie se tourna, d'instinct, vers la placette où la maison de Jourdan lui réservait une destinée de petite bourgeoise. Tabacco, pour la première fois, soupçonna de la misère chez ses voisins. Quoi! les Trébosc n'étaient pas toujours heureux dans leur commerce? Que voulait dire Clotilde? Il demeura debout, un moment, auprès d'elle, avec le désir confus, agréable, de la plaindre et peut-être de la servir.

Lucie, trop jeune pour se laisser absorber par les soucis d'argent, se remit à tricoter. En même temps, sa mère, qui

était habituée à songer chaque jour au pain du lendemain, oublia son inquiétude, et d'un ton enjoué, répartit :

— Jourdan va venir... Tabacco verra qu'il ne fume pas toujours la pipe.

Tabacco, stupéfait comme si un gamin eût jeté une pierre contre la devanture de sa boutique, hocha la tête gravement et dit :

— Il faut que je rentre... D'abord, voici Froussac.

## II

Froussac, le matin, venait acheter ses deux sous de tabac à priser. A partir de ce moment, Tabacco s'installait au comptoir, jusqu'à midi, pendant qu'au-dessous du magasin, dans la cuisine et l'alcôve qui lui servait de chambre, sa servante Plaisance faisait le ménage.

Froussac, lui, pérorait une heure d'affilée quelquefois, pour occuper ses loisirs de peseur public. Froussac, un gros homme à mine réjouie, connaissait les plus récents commérages de Coulobres, les inventait à l'occasion, et de bonne foi, à force de bavarder. On eût dit, tant il amplifiait avec verve, qu'il récitait un journal, et patati et patata, ne négligeant aucun fait divers, narrant les mariages en préparation, les disputes d'épouses rivales qui ne peuvent se rencontrer par les rues sans se crêper le chignon, les préparatifs des élections municipales, qu'on arrange deux ou trois ans à l'avance, enfin les drames et les comédies qui se déroulent à travers une petite ville, dans les maisons ouvertes aux passants, dans les cafés dont l'écho se répercute jusqu'aux villages de la banlieue. Comment Froussac eût-il ignoré la moindre pulsation de Coulobres? A l'heure du dîner, son emploi ne le retenait plus, sauf le samedi, où, jusqu'après quatre heures, on l'avait vu peser des sacs de châtaignes et de charbon, que ces tonnerres de montagnards ne charrient sur la place qu'à mesure des ventes, pour ne pas payer trop de droits de plaçage. Après midi, il devenait médecin, guérissait les panaris, les foulures, même les rhumes de poitrine. Son père

lui avait légué un remède infaillible, qui venait du trisaïeul de Froussac, et de plus loin peut-être, du Diable. On ne comptait plus les guérisons miraculeuses.

Froussac ne jouissait vraiment de son importance que dans le débit de Maurel, au milieu des clients. On le respectait, puisqu'il était fonctionnaire, et un peu médecin.

Aujourd'hui, il toussotait, riait entre ses mains crevassées et noires.

— Eh bé! s'écria-t-il en dépliant son cornet de tabac à priser, il y a du neuf chez les Trébosc!... Oui, Jourdan qui viendra rendre visite à Lucie!... Je crois que tu ne l'aimes pas, ce Jourdan? Imagine-toi que, cette nuit encore, il a perdu à son café plus de dix francs de bière. Oui, il est rentré chez lui à des heures impossibles... Qu'en penses-tu?...

Tabacco, le menton sur ses poings, réfléchissait. Frappé au meilleur de son être, comme un arbre par un coup de cognée qui résonne jusque dans les racines, il tressaillit soudain.

— Comment sais-tu cette histoire? demanda-t-il.

— Oh! bien simplement. Je viens de la boulangerie, où les camarades de Jourdan, qui s'y réunissent chaque matin, le taquinaient à propos de son mariage. Lui, ce vaniteux, leur a répondu, pour leur imposer silence, que ses prouesses de garçon ne lui portaient point préjudice, puisque les Trébosc l'avaient définitivement accepté pour faraud de Lucie, ton hirondelle.

A ce mot, qui le flattait, Tabacco ne put dissimuler, sur sa face fermée comme la terre, une sensation de plaisir et de malaise à la fois. Il se remua et, tandis que Froussac l'observait, il gémit :

— Pauvre!... Pauvre!...

Les fils de M. Bessières, le mercier d'à côté, entraient pour acheter leurs cigares secs. Froussac les salua tous deux avec cérémonie, tendit sa main velue que ces messieurs, selon leur habitude, feignirent de ne pas voir. Puis, avec mille politesses, on discuta le pavage de la rue Courte que le conseil municipal refusait de voter.

Froussac se penchait vers la rue, guettait Jourdan au passage. Tout à coup, au risque d'effleurer les cravates de soie des fils Bessières, il gesticula, sautilla sur ses pieds patauds.

— Le voilà!... Jourdan qui va chez Lucie!... Ah! par exemple!...

Il sortit en soufflant. Sous le prétexte de discuter des droits de plaçage avec Rose la méchante, qui installait depuis cinquante ans ses corbeilles de légumes contre un pilier de la halle, il examina la maison de ce pauvre Trébosc, qui laissait trop gouverner ses femmes.

Jourdan avait mis une chemise neuve, son chapeau marron des dimanches, son costume grisâtre auquel par hasard ne manquait aucun bouton, et ses bottines à claque vernie. De taille moyenne, plus petit que mademoiselle Trébosc, il marchait nonchalamment, les mains aux poches, portant avec langueur sa tête carrée aux mâchoires de gourmand, aux yeux bleus souvent humides, pareils aux yeux des chats qui sommeillent tout le jour. Pour se présenter la première fois dans la maison de Lucie, il s'était débarbouillé dans le baquet du fournil et parfumé d'une savonnette.

Avant de franchir le seuil de l'atelier, il laissa tomber, de ses lèvres épaisses, à demi cachées par la moustache rousse, sa cigarette aux trois quarts consumée. Lucie abandonna aussitôt son travail de couture, et debout, immobile, eut un sentiment d'orgueil, tandis que sa mère, plus pâle que d'ordinaire, demeurait assise. Jourdan s'était avancé droit vers le maître qui, déposant sa varlope sur l'établi, se frottait les mains au tablier.

— Et bonjour, Trébosc, comment vous allez?

— Pas mal... Et toi, ce matin, tu es superbe, dis-moi!

— Ah! vous comprenez, ce n'est pas fête chaque jour.

— Bon, bon... Tu vois, je travaille...

Pendant que le menuisier continuait son ouvrage, sans négliger pourtant d'examiner ce faraud sur toutes les coutures avec autant de scrupule qu'il eût apprécié la valeur d'une planche, Jourdan se tourna vers les deux femmes. Celles-ci vivaient dans un coin de l'atelier, à droite de la porte, sous la lumière des vitrages qui permettaient de voir la rue et la halle. Lucie, par délicatesse, s'était effacée devant le jeune homme, afin que d'abord il saluât sa mère. Maintenant, il ôtait son chapeau, s'inclinait avec élégance :

— Et comment vous allez, madame Trébosc?

— Toujours bien... Tu vois, nous t'attendions..

Lucie s'efforçait de contenir sa joie, de paraître à l'aise. Son visage, un peu rouge de confusion, brillait comme une fleur sous la rosée. D'un geste rapide, elle amena une seconde chaise auprès de la sienne. Jourdan, avant de s'asseoir, la regarda fixement, et, dans sa joie aussi, ne sut que rire.

— Allons, dit la mère, vous pouvez vous embrasser.

Ils hésitaient, Lucie attentive et docile, inclinant sa tête aux cheveux fins ; lui, les bras ballants, saisi d'admiration. Il leva ses mains, toucha cette femme désirable qui serait sienne devant le monde. Il l'embrassa, la sentit frissonner de cette volupté qui leur était nouvelle.

Les parents regardaient, émus, les deux enfants échanger ainsi dans un baiser le serment sacré des fiançailles. Trébosc cependant avait interrompu son ouvrage : la main sur la varlope, il s'était dressé avec un sentiment de révolte vite réprimé, jaloux qu'un homme pût devant lui toucher son enfant. La brume mouillait les vitrages ; la ville paraissait vague et lointaine.

Alors, surpris d'être là, en habits de dimanche, le chapeau sur la tête, Jourdan perdit presque contenance, lui qui était venu avec l'intention de faire le beau. Ne devait-il pas, en effet, se trouver à son aise chez Trébosc ? Il était un excellent parti qu'enviaient sans doute beaucoup de familles. Une vigne à Saint-Siméon, sa boulangerie sur la place, constituaient une dot recommandable, tandis que le menuisier ne possédait que sa varlope. Jourdan craignait, malgré sa présomption, que les Trébosc pussent deviner ses calculs d'égoïste, sa convoitise de la fortune de Tabacco, que chacun prétendait réservée à leur demoiselle.

Le silence durait trop, dans l'ombre des brumes. Clotilde, qui voulait être heureuse, interrogea le jeune homme sur un ton d'allégresse :

— Dis-moi, ta mère va bien ?

— Oui. Elle travaille.

— Elle bavarde aussi, la coquine... Quelle langue !

— Que voulez-vous ? Si les boutiquiers ne bavardaient pas jusque dans la rue, les clients croiraient qu'on les méprise... Lucie saura bien flatter la clientèle, j'espère ?

Lucie riait, puis serrait ses dents blanches pour cacher, sa petite langue pointue. Elle se récria :

— Oh ! non, non... Moi, je préfère mon intérieur aux amusements de la rue.

— Alors, vous aurez les goûts solitaires de Tabacco ?

Le faraud brûlait de connaître les vrais sentiments des Trébosc à l'égard de leur voisin.

— Oh ! dit Lucie. Il ne faut pas se fâcher avec cet original. Nous autres, il nous aime bien.

Jourdan essaya de plaisanter :

— Moi, je devine depuis longtemps qu'il ne m'aime guère.

— On se trompe beaucoup sur son compte. Dès qu'il vous verra chez nous, il changera d'opinion... Il vous estimera, sans vous en rien dire, par exemple ! Au contraire : tout le temps à se plaindre, à gronder...

Lucie se flattait, avec une félicité naïve, d'apaiser les inquiétudes de son amoureux ; elle s'imaginait aussi que, par sa grâce, elle saurait retourner le cœur du vieux camarade. On n'entendit un moment que la hachette de Trébosc équarrissant des planches. Jourdan ne savait que faire de ses mains, n'osait même pas fumer. Seulement, tout glorieux des succès qu'il se promettait de remporter bientôt, il voulut se grandir encore, et, pour cela, il eut le caprice de médire, de rabaisser son prochain avec une affectation de pitié. Il demanda :

— Voyez-vous toujours Alary ? Ce pauvre ébéniste n'a pas de chance. On le fait trimer comme un forçat.

Tandis que Lucie souriait, fière d'être désirée par plusieurs hommes, sa mère répondit :

— Je crois bien que nous le voyons, Alary !...

— Il nous escorte quand nous allons nous promener sur le Pré. Le dimanche, il nous attend à la sortie de la messe. Ici, sur le trottoir, il passe vingt fois par jour.

— Il est fou ! s'écria Jourdan. Un ouvrier qui gagne son argent à la semaine !... A force de rôder sur vos talons, il aurait fini par vous compromettre. C'est un hardi, d'avoir osé prétendre à une demoiselle qui allait devenir ma fiancée !...

Ce ton de fatuité causa une sorte de gêne, même chez Lucie qui ne savait pas encore la malice des hommes. Après un

moment de silence, Jourdan, dès qu'il n'entendit plus les râclements monotones de la varlope, se tourna vers Trébosc. Celui-ci essuyait son front trempé de sueur; peu à peu il se redressait, le visage ardent.

— Ces propos-là, dit-il, ne me conviennent pas beaucoup. Voyons, n'est-ce pas touchant, au contraire, cette histoire d'un pauvre qui ne peut réaliser ses rêves et dont la douleur ne rencontre que des railleries?

— Oh! balbutia Jourdan. Je ne me moque pas du tout.

Lucie rougissait, interloquée par l'humeur de son père. Celui-ci, résolument, poursuivit :

— Je sais bien que vous parlez sans méchanceté. Seulement, ne jouons pas avec la misère des autres. Qu'a-t-il fait d'étrange, cet Alary, pour qu'on le raille? Il aime notre fille. Eh bien?...

— Oh! c'est son droit, répliqua Jourdan.

— Sa joie aussi, que veux-tu?... Il ne possède rien, ce garçon, et il est orphelin. Cependant, il doit valoir quelque chose, puisque voilà cinq ans qu'il travaille dans la même maison... Dès qu'il saura tes fiançailles, ma fille, il t'évitera au lieu de te rechercher...

Trébosc, si patient d'ordinaire, s'épanchait avec animation. Jourdan se taisait, suppliant des yeux Lucie de croire en lui et de le défendre. Elle souffrit de le voir chagrin, tout penaud. Un long moment, elle épia son père avec une moue d'enfant gâtée que la moindre gronderie étonne et irrite. Puis, affectant une gaminerie alerte, elle s'écria :

— Toi, mon père, peu t'importe que ce garçon me poursuive; pour moi, il est trop laid!...

— Allons, tais-toi, petite pie!... Tu ne sais pas de qui on peut avoir besoin quelque jour.

— Pas de lui, en tout cas!

Jourdan éclata de rire, si haut qu'il s'en repentit tout à coup, et, les mains sur la bouche, essaya de se contenir. Lucie, dans son désarroi, laissa tomber de ses genoux le bas et les aiguilles, que Jourdan, par galanterie, s'empressa de ramasser. Leurs mains se confondirent : ce fut une caresse sensuelle, qui les fit sourire. Trébosc observait, par les vitrages moins brumeux, deux ramiers blancs qui se prome-

naient sur la toiture de la halle, au bord des tuiles vertes. Il soupira :

— Pauvre Alary, tout de même!...

Et lentement il équarrit ses planches, dissipant ainsi sa mélancolie dans le plaisir de l'ouvrage.

On se sentit plus libres, maintenant que le maître travaillait.

Clotilde, absorbée dans sa couture, feignait de ne point remarquer que les deux fiancés se touchaient des genoux. Lucie tricotait son bas, mais elle épiait le faraud de temps à autre, pour savoir s'il était content. S'il lui regardait les mains, elle s'interrompait, s'efforçant de les cacher sous la laine, parce qu'elle les croyait rouges, déformées par la vaisselle qu'elle lavait quelquefois.

La sagesse de Lucie ravissait Jourdan. En outre, la paix de cette maison imprégnait ses sens et son âme, jusqu'à le rendre meilleur, porté lui aussi à la sagesse. Lucie, il l'aimait vraiment, à cette heure d'espérances, où tout paraissait pur et beau. Il sentait qu'elle lui donnait son cœur, qu'elle frissonnait pour lui; cela excitait son orgueil.

Des ombres passaient, repassaient sur les vitrages. Les clients de Tabacco, en sortant de sa boutiquette, cherchaient à surprendre la réception de Jourdan chez les Trébosc. Froussac surtout allait et venait sur le trottoir, les mains derrière le dos, ses romaines pendues à l'épaule. S'il hésitait à entrer, c'est que Trébosc accueillait souvent les camarades avec une réserve glaciale. Sa silhouette de rôdeur pataud amusa Lucie. Mais on ne savait rien dire, sinon des gentillesses que Jourdan trouva bientôt fades. Ressaisi par ses habitudes de flânerie à travers la ville, il se leva pour prendre congé. Lucie déclara bien courte la visite de son galant : il s'ennuyait peut-être?

— Tu reviendras ce soir? lui demanda Clotilde.

— Oui, je reviendrai... M. Trébosc ne sort pas après souper?

— Fichtre, non! Je ne suis pas un homme de café, moi.

Cette riposte déconcerta de nouveau, par sa vivacité, ses allusions peut-être. Lucie, qui voulut rassurer son galant, lui serra les mains avec effusion, bien fort. Jourdan salua d'un geste, d'un simple bonjour, et s'éloigna. La pluie tombait,

fine et perçante. Une seconde, il craignit pour son costume, lui qui ne soignait guère sa personne.

— *Té!...* Il pleut...

— Attends, attends, — fit Trébosc avec une obligeance empressée qui racheta les gronderies de tout à l'heure. — Attends, je vais te chercher un parapluie.

— Ce n'est pas la peine...

Par vantardise, Jourdan, tête baissée, courut sous la pluie, tandis que les Trébosc alarmés levaient les bras au ciel. Froussac, qui avait hâte de le questionner, le poursuivait déjà, sans vergogne, en poussant des cris terribles.

## III

Les deux femmes avaient repris leur place en silence. Trébosc travaillait sans méthode, tantôt précipitant les coups de sa varlope, tantôt se reposant une minute afin de songer.

L'averse brouillait la rue, battait les vitrages. Trébosc ferma la porte, pour que l'eau ne vînt pas d'un élan souiller ses planches équarries. On voyait défiler les ménagères éperdues, les dames qui retroussaient leurs robes sur la jupe, les maraîchères qui s'abritaient de leurs mantes à capuchon. Des chiens passaient, la queue basse. On ne vit plus, en face de l'atelier, que la tête moustachue du boucher Guillaume, un avare, un envieux, qui essayait, par une déchirure des toiles de la halle, d'observer les maisons devenues, comme la terre, plus noires sous l'ondée.

Dix heures sonnèrent au clocher, d'une voix plaintive.

Les nues tourmentées répandaient une ombre si épaisse que les deux femmes durent cesser de travailler. Trébosc, repliant son tablier autour des reins, s'avança derrière sa fille, et, les bras ballants, regarda tomber la pluie si triste. Ils songeaient à Jourdan tous les trois. Lucie se chagrinait que son père s'abstînt de parler, lui qui d'habitude flattait les moindres caprices de son enfant.

— Mon père, dit-elle sur un ton d'ironie, tu t'es levé du mauvais côté ce matin!

— Non...

— Tu n'as pas très bien accueilli Jourdan, sais-tu?...

— Que veux-tu! que veux-tu! on ne change pas son caractère.

Afin de rompre la conversation, il recommença de pousser sa varlope. Lucie n'eut pas la force de discuter. Mais Clotilde reprit d'une bouche mielleuse :

— En effet, mon homme, il est étrange que tu aies tant attendu pour nous faire connaître ton sentiment à propos de ce mariage.

— Voyons... D'abord, m'avez-vous permis de manifester mon opinion plus tôt? Non... Je vous laisse arranger toutes nos affaires à votre guise, et, en celle-ci, vous avez agi avec autant de désinvolture que s'il se fût agi d'acheter une robe... Hier soir, au retour de votre promenade, vous m'avez annoncé que Jourdan nous rendrait visite; voilà tout!

— Tu sais bien que ces enfants se courtisent depuis près d'une année.

— Sans doute!..,.Je sais aussi qu'ils se courtisaient sous ta surveillance, Clotilde. Je me disais que peut-être il n'y avait là qu'un caprice, et qu'au moment de fiancer Lucie, nous réfléchirions un peu tous ensemble.

— Alors, demanda brusquement Lucie, ce mariage te déplaît?

— Il ne peut me déplaire aujourd'hui. Seulement, raisonne : es-tu pressée de te marier, à ton âge?

— Oui, répliqua Clotilde. Remarque, d'ailleurs, que l'affaire est avantageuse.

— C'est justement ce que je conteste.

— Oh! mon père!...

— Je ne veux pas te contrarier, Lucie. Je voudrais t'éviter les misères qui menacent les plus innocents, *pé-chère!*... J'ai été jeune, moi, j'ai connu des farauds de toute espèce...

— La misère ne m'attrapera pas chez Jourdan. Ne possède-t-il pas une vigne et une maison?

—Reste à savoir s'il les conservera.,.Mais, il y a d'autres biens plus utiles et plus rares, ceux du cœur et de la conscience. Les possède-t-il?

— Pourquoi non?

Trébosc haussa les épaules, avec une grande pitié, tandis que Clotilde respirait péniblement, ébranlée déjà dans ses croyances par les appréhensions de son homme. Celui-ci, après un silence, continua sur un ton superbe :

— Premièrement, les garçons ressemblent souvent à leur mère, dit-on. Et j'avoue que la mère de Jourdan, Gineste, comme on l'appelle de son nom de fille, m'a toujours inspiré une sorte de répugnance par son désordre et par ses commérages. Elle a fait périr son mari à petit feu, en le grondant du matin au soir, en organisant, au moindre prétexte, des ripailles dans sa boulangerie. Ce n'est pas une boutique, cette boulangerie, c'est une auberge. Que signifie chez eux, sur leur trottoir, ce continuel rassemblement de farauds et de filles? Chaque dimanche, Jourdan invite des camarades à sa table...

— Eh bé, mon homme, ce sont là péccadilles de jeunesse!

— Les peccadilles m'autorisent à réfléchir, à craindre pour toi, Lucie. Ce garçon ne ressemblera-t-il pas à sa gaspilleuse de mère? Sa mère, quand tu seras mariée, te permettra-t-elle d'apporter dans sa vieille maison les habitudes d'ordre et de travail que ta mère ici t'a données?... Vois-tu, bien qu'on m'appelle Sainte-Nitouche, je suis bon et honnête; ce n'est pas pour moi un plaisir que de médire.

— Je serai ma maîtresse!

— Tu vois, tu raisonnes comme une enfant. Ici, tu commandes, il te semble que partout les choses obéiront à ton gré. Mais tu verras, quand tu vivras loin de nous autres, sous l'autorité d'une femme qui n'aura pas l'indulgence de ta mère, et qui peu à peu te jalousera auprès de son fils.

— Si Jourdan nous entendait!... Il se croit aimé chez nous, cependant.

— Je ne l'ai pas maltraité, ma fille. Après ses frasques de garçon, il s'assagira, je pense... Mais tout à l'heure, *té!* ça m'a exaspéré, lorsque Jourdan s'est moqué d'un ouvrier. Je suis un ouvrier aussi, moi. Je me rappelais les sottes vantardises de sa mère qui juge de haut, volontiers, les riches et les pauvres... Et puis, tout de suite, je me suis rappelé la méfiance de Tabacco.

— Oh ! Tabacco !...

Les deux femmes aussitôt éclatèrent ensemble :

— Oh ! Tabacco !... Tu ne veux pas que ta fille ressemble à cet original qui ne s'est pas marié !... — Tu ne veux pas que je m'enferme dans une tanière !... Si on l'écoutait, notre camarade, on ne vivrait avec personne.

Trébosc se boucha les oreilles et, pour arrêter une discussion qui lui était pénible, à son tour s'écria :

— Assez ! assez ! Mes récriminations ne signifient rien, puisque tout Coulobres connaît aujourd'hui les fiançailles de notre fille.

— Oui, dit celle-ci, vous verrez que je serai heureuse.

— Allons, tu as peut-être raison, je me suis levé du mauvais côté ce matin.

Trébosc, qui s'était rapproché, posa ses mains noueuses sur l'épaule de son enfant. Alors, elle les saisit et les baisa avec ferveur.

— Je t'aime, mon père.

Clotilde observait d'un cœur tremblant la réconciliation de son époux et de sa fille. Celui-ci revint à son établi. Mais il pensait toujours à ce faraud paresseux, et son courage était si faible qu'il dirigeait mal sa varlope. En lui-même, il s'efforçait de rire, de partager les belles espérances de Lucie, tellement qu'il retrouva sur ses lèvres les chansons monotones qu'il fredonnait en travaillant depuis ses années d'apprentissage.

## IV

La boulangerie de Jourdan était établie dans une de ces antiques maisons qui n'ont pas changé depuis le moyen âge : plafonds bas, escaliers frais et sombres, coins et recoins partout. A l'angle de la rue Française et de la rue des Fours, elle présentait à la halle une façade noire et craquelée. Les murs épais de la boutique, découpés en forme de cadre qu'emplissait un vitrage, les jours de pluie ou de froidure, s'élevaient sur le trottoir à la hauteur des coudes : juste en leur milieu, une porte à claire-voie fermait l'entrée.

A droite, une armoire et des sacs de farine; à gauche, un petit buffet et une table de cuisine. En face de l'entrée, une glace fleuronnée de l'ancien temps, reflétait, au-dessus d'une commode aux ferrures de cuivre, les allées et venues de la clientèle. A gauche de la commode, une lourde porte accédait à l'escalier tournant dont les marches de bois grimpaient aux chambres, tandis qu'à droite, sous la cage de cet escalier, un couloir communiquait à une cuisine spacieuse, mal dallée, où la face du four occupait tout un pan de mur.

Gineste, ce matin, surveillait le garçon occupé à enfourner et vendait le pain à ses pratiques. Jourdan, ce grand seigneur, se reposait là-haut, dans son lit. N'avait-il pas, au collège, appris le latin et le français? Il aurait pu devenir avocat, si Gineste n'avait pas tenu à garder la boulangerie des Jourdan. Elle l'estimait très haut, son fils, quoique pour des riens ils se disputassent toute la journée. C'était leur bonheur et leur santé, de crier, de faire du bruit, comme les bêtes qui claquent des sabots sur le pavé de la rue. Pour Gineste, son fils était un savant, un monsieur qu'on ne traite pas en boulanger vulgaire. Veuve depuis dix ans, elle amusait ses mains et ses yeux à le soigner, à l'admirer du matin au soir. L'argent qu'il dépensait la rendait orgueilleuse, parce qu'il le mangeait en compagnie d'autres fils de famille, devenus boutiquiers ou représentants de commerce, et dont l'un était conseiller municipal.

Tout de même, Jourdan se négligeait trop. Jourdan, oui: Gineste se gardait bien de l'appeler par son prénom; il était, suivant la tradition des foyers populaires, le seul Jourdan de la maison, l'héritier, le maître... Et ce savant aurait encore traîné sa nuit dans les pires endroits de Coulobres. Ah! mon Dieu! il n'écoutait les conseils de personne... *Té!* encore une idée baroque, de s'être épris de la fille d'un menuisier! Une jolie fille, certes. Mais on n'achète pas des vignes avec les yeux et les dents d'une femme. Est-ce qu'on n'en aurait pas trouvé d'aussi plaisantes dans la bourgeoisie, et des cossues, des riches, qui sont obligées, faute de garçons convenables dans Coulobres, d'aller chercher leurs maris dans les villages!... A la vérité, Jourdan visait surtout l'héritage de Tabacco. Peut-être avait-il raison, lui qui devinait si bien les

choses. C'était une chance à courir. Puisque son enfant voulait, elle voulait aussi. Seulement, pourquoi s'attarder si longtemps au lit? Ça ferait jaser le monde.

Vingt fois déjà, elle l'avait sonné dans l'escalier, inutilement. Balourde, les hanches ramassées en croupe de cheval, la jupe à demi couverte par un tablier huileux dans les vastes poches duquel elle enfouissait la recette et des morceaux de quignons, les cheveux grisâtres entassés dans un foulard dont la pointe flottait au milieu du dos, un autre foulard s'enroulant en croix sur le corsage de façon à serrer la taille, elle s'agitait dans la boutique, sans répondre aux camarades de son fils qui s'étaient rassemblés devant la porte.

— Ah! pas moins! grommelait-elle. Si Jourdan veut mériter la fortune de Tabacco, ce n'est pas le moment de mal se conduire.

Elle se hâtait, en ses pantoufles d'où, par les déchirures du bas noir, émergeait le talon nu. Et se penchant vers l'escalier, elle criait avec force :

— Ouais! Jourdan, je te supplie de descendre!... Voilà une heure que je m'égosille!

Cette fois, elle entendit la voix rauque de Jourdan qui grondait :

— Quelle heure est-il donc?... Hé! crois-tu que je m'amuse?...

— Oh! cet enfant!... quel diable d'esprit!...

Gineste s'esclaffa de rire devant les camarades mornes, fatigués également par les promenades de la nuit. Chacun prétendit, en riant, que Jourdan avait raison de profiter des gâteries de sa mère.

— Oui. Mais quand je ne serai plus seule et qu'une autre femme gouvernera ici!... Il faudra bien qu'il travaille!...

— Quand il aura deux femmes, il travaillera encore moins, pardi!...

Il y avait là Palan, le pâtissier, un petit bout d'homme noir qui lutinait avec sa canne toutes les femmes qui passaient; Sablières, le liquoriste, un bouffi qui dissertait sur la politique; Chamaillac, le relieur, un maigre qui fredonnait des airs de musique; Rousti, le célèbre commissionnaire en vins, qui clignait des yeux en s'amusant de ses calembours.

Tous ensemble plaisantaient les marchands de la halle, les voisins qui se mêlaient quelques minutes à leurs bavardages.

Soudain, ils entrèrent dans la maison en vociférant :

— *Té!* Le voilà!...

Jourdan, en effet, descendait de sa chambre. A la vue des camarades, il ouvrit ses mâchoires rudes, pour bâiller :

— En allez-vous-en, vous autres!... Vous me cassez la tête de bonne heure.

Il s'avança vers sa mère, en maugréant :

— Tu ne pouvais pas me laisser reposer?...

— Allons, sois raisonnable, il est neuf heures... Attends, que je t'arrange ta cravate...

Jourdan, debout, se mit à manger un reste du fricot de la veille dans une assiette posée sur la commode, tandis qu'au dehors les camarades flânaient. La bouche pleine, tantôt il les interpellait, tantôt il interrogeait sa mère avec autorité :

— Le travail est terminé?

— Les pains cuisent au four, mon fils.

— C'est bien. Tu peux faire compliment au garçon.

— Oui, mon fils.

— Qu'il ne laisse pas griller la pâte. Je sens l'odeur sucrée de leur croûte fraîche. On dirait des amandes qui grillent.

Gineste, presque assise sur un sac de farine, contemplait son fils en train de déjeuner. Il la regardait aussi. Il l'aimait bien, reconnaissant avec quelle passion elle voulait le voir le plus beau, le plus heureux des hommes de son âge. Brusquement, son déjeuner achevé, il planta là Gineste et s'en fut, paresseux, bourrer sa pipe au dehors. Pendant qu'il s'installait sur une chaise basse, au coin de la rue, contre la borne, il aperçut Alary de l'autre côté de la placette.

— *Té!* Voici mon rival!...

— Qu'il arrive!... Nous allons le faire bisquer.

— Non, laissez-le passer, intervint Gineste sur un ton de pitié.

Alary, en bras de chemise. tête nue, sortait de la rue de l'Église et traversait le marché. Il portait avec précaution sur une épaule un meuble de prix, un lourd fauteuil dont le dossier lui cachait la tête. Il marchait d'un pas cadencé, lorsque soudain, à l'appel de son nom, il fit halte. Il montra

sa face pâle, dont les traits pourtant indiquaient de l'énergie, et stupéfait, lui qui ne baguenaudait jamais par les rues, de rencontrer si proches les amis de Jourdan, il comprit aussitôt leurs railleries, leur intention de l'offenser dans son rêve d'amour.

— Tu vas offrir ce fauteuil à ta faraude? lui demanda Palan.

— Laissez donc cet ouvrier, — dit Jourdan d'une voix indolente. — Vous voyez bien qu'il a besoin de travailler.

Alary, s'arrêtant au milieu du monde, rougissait. Le fardeau lui parut plus lourd. Mais il put lever son front trempé de sueur; ses yeux bleus brillèrent, fixes, pleins de mépris.

— Que me voulez-vous, vous autres? cria-t-il. Tas de fainéants!...

— Oh! oh!...

— Si quelqu'un veut me parler, j'attends.

Jourdan se tut, s'occupa de sa pipe qui ne tirait pas bien. Les camarades bourdonnaient des choses aimables, s'excusant d'avoir dit une méchanceté, sans le vouloir. Alors, de son même pas prudent et cadencé, Alary s'éloigna. Dès qu'il eut disparu, les camarades plaisantèrent Jourdan :

— Eh bé! tu ne nous racontes pas ton entrevue de fiançailles!... Sais-tu? Lucie est une jolie femme qui embellira ta maison. Tu nous permettras bien de l'embrasser, le jour de ta noce?

— Allons? taisez-vous!

Il n'insista pas. Car il craignait, en se fâchant un peu trop, de paraître susceptible.

Le marché, avec ses étalages, semblait, au clair soleil d'automne, avoir fait aujourd'hui toilette neuve. Le ciel était sans voiles, joli comme un ruisseau bleu dans les prés, au printemps.

## V

Trébosc avait dit avec raison que la boulangerie des Jourdan n'était pas une boutique, mais une auberge. C'était aussi un lieu de rendez-vous pour rire, bavarder et jouer. Gineste

et son fils achevaient de dîner, lorsque les camarades se présentèrent. Dans le bien-être de la maison mi-close, on but le café, on joua aux cartes. Vers deux heures, tandis qu'ils se disposaient à sortir, ayant besoin d'aller flâner au soleil, Caissial entra.

— Ah! le voici!... s'écria Jourdan. Caissial ne manquerait pas un jour.

Gineste, qui dormait contre l'armoire, les bras joints sur la poitrine, se réveilla soudain. C'était un personnage, Caissial. Depuis plus de vingt ans il servait chez les demoiselles Sèbe, deux vieilles filles millionnaires, qui du fond de leur logis de la rue de la Fronde, une ruelle perpendiculaire à la rue Française, administraient leurs domaines, des blés et des vignobles.

Les demoiselles Sèbe avaient embauché ce montagnard pour les vendanges, la première année qu'il descendit de sa Cévenne, en costume de bure. Patient, roué, il apprit si bien, sous la direction d'une vieille gouvernante, les règles et les devoirs de la domesticité, il s'insinua si doucement dans l'amitié des demoiselles qu'il devint le valet indispensable, dont la seule présence plaît aux yeux. Son ambition grandit, à mesure que se développa son importance. Il remplissait maintenant la maison de son travail, frottant les meubles, soignant le cheval à l'écurie, aidant à la cuisine. L'après-midi, s'il n'avait point d'occupation, il lisait. On l'estimait à cause de ses talents, et aussi à cause de sa force, de sa haute taille. Le coffre-fort, grâce à lui, ne risquait rien, au premier étage, dans le cabinet décoré de livres, où le vieux Sèbe avait passé son existence à rêver, à vérifier sans fin des comptes mystérieux. La vieille gouvernante lui avait installé, au-dessus des chambres de ses maîtresses, sous le toit, un petit intérieur confortable, où il rangeait avec minutie, comme des trésors pour lui nouveaux, ses bottines, ses gilets à raies jaunes, ses casquettes à rubans.

Aussi, quelle désolation ce fut, le jour déjà lointain où le valet partit faire son service militaire, à Béziers! Le samedi soir, heureusement, il venait à Coulobres. Il couchait dans sa petite chambre; on le dorlotait. Chaque fois, on lui faisait quelque petit cadeau d'argent, afin qu'il supportât mieux les rigueurs de la vie de caserne.

Six mois après son retour, la vieille gouvernante mourut. Puisqu'une nouvelle servante viendrait la remplacer, il se décida, pour la faire sienne, à se marier. Ses maîtresses l'engagèrent à choisir une bonne bien éduquée, expérimentée et fréquentant l'église. Il l'avait déjà choisie, sa Justine, une fille de son âge et de sa montagne, cuisinière accomplie. Justine souhaitait depuis longtemps de servir chez les Sèbe, où les domestiques sans se fatiguer grappillaient un peu d'argent. Et le ménage s'installa. On n'eut qu'à poser là-haut, dans la chambre de Caissial, un lit plus grand. Même, ces demoiselles, pour prouver leur contentement, obligèrent Caissial d'accepter une pièce voisine, qu'on transforma en garde-robe pour sa dame.

Les deux époux faisaient donc partie du ménage, toujours respectueux, taciturnes ou gais selon l'humeur de leurs maîtresses. Caissial, en montagnard robuste, eût voulu quelquefois s'en aller respirer l'air de la campagne, remuer la terre. Mais, ces demoiselles désiraient le sentir auprès d'elles. C'est pourquoi il ne fréquentait guère que chez les Jourdan, où Justine courait le chercher sous le moindre prétexte.

Là, dans la boulangerie, Caissial rencontrait au moins des êtres vivants, jouissait de parler, de rire, de se retremper dans la vie de tout le monde. Toujours propre, correct, ses cheveux plats enduits de pommade, son menton rasé, il portait fièrement son noir pantalon de livrée, son gilet à manches amples, dont les boutons de cuivre montaient jusqu'au faux col pareil à un blanc collier de chien. Il affectait volontiers un air grave, réfléchi, puisque l'argent de la maison lui était confié, pour payer les contributions, solder les fournisseurs. Sa figure resplendissait de fraîcheur, avec des yeux clairs, un nez charnu et régulier, des lèvres grasses qu'il savait, par une habitude de réserve et de dissimulation, tenir serrées. Il penchait un peu sur l'oreille, de façon galante, sa casquette à carreaux qui avait un bouton de nacre au milieu et, par derrière, deux rubans noirs flottant sur la nuque. Il était beau, et le savait. Jeune, bien portant, il aimait la vie, les plaisirs, les ripailles. Dans sa privation des choses rustiques, il s'aigrissait, se tourmentait chaque jour davantage ; chez les Jourdan, il se délassait avec bonheur.

Même quelquefois, rien que le bonheur des autres lui procurait la douce illusion de vivre à son gré. Mais il refoulait en lui-même, énergiquement, ses pensées et ses convoitises.

— Quoi! dit-il en refermant la porte de la boutique. Les camarades s'en vont déjà?

— Hé!.., nous allons travailler!...

— Restez encore une heure. Ensuite, j'accompagne ces demoiselles au château de Castelsec.

— Ah! tu ne te foules pas la rate, toi! Tu es plus chanceux que tous les millionnaires de Coulobres... Eh oui! que t'importe si le phylloxera ou la grêle détruit les vignobles!...

Caissial riait sans bruit : son menton remuait en plis grassouillets dans le faux col.

— D'ailleurs, renchérit Jourdan, je parie qu'il est le plus fortuné de nous tous. Que d'économies il doit avoir fourrées dans sa paillasse!

Caissial s'esclaffa, s'étira des pieds à la tête en faisant claquer ses pantoufles sur les dalles. Les amis lui frappèrent sur l'épaule, pour le flatter.

— Nous allons ramasser des morilles, Caissial. Viens-tu?

— Bon! C'est ça que vous appelez travailler?... Impossible de vous suivre.

— Tant pis! Tu n'en mangeras pas.

Ils sortirent avec flegme, en reboutonnant leur gilet, le cigare à la bouche. Sur la table, les cartes traînaient en désordre, maculées d'alcool. La fumée des pipes flottait, dans la boutique dont l'odeur de poussière et de farine rappelait au montagnard les chaumières de son pays où l'on vit entassés pêle-mêle avec les bêtes et les provisions. Il prit place, comme d'habitude, sur sa chaise basse, à côté de Gineste qui le considérait béatement. Jourdan lui présenta un verre, y versa du cognac, et ils trinquèrent tous les deux.

—Ah! Caissial, mon ami, tu as été bien inspiré, quand tu étais jeune, de t'engager au service des Sèbe, au lieu de remonter dans ta Cévenne.

— Je ne dis pas non! fit le domestique en se rengorgeant; mais il y en a de plus chanceux que moi.

Aussitôt une douleur contracta ses traits durs, et, sans révéler le mal de l'envie, il ajouta :

— Après tout, je ne suis qu'un valet. Je préférerais une chère moins abondante, mais apprêtée selon mes goûts ; une maison moins cirée, moins luxueuse, mais qui fût mienne,

— *Té !* par exemple !... s'écria Gineste, stupéfaite.

Jourdan lui-même s'étonnait. Debout, presque assis au bord de la table, il demanda :

— Voudrais-tu, par hasard, quitter Coulobres ?

— Oh ! non... Vous pensez que j'ai déjà amassé un joli chiffre d'économies et que je pourrais aisément prendre ma liberté. Puisque ma femme connaît bien la cuisine, je n'aurais qu'à louer l'auberge des *Deux Pigeons*, qui est toujours à louer, et nous ferions fortune, qui sait ?... Ce qui nous retiendra toujours, je crois, c'est le chagrin que nous aurions d'abandonner les demoiselles Sèbe !...

Jourdan, troublé par les propos de cet homme qu'on avait vu si humble autrefois, se mit à faire des réussites avec les cartes. Gineste sommeillait, les bras joints, le menton sur la gorge. Caissial prit sur les sacs de farine le journal que, par prudence et par économie, il s'abstenait d'acheter. Au lieu de lire, il rêva, les yeux baissés, dans la paix languissante de la vieille maison.

Pourquoi n'osait-il pas prendre sa liberté ? Avait-il peur de se trouver tout à coup isolé au milieu du monde ? N'était-il pas devenu un personnage marchant de pair avec les boutiquiers ?... Oh ! ce qui l'embarrassait, ce n'était pas le souci des autres, le sentiment d'une reconnaissance envers les demoiselles Sèbe. N'est-ce pas à lui, au contraire, que ses maîtresses devaient des égards, puisqu'elles avaient tant besoin de ses services ? Le vrai, c'est qu'il se sacrifiait. Car, dans ce pays de plaine où les plus pauvres répugnent à servir, il sentait souvent autour de lui, sous la flatterie des manières, une sorte de dédain et de méfiance.

Mais il lui fallait, pour arracher de son corps cette livrée de domestique, pour s'émanciper enfin, des ressources, et beaucoup. Depuis des années, depuis qu'il vivait chez des riches, le désir d'une fortune avait pénétré son âme obscure et brutale. Ce désir s'était d'abord éveillé confus, murmurant à peine, ensuite la rumeur avait grandi, furieuse. Par moments, Caissial en demeurait stupide ; ces demoiselles le plai-

santaient en le voyant rêver. Sa femme craignait qu'il ne tombât malade. Il lui répondait simplement que plus tard, lorsqu'il aurait fini de rêver, elle connaîtrait son intelligence.

Justine aimait son mari, par goût et par habitude. Comment eût-elle soupçonné qu'un homme aussi docile pût méditer de commettre le plus lâche des crimes? Un crime, oui : le larcin, le vol. Certes, Caissial ne prononçait pas en lui-même ces mots hideux. Il n'entendait faire de mal à qui que ce fût, surtout aux demoiselles Sèbe : seulement, n'étaient-elles pas aussi riches que les puits sont profonds dans les châteaux? Pourraient-elles souffrir d'une petite atteinte à leur fortune? Si de leur coffre-fort un passant inconnu retirait une somme, ce malheur ne les empêcherait pas de vieillir sans doute, ni leurs terres de se bien porter. Dans ces moments de convoitise et de folie, Caissial les aimait à la passion ; il les servait avec un dévouement dont elles étaient touchées, et peut-être avec la consolation qu'il rachetait par ses bienfaits le malheur qu'un jour, par la force des choses, il pourrait leur causer.

Toutes ces imaginations se débrouillaient lentement dans sa tête. Il concevait quelques projets de vol avec prudence, avec ténacité, en tâtonnant, parfois s'encourageait à espérer la complicité des gens qu'il connaissait le mieux parmi le voisinage; parfois même, dans le paroxysme de son désir, il se décidait à tenter l'aventure, en s'arrangeant de telle sorte que la faute retombât sur un camarade. Un homme du pays, accusé à faux, arriverait forcément, grâce à ses relations, aux vieux amis de sa famille, à prouver son innocence. Tandis que lui, en supposant que, devant ses dénégations acharnées, la justice consentît à le relâcher, il serait à jamais perdu : la vie de liberté et d'aisance lui serait interdite, il n'aurait plus qu'à remonter dans sa Cévenne, avec les pauvres. Et qui donc méditait-il de compromettre?... Trébosc le menuisier, oui, son ami Trébosc, Sainte-Nitouche. Cet ouvrier laborieux, à qui toujours il montrait bon visage, lui déplaisait par sa sagesse et par sa modestie. A mesure qu'il méditait de se servir de lui, il le détestait davantage.

Depuis la veille, depuis qu'on avait appris les fiançailles de

Lucie, la pensée de ce Trébosc le hantait. Il voulut à cette heure, sans plus tarder, savoir les vrais sentiments de Gineste et de son fils à l'égard de Sainte-Nitouche, semer peut-être le soupçon. Alors, de ses larges mains se frottant le visage, il dit :

— Je connais, d'ailleurs, quelques personnes qui ont intérêt à ce que je reste chez les demoiselles Sèbe.

— Qui donc? demanda Jourdan.

— Ton futur beau-père, mon ami. En voilà un que nous faisons travailler!... On l'a vu tout petit, tu comprends, à la maison. Quand il ne travaille pas pour la rue de la Fronde, c'est pour les fermes. La plupart du temps, c'est moi qui lui procure de l'ouvrage : d'abord, pour lui rendre service; ensuite, je ne le cache pas, pour me distraire. Il vient, nous causons, nous rions un peu, tu comprends!...

Jourdan, qui allongeait négligemment ses bras sur la table, répondit :

— Là, Caissial, ta bonté est bien placée... Trébosc est honnête, tout le monde le sait.

Gêné par les regards du jeune homme, Caissial examina le plafond, en ayant l'air de rêver à des choses lointaines, et il repartit avec mollesse :

— Oui, oui... tout le monde le sait...

Il hésita. S'il accablait d'éloges le camarade absent, ne prouverait-il pas sa confiance en lui, une sorte d'impartialité hautaine et généreuse, et aussitôt après ne pourrait-il pas, par des réticences, des insinuations, provoquer le soupçon qui se ranimerait le jour du crime?

— Trébosc, poursuivit-il, connaît aussi bien que moi les secrets de la rue de la Fronde. Lui et moi, nous sommes seuls autorisés à pénétrer dans le cabinet, où le coffre-fort est enfermé. Je parie, tiens! que si, pour une raison ou pour une autre, je venais à manquer, ces demoiselles prieraient Trébosc de coucher dans la maison. Ah! ce n'est pas lui qui abuserait de leur bonté!

— Je crois bien!

— N'empêche qu'il me demande s'il n'y a pas dans quelque coin une bouteille de bordeaux à enfiler, quand ces demoiselles sont à l'église... Il a raison, pardi, té! Et moi aussi!..,

Caissial s'esclaffa, en soulevant ses jambes. Jourdan se mit à rire aussi, à cogner la table de ses poings. Ce tapage réveilla Gineste, dont les cheveux en désordre s'échappaient du foulard.

— Qu'est-ce que vous disiez? interrogea-t-elle.

— Je disais, — fit Caissial avec un air de taquiner la bonne femme et, sans doute, avec une intention mauvaise sous une apparence de plaisanterie, — je disais que Jourdan a drôlement choisi sa fiancée!

— Ah! oui... Tu as raison, mon ami.

Caissial se tut, effaré comme si l'on avait pu surprendre ses pensées ténébreuses.

— Vous voyez, disait Gineste, que je ne suis pas encore allée rendre visite aux Trébosc... Ils sont moins que nous.

— Si tous ces raisonnements parviennent aux oreilles de Trébosc, mon mariage est rompu! fit Jourdan.

— Eh bien! vois-tu, — déclara Caissial avec une certaine solennité, — laisse-moi te parler franchement, en véritable ami : je pense là-dessus comme ta mère; tu aurais dû mieux choisir.

A ces mots, Jourdan, contrarié dans ses espérances, s'emporta :

— Tu ne sais donc pas que Tabacco?... Voyons!...

— Oh! tout le monde te devine. Eh bien! mon ami, tu pourrais te tromper. Tabacco a-t-il vraiment de la fortune? Es-tu sûr, s'il en a, qu'il la donne aux Trébosc? Cet original n'aime personne, sauf ta Lucie, c'est entendu. L'aimera-t-il assez, quand elle ne sera plus fille, pour aimer celui qui l'épousera? En supposant que oui, il est si susceptible que tu peux, après lui avoir plu toute la vie, le mécontenter un jour, et crac! le testament est déchiré.

— Je vois que tout le monde se coalise contre moi. Mais il arrive souvent qu'une personne a raison contre tout le monde.

— Méfie-toi. Je te parle, vois-tu, au risque de me brouiller avec les Trébosc. Eh bien! je le sais, il n'y a pas de pain tous les jours chez eux. Si notre clientèle leur manquait, que deviendraient-ils?... Puis, il faut tout dire. Voyons, voyons, on l'appelle Sainte-Nitouche!...

— Par exemple, je ne comprends pas!

— Bien, bien... Peu importe ! Je n'ai rien dit... Oh ! c'est un brave homme... Ça aussi, c'est entendu...

— Je te répète que je ne comprends pas.

L'autre s'embarrassait, une flamme aux joues, faisait des gestes pour repousser les instances de Jourdan.

— Je te donne un conseil d'ami, de frère... En te mariant, prends tes précautions, là !... Tâche de savoir les volontés de Tabacco.

Et Caissial se leva, trop inquiet pour oser déguerpir tout de suite. Gineste s'était rendormie.

Jourdan, son menton entre les poings, cherchait en vain à deviner le sens profond des paroles de Caissial. Il l'observait avec attention, tandis que celui-ci, le nez aux carreaux du vitrage, regardait paisiblement la placette où des boueux balayaient les ordures du marché. Un long silence régna. Des nuages tout petits, ainsi que de blanches robes d'enfants, couraient dans l'azur léger, de sorte que le soleil ne tombait que par intermittences, en se jouant, sur les maisons ridées et noires, sur les tuiles de la halle où des pigeons se promenaient.

Dans la pénombre de la boutique, Jourdan réfléchissait. Il pensait à Lucie, qui était si bonne et qui, dans son innocence, ne s'inquiétait pas des choses de l'argent. Il voyait ses yeux bleus, ses joues fraîches, sa chevelure blonde qu'il n'avait pas touchée encore. S'il désirait la posséder, comme une femme charmante qui embellirait sa maison, il entendait aussi maintenant bourdonner en lui les paroles sinistres de Caissial. Il aurait dû mieux choisir, sans doute. Il aurait pu s'allier, par exemple, à une famille de vieux marchands ou bien de cultivateurs possédant des terres, tandis qu'il allait entrer chez des ouvriers. Et, dans son amour-propre, il ressentit aussitôt la même humiliation que la veille, lorsque Trébosc lui avait adressé des remontrances à propos d'Alary : la prochaine fois, il ne se laisserait pas insulter. Alors, il s'étira longuement. Puis il dit :

— Que veux-tu, Caissial !... Le mariage est une loterie.

Caissial se remuait pour lui répondre, lorsque d'un bond, Froussac, chargé de ses romaines, poussa la porte, et la laissant à moitié ouverte, se précipita jusqu'à Gineste ré-

veillée en sursaut. Le peseur public tremblait de tout son corps.

— Vous ne savez pas?... criait-il. Vous ne savez pas?..,

— Qu'est-ce qui est arrivé?

— Le receveur municipal qui vient de se faire sauter la cervelle avec un pistolet!

— Eh bé! gémit Caissial, nous sommes propres!

— Il te devait quelque chose?

— Non. Mais quelle perte pour Coulobres, si ce brigand a gaspillé les deniers de la ville!

— C'est vrai! répliqua Froussac haletant. Un inspecteur de Paris est tombé à l'improviste chez le receveur. Celui-ci lui a livré tous ses comptes; ensuite, tranquillement, il est monté dans sa chambre pour se tuer.

— C'est une fameuse canaille! hurla Gineste.

— Oh! moi, déclara Jourdan, ça ne me surprend pas. Cet homme dépensait trop.

— Quelle horreur! quelle horreur! — répétait Froussac avec d'autant plus d'indignation que le crime du receveur atteignait toute la corporation des fonctionnaires.

Il sortit, ses gros bâtons et ses poids de peseur public à l'épaule. Après avoir épié à droite et à gauche, il se sauva sous la halle. Les marchands trépignaient de colère, sur les trottoirs, au milieu de la rue. Des femmes levaient les bras au ciel; les hommes graves discutaient les mesures qu'il incombait au conseil municipal de prendre. Dans ce moment de désarroi, les boutiquières cossues se mêlèrent aux humbles boutiquières, aux bonnes, aux travailleurs de terre qui accouraient de leurs quartiers sombres. On se tapait sur le bras, on se regardait dans les yeux :

— Eh bé ! comment trouvez-vous ça?... Je le disais à mon mari : ce receveur n'était jamais à son bureau; le jeu l'a perdu! — Et la paresse, madame! — Et dire qu'il laisse des enfants sans ressources!... Nous autres qui ne vivons que pour nos enfants!...

Les hommes, par groupes, vociféraient en se bousculant, bien qu'ils fussent tous d'accord :

— On dit que le receveur a mangé au moins cent mille francs. — Notre dernier emprunt, pardi!... Il faudra

emprunter de nouveau. — Il n'y a que des ânes, mon ami, au conseil municipal. — Il faudrait les traduire en police correctionnelle. — C'est la révolution, monsieur, absolument!...

La multitude augmentait sur le carreau de la halle. Attiré par le bruit de la foule, Caissial salua les Jourdan d'un rapide bonjour et s'échappa, en coup de vent. Il fut tout de suite enveloppé par les modestes boutiquières et aussi par les dames cossues qui se permettaient quelquefois, en passant, de serrer la main aux demoiselles Sèbe.

— Hé!... Caissial, mon ami!... Écoutez, que je vous raconte!...

Il dut s'arrêter au milieu de la rue, parmi des femmes en cheveux.

— Que pensez-vous de ce crime, vous, monsieur Caissial?

Une minute, il demeura interloqué. Mais, reprenant son sang-froid, il répondit, tel qu'un orateur à la tribune, avec un geste de sévérité :

— Eh bien, moi, je refuserais au cadavre d'un tel homme le sol commun de notre cimetière... On l'enfouirait à l'entrée, à côté de l'assassin Pomarèdes.

— Caissial a raison... Absolument!...

Il fendit les flots du peuple, et, tout trempé de sueur, gagna sa paisible rue de la Fronde.

## VI

Il rentra chez lui dare-dare, rejoignit sa femme au fond de l'obscur couloir, dans la cuisine qui recevait le jour par une toiture de verre. Les demoiselles Sèbe n'étaient pas descendues de leur chambre, où elles s'aidaient mutuellement à se vêtir et à se coiffer. On les entendait pérorer avec animation.

Caissial s'approcha de Justine, qui aiguisait sur la table des couteaux à dessert, et, rude, l'apostropha :

— Pourquoi ne sont-elles pas prêtes?

— Ah! si tu savais comme elles sont troublées!... Les contributions vont augmenter, tu comprends...

Justine essayait de rire, de plaire, en sa jeunesse de montagnarde bien portante et bien mise. Il la rabroua sans façon :

— Bah ! des contributions ! Je voudrais bien en payer, moi !... Je serais riche !

— Ah ! mon Dieu !... On ne pourra bientôt plus te parler.

— Tais-toi !... On dirait, ma foi, que nous sommes ruinés, nous autres... Que nous importe, à nous, le suicide d'un receveur municipal !...

Et, virant d'une pirouette, il jeta l'idée de la somme qu'il souhaitait dérober, au delà de laquelle seulement il percevait le crime :

— *Té !...* Vingt mille francs, que serait-ce pour nos millionnaires !...

— Hé ! hé !... Si je les avais, ces vingt mille francs !

— Tu attends qu'on te les donne?... Pour toi, ces demoiselles sont des divinités sacrées. Il faut qu'elles augmentent leur fortune chaque année, n'est-ce pas? C'est obligatoire?...

Justine s'efforçait de garder son calme. Cette placidité exaspérait Caissial, lui semblait une raillerie. Il marchait d'un pas courroucé; tout à coup, il s'arrêta, les mains derrière le dos :

— Puisqu'on ne nous les donne pas, il n'y a qu'à les empoigner, parbleu !...

— Depuis quelque temps tu as des raisonnements, par exemple !...

— Des raisonnements qui n'entrent pas facilement dans ta cervelle de linotte !...

— As-tu donc à te plaindre?

— Oui, j'ai à me plaindre... D'ailleurs...

Il s'avança vers le foyer, vers ce coin d'obscurité qui plaisait à ses yeux faux.

— D'ailleurs, gronda-t-il, je le leur ferai bien voir !...

Justine ne bougea plus, une seconde. Elle eut honte d'avoir compris son homme. Elle eut horreur de l'interroger, de l'entendre exprimer, clairement cette fois, le dessein qui le hantait comme une pensée de représailles. Cependant, elle chercha à l'adoucir, en le flattant :

— Ne te tracasse donc pas. Nous sommes heureux ici.

Caissial, brutal et confus, gronda :

— Tout de même, ça te ferait plaisir, vingt mille francs !... Dis, réponds... Je m'explique, il me semble !... Tu n'es pourtant pas une sotte !... Oui, tu m'examines avec de gros yeux, comme si, à ton âge, tu étais incapable d'apprécier une fortune, même modeste... Moi, j'en ai assez de servir des avares, de nettoyer leurs ordures, de n'aller voir le soleil qu'à leur gré et de ne posséder que l'argent de mes gages !...

Justine le regardait fixement, sans trouver la moindre réponse. Une sensation de frayeur, comme du froid, parcourut son corps.

— Sans doute, dit-elle enfin. Il vaudrait mieux avoir sa maison, sa liberté. Mais que veux-tu ? La Providence nous a oubliés. On ne peut la corriger,

— Si, au contraire ! c'est facile... Tout de même, je suis content que tu commences à saisir. C'est dur, avec les femmes !

Caissial eut une volonté plus courageuse, maintenant que son épouse avait compris. Il l'aima davantage, d'un amour nouveau en quelque sorte. Il se rapprocha, lui prit les mains avec la même ardeur qu'il convoitait l'argent. Justine, qui continuait d'aiguiser les couteaux, se troublait, défaillante et lâche, comme le premier jour où Caissial lui fit des caresses dans un bois. Mais bientôt, au fond de cette cuisine morne, il s'irrita ; il n'aurait pas voulu, à cette heure, éprouver auprès de sa femme un plaisir d'amour. Il la sentait rebelle à ses desseins, ou hésitante, peureuse, et cela, malgré tout, lui faisait honte. Il n'osait point lui adresser de prière, la forcer dans la voie du mal dont il voyait trop encore les dangers. Alors, pour dissiper son inquiétude, pour ranimer son courage dans les rumeurs du quartier, il sortit de nouveau.

— Tiens ! dit-il. Je m'en vais acheter du tabac. Je reviens tout de suite.

Tabacco était assis au comptoir, les bras croisés derrière les balances, le menton appuyé sur les bras. C'était, pour son débit, une heure de calme, la pleine après-midi. Du fond de sa niche, il imaginait les rumeurs du voisinage et s'en divertissait, songeant que ces gaillards de boutiquiers, eux aussi, une fois lancés dans la débauche, auraient pillé sans vergogne la caisse de la ville.

A la vue de Caissial, il se souleva sur son grand escabeau, se raidit en une attitude d'hostilité. D'instinct, il le redoutait, cet échappé de la montagne, qui avait si prestement appris à devenir une sorte de monsieur et à parler français. Comment, avec une carrure aussi robuste, un homme qui devait aimer la vie, le soleil, le bon vin et les femmes, s'était-il si aisément accoutumé et imposé chez ces millionnaires maussades, où aucun domestique du pays n'avait pu rester une année? Quels dons de ruse et de patience il mettait en pratique, depuis ses débuts! Tabacco ne lui aurait pas confié cinq minutes sa boutiquette.

Caissial était trop habitué à observer les autres, pour n'avoir pas remarqué l'humeur ombrageuse de Tabacco à son égard. Il gardait mal son asssurance devant ce bourru qui l'examinait en dessous et qui parfois, d'une façon énigmatique, hochait la tête en souriant. Il aurait tant voulu lui plaire, gagner un peu de son estime, afin de s'en prévaloir plus tard, auprès du monde! Et il le flattait, lui parlait doux, avec une servilité souple :

— Eh bé, Tabacco!... Vous savez la nouvelle?

— Froussac sort d'ici... Bah! On les a vues de tous temps. ces histoires! Le monde est composé de voleurs et de dupes.

— Ma foi, c'est vrai... Donnez-moi quatre sous à fumer.

Lentement, Tabacco pesa la marchandise, plia le paquet. L'autre, après avoir payé, roula sa cigarette, pendant que le marchand, las d'être assis, sortait du comptoir et, secouant ses pieds sur les dalles, s'approchait.

— Et alors, demanda Caissial, vos voisins marient leur demoiselle? Je ne suis pas allé les féciliter encore. Je les verrai une minute en passant...

— Oui, oui...

— Dites-moi, Jourdan n'a pas l'air de vous enchanter... Bé! oui, voyons, vous pouvez bien me le dire, à moi.

— Je ne me mêle pas des affaires d'autrui.

Tabacco sifflota, légèrement d'abord, la figure pensive. Il arrangeait sur le comptoir, d'une main méticuleuse, les paquets de cigarettes.

— Quel original vous êtes!

— Merci du compliment. N'est pas original qui veut...

— Ce n'est pas une insulte. Au contraire!...

— Ah çà, mais, s'écria Tabacco, tu n'as donc pas de travail, aujourd'hui? Pourquoi inspectes-tu mon magasin?

— Je vous gêne?...

— Pas du tout.

— Oh! je sais bien qu'au fond vous n'êtes pas méchant.

— Pourquoi le serais-je? Je me fiche de tout.

— Alors, les misères ou les joies du voisinage ne vous touchent pas?

— Non... Et toi, farceur?

— Moi!... protesta Caissial, elles me touchent, vous pouvez le croire: car je suis à présent de Coulobres. Mais vous, si Lucie était malheureuse, voyons?...

Tabacco recommença de siffloter. Ses yeux fureteurs errèrent vers la porte, vers le jour doré de l'automne. Puis, il murmura :

— Ça, par exemple... j'aurais beaucoup de peine.

— Ah!... Croyez-vous donc qu'elle soit heureuse? Dites-le-moi, je le répéterai à Jourdan... Quel plaisir ça lui ferait!...

Cette fois, Tabacco tourna lourdement, comme un ours, et, d'un geste agacé, il répliqua :

— Pas besoin que les autres se chargent de mes commissions!

— Sacré bourru, va!...

Et Caissial se sauva chez les Trébosc.

Les deux femmes étaient assises dans leur coin, à droite de la porte, à la lumière des vitrages. Le maître s'absorbait tellement à scier des planches qu'il n'entendit pas entrer le camarade. Celui-ci, avec sa plus belle révérence, saluait la demoiselle, taquinait la mère d'une tape. Trébosc se réveilla, content de voir chez lui le domestique des Sèbe.

— Eh bé, Caissial, tu ne devais pas aller à Castelsec, cette après-midi?

— Si! si!... mais!...

Caissial s'étonnait de la sérénité de ces trois créatures qui semblaient isolées au fond d'une campagne. Pourquoi feignaient-ils l'ignorance, comme des hypocrites?

— Eh bé, s'écria-t-il, vous êtes drôles! Eh?... vous ne savez pas la grande nouvelle de Coulobres?

— Oh ! fit Trébosc, toujours beaucoup de bruit pour rien, ou peu de chose...

— Le receveur municipal a mangé la grenouille... plus de cent cinquante mille francs, à ce qu'il paraît... et il vient de se tuer !

— Quoi ? quoi ?... tu plaisantes !... Bon ! Fiez-vous aux apparences. On aurait dit un homme si honnête!

— Oui, fiez-vous aux apparences ! répéta Caissial en se frottant les moustaches.

Lucie, uniquement préoccupée de son mariage, n'écoutait guère les lamentations de Caissial et de ses parents à propos d'un monsieur qui ne l'avait jamais regardée dans la rue.

— Alors, demanda Trébosc qui voulait encore douter, ce que tu nous racontes est bien exact ?... Tu sais, on raconte tant de médisances ! On accuse si facilement des innocents !

— Voyons, vous vous moquez de moi ? Est-il possible que vous soyez là depuis ce matin sans avoir appris le suicide du receveur municipal ?

— Je te jure !...

Caissial prit aussitôt une allure de bon apôtre :

— Parbleu ! vous vivez dans le paradis, depuis que vous mariez votre demoiselle... Vous ne vous êtes pas même aperçus que je ne vous ai pas encore félicités... Et je vous félicite, vous savez, et sincèrement, je vous en réponds !

A ces mots, les Trébosc se déridèrent. Caissial, après avoir allumé sa cigarette, hésitait à partir. Ce vol énorme du receveur municipal lui donnait une angoisse étrange.

— Alors, interrogea-t-il, cette histoire du receveur ne vous trouble pas, vous autres ?

— Si, je t'assure ! répondit Clotilde. Les riches volent, maintenant... Que feront donc les pauvres !

Trébosc, en même temps, ajoutait :

— Il faut se résigner aux calamités inévitables. Nous paierons un peu plus d'impôts, voilà tout... Le plus à plaindre, vois-tu, c'est le coupable. Quel moment il a dû passer, entre les reproches de sa conscience et son instinct de vivre, lui qui l'aimait tant, la vie !

— Oui, oui... Vous n'allez pas mal, dites-moi, avec vos indulgences !... Vous devriez le maudire, cet homme !

— Ne te fâche pas... Tu n'auras rien à payer, toi.

— Et le crime ?

Trébosc s'accouda sur l'établi, bien à l'aise, et lentement, de tout son cœur, il parla :

— Oui, le crime... Mais, voyons, écoute... Moi, je ne me plais qu'ici, au milieu des miens. Tu comprends, le soir, pendant que ma femme et Lucie travaillent, je réfléchis beaucoup : c'est ma distraction, que veux-tu !... Eh bien ! écoute : les hommes ne sont pas toujours maîtres de leurs actions. Ce qui nous perd tous, grands et petits, c'est la vanité. Que veux-tu ?... Moi, par exemple, on m'appelle Sainte-Nitouche, on s'imagine que si je vais à la messe, si je ne fréquente ni les cafés ni les promenades, c'est pour faire le brave homme aux yeux des riches qui me donnent de l'ouvrage. On se trompe. C'est parce que je veux vivre heureux, tranquille au moins, que je reste chez moi et que jamais je ne regarde au-dessus de ma condition. Si ce malheureux avait fait comme moi...

— Oui, oui, tu es un philosophe... Ah ! il n'y a qu'un homme heureux qui puisse parler avec tant de sérénité...

Caissial s'élança vers Trébosc et lui tapa sur le ventre, pour rire, indiquant ainsi qu'il ne croyait guère à ses sentiments de haute clémence. Trébosc, gêné, se réfugia derrière son établi, et reprit tristement l'ouvrage. Les deux femmes le regardaient avec admiration. Caissial, enfin, salua, puis déguerpit, alerte comme un faraud de vingt ans.

— Adieu ! adieu !... Toi, Lucie, tout de même, tu ne te tracasses pas, tu ne penses qu'à l'amour : tu as raison !...

En traversant la halle, il aperçut Jourdan qui, rasé de frais, brossé des pieds à la tête, sortait de la boulangerie. Il n'eut garde de s'arrêter, ayant constaté à l'horloge du clocher l'heure déjà tardive. Ses maîtresses devaient l'attendre pour aller à Castelsec.

GEORGES BEAUME

*(A suivre.)*

# LA MORT D'ALFRED DE VIGNY[1]

## I

### A MADAME DE SAINT-MAUR[2]

Samedi 4 octobre 1862, Paris.

J'ai bien tardé à vous répondre, n'est-ce pas? Vous devez me trouver bien coupable et bien ingrat, mais il faut pardonner quand on se nomme Clémence et surtout quand on sait quelles sont les épreuves cruelles de la vie pour celui qui vous écrit. Ce n'est pas de lui qu'il faut s'occuper à présent, non, ce n'est plus de moi que l'on peut être inquiet, mais de ma pauvre Lydia[3] qui a été si profondément affectée de me voir si longtemps malade qu'elle-même l'est à présent plus que moi. Je vous assure que j'ai des remords d'avoir été malade comme si c'était une faute bien grave de ma part. Car j'ai été cause ainsi des souffrances de son excellent cœur toujours menacé, hélas! et toujours blessé des moindres choses. Vous allez donc enfin revenir, vous m'aiderez à réparer le mal

1. Nous publions sous ce titre commun deux documents qui s'éclairent l'un l'autre et qui renforcent mutuellement leur intérêt : une lettre adressée par Alfred de Vigny à l'une de ses parentes, un peu moins d'un an avant sa mort; une relation de cette mort, adressée à cette même parente, le jour de l'enterrement, par une voisine du poète.

2. Jules du Pré de Saint-Maur (1812-1877) avait pour grand'mère une cousine germaine d'Alfred de Vigny; sa femme, Clémence de Laussat (1822-1885), issue d'une vieille famille béarnaise, était une personne douce et grave, intelligente et pieuse, pour qui le poète eut toujours une profonde estime et une tendre affection; il fut le parrain de leur cinquième enfant. M. et madame de Saint-Maur habitaient ordinairement l'Algérie.

3. Sa femme.

qu'on lui a fait avec de bonnes intentions sans doute, mais sans ménagements.

Je sais à présent, mais trop tard, quels effrois dangereux on lui a causés à mon occasion. Mes voisines, la fille et la mère elle-même[1], ne lui ménageaient pas leurs excessives prévoyances et elles avaient imaginé de se charger de mon salut. Il ne leur semblait pas facile de m'en parler, mais elles prenaient le chemin détourné et faisaient passer par elle leurs conseils les plus sinistres. Chaque fois qu'elle les avait vues, elle allait s'enfermer pour sangloter dans sa chambre et revenait sourire près de mon lit. Mais ses yeux déjà trop malades la trahissaient et se sont cruellement ressentis des tourmens qu'on lui apportait ainsi. On ne se met pas assez à la place d'une personne dont la sensibilité est si vive que la sienne. Toute conversation sur les croyances religieuses lui semble un reproche fait à la sienne[2], et les entretiens mystérieux sur les confesseurs et l'accès qu'il serait bon de leur rendre possible lui apportaient une épouvante inexprimable dont j'espère la préserver à l'avenir.

Dans la simplicité de ces honnêtes personnes il n'entre pas assez d'idées saines et véritablement graves. Elles ne considèrent pas qu'un homme qui a écrit ce qui est publié dans mes livres a depuis longtemps construit en lui-même l'édifice immuable de ses idées *philosophiques*, *théologiques* et *théosophiques*; qu'il a étudié à fond toutes les doctrines et les théodicées antiques et modernes et que, s'il veut bien ne pas les exprimer et les développer dans des livres, ni même dans des conversations passagères, c'est parce qu'il ménage la faiblesse égoïste de pauvres âmes qui s'appuient encore sur des pratiques païennes et qui n'ont pas l'abondance de bonté qui devrait leur suffire pour faire le bien sans réclamer une récompense, y mettre un prix et fixer des conditions, comme par un acte de notaire.

En vérité, cela va presque encore jusque-là et, pour ne pas être trop longtemps si sérieux, il faut que je vous apprenne une anecdote presque de votre pays. L'un de mes amis m'a

1. Madame et mademoiselle d'Orville, habitant la même maison qu'Alfred de Vigny, rue des Écuries-d'Artois.

2. On sait que madame de Vigny, née Bunbury, était protestante.

dit avoir vu et tenu dans ses mains, un parchemin signé de saint Dominique et que l'on conserve pieusement dans le Midi. C'est un acte par lequel il promet à un brave gentilhomme, voisin des terres de son petit couvent, autant d'arpents de sol labourable en Paradis qu'il en cédera gratuitement aux Dominicains autour de leur maison. L'échange fut fait et enregistré.

Vos belles montagnes me sont toujours chères par le souvenir et, si vous avez par hasard certains livres, vous pourrez y retrouver des vers qui seraient la preuve de cette fidélité de ma mémoire pour les belles choses et les belles natures :

O montagnes d'azur! ô pays adoré!
Rocs de la Frazona! cirque du Marboré!
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées;

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et les pieds de gazons!
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un cor, mélancolique et tendre[1]...

Vous avez bien le droit de respirer cet air pur et de contempler ces ravissants tableaux, vous qui avez souffert si courageusement du souffle des déserts et des rigoureuses sécheresses de l'Orient. Et cependant, ici, vous trouverez peut-être mieux encore, non pour la vue des regards, mais pour les belles clartés de l'esprit que vous savez si bien goûter et répandre même dans les intimes conversations.

J'ai bien souffert dans ce lit d'où je vous écris et mon double martyre se prolonge cruellement. Le supporter et le décrire en même temps serait au-dessus de mes forces. Revenez pour que je ressente moins les aiguillons du chagrin et des souffrances du corps si présentes à l'âme.

Embrassez pour moi et pour nous (Lydia me prie de vous le dire), ces beaux enfants qui font votre bonheur et pardonnez-moi d'avoir tardé à vous écrire. Il fallait attendre une heure de repos et elles sont rares pour moi. Vous savez quelle est pour vous ma profonde affection.

ALFRED DE VIGNY

1. *Poèmes antiques et modernes* : le Cor.

## II

### A MADAME DE SAINT-MAUR

Madame,

Vous saurez déjà, sans doute, le triste événement qui est venu enfin nous affliger tous. Le pauvre M. de Vigny est mort jeudi[1], à 1 ou 2 heures de l'après-midi, et aujourd'hui nous venons de lui rendre les derniers devoirs. Ce n'est donc point pour vous l'apprendre que j'ai l'honneur de vous écrire, mais pour répondre à votre désir et aux affectueuses sollicitudes dont nous avons été souvent témoins. Et je peux heureusement vous donner quelques détails qui, je l'espère, adouciront pour vous et M. de Saint-Maur le regret de cette perte.

M. de Vigny non seulement a reçu l'extrême-onction avant de mourir, mais il s'est confessé à M. le curé Vidal, plusieurs jours avant de se mettre au lit tout à fait. Depuis votre départ, le mal paraissait marcher rapidement, et je n'ai pas besoin de vous dire quelle était notre anxiété, ne pouvant rien lui dire, étant fort embarrassées de prendre ou non l'initiative auprès de Sophie[2], et vous, madame, n'étant pas là. Et pourtant, si souvent déjà, nous l'avions vu se relever, comme vous savez, de crises terribles, que nous espérions encore un peu, lorsque, par bonheur, l'excellente Sophie vint d'elle-même nous prier, un matin, d'écrire à M. Vidal. Jugez si je m'empressai de le faire ! Il eut la bonté de venir aussitôt, *comme par hasard*, il resta longtemps; mais nous n'en sûmes pas davantage alors. Seulement, ces bonnes filles ont prétendu depuis que, ce soir-là, il eut l'air beaucoup plus gai, beaucoup plus content que de coutume. Quelques jours après, il s'alita pour ne plus se relever. Il souffrait cruellement, d'après ce qu'a dit Sophie : il s'écorchait dans son lit, et quant à sa maigreur, son dépérissement, c'était à faire compassion. Quoique, lorsque vous soyez partie, il ne dût pas vous paraître qu'il pût maigrir et changer davantage.

Je crois qu'on vous a écrit qu'il avait le délire ; vous en

1. Le jeudi 17 septembre 1863.

2. Sophie et sa sœur étaient les domestiques de madame Alfred de Vigny, — toutes les deux protestantes, — que le poète, après la mort de sa femme, survenue dans le cours de l'année 1863, avait gardées à son service.

aurez sans doute été inquiète ; mais je pense que c'était un peu exagéré (sans pouvoir en juger tout à fait cependant, puisque nous ne l'avons plus revu quand il a gardé le lit). Je crois plutôt que c'était l'agitation de la vive souffrance et la grande faiblesse, d'un autre côté, qui lui faisaient un peu tourmenter ces pauvres filles, la nuit, mais il paraît qu'il avait parfaitement ses idées quand ses amis venaient le voir (et qu'il avait la force de leur parler). Au reste, quoi qu'il en soit, la grande action était déjà faite alors.

Sophie, toujours plus inquiète avec juste raison, vint encore nous dire qu'il fallait absolument faire venir M. Vidal : je fus moi-même à Bercy, craignant que la poste ne fût trop lente, et c'est alors que monsieur le curé me dit qu'il avait confessé M. de Vigny dans sa dernière visite et lui avait donné l'absolution, lui disant qu'il allait partir pour les vacances, et qu'absolument, il ne voulait pas le laisser sans lui avoir fait accomplir ce devoir. Qu'alors le pauvre malade avait de lui-même ôté son bonnet. Qu'il avait fait la chose avec beaucoup de respect, de sérieux, et comme lui, M. Vidal, le croyait, de conviction ; qu'ensuite, ayant voulu lui serrer la main comme pour le féliciter, M. de Vigny l'avait embrassé en lui disant : « Monsieur le curé, vous venez de faire une bonne action. » Qu'en continuant à causer, il avait paru se plaire à rappeler plusieurs de ses parentes qui étaient dans les saints ordres, disant qu'il était de race religieuse et presque sacerdotale, et ajoutant ces propres paroles : « Je suis né catholique, et je meurs catholique. » — « Vous pouvez, mademoiselle, a continué M. Vidal, répéter tous ces détails consolants à madame de Saint-Maur et aux autres personnes qui s'intéressent à M. de Vigny. Maintenant, je ne peux malheureusement y retourner parce qu'il me croit parti, que je me suis moi-même un peu servi de ce prétexte pour brusquer, pour ainsi dire, la chose, et que, vis-à-vis d'un homme de ce caractère, je ne puis avoir l'air d'avoir menti. D'ailleurs, je vais partir véritablement. Je crois également que, si un autre prêtre se présentait, il en serait fort surpris et probablement heurté, ou peut-être même ne l'admettrait point. Il ne vous reste donc qu'à surveiller le moment, hélas ! et, quand vous verrez que sa fin s'approche, lui faire donner l'extrême-onction par la paroisse. »

Cela s'est fait ainsi, chère madame. Nous étions dans une grande anxiété, ne l'approchant pas, craignant également de le heurter ou de le laisser mourir sans cette dernière grâce. C'était une grande responsabilité. Enfin, c'est encore grâce à Sophie qu'il l'a reçue. Je vous assure qu'elle et sa sœur se sont conduites comme des catholiques zélées, en outre des soins qu'elles n'ont cessé de lui rendre avec toute sorte de cœur et d'affection.

Il leur avait parlé toute la nuit de diverses choses, mais souffrant beaucoup, et leur disant à chaque instant : « Priez pour moi ; oh ! priez Dieu pour moi ! » Puis, sur le matin, il n'avait plus pu parler. C'était alors qu'elles étaient venues nous demander le prêtre. Vous pensez si nous courûmes ! Pauvre M. de Vigny ! Il gémissait, il avait les yeux fermés ; il relevait et laissait retomber son bras, comme quelqu'un qui souffre bien ou qui est accablé de douleur, et elles croyaient qu'il n'avait plus de connaissance, en quoi je pense qu'elles se trompaient, au moins en partie. Elles ont dit aussi qu'elles avaient cru comprendre que ses dernières paroles avaient été pour demander lui-même un prêtre. Dieu fasse que cela soit, en effet ! Nous n'osâmes trop nous approcher ni lui parler, de peur de le contrarier. Vous savez, madame, comme il était. Nous restâmes, ma mère et moi, à prier, ainsi que notre pauvre bonne. Songez ! il n'y avait là que ces deux bonnes filles, pleines de zèle, mais protestantes !

Après l'extrême-onction, il gémit encore quelque temps, il fit plusieurs exclamations de douleur ; les ombres de la mort étaient sur son visage. Il tâcha d'articuler quelque chose, plusieurs fois, soit volontairement, soit involontairement, mais on ne put l'entendre, et ces dernières paroles d'un mourant qu'on ne peut comprendre, qu'on ignore avoir ou non sa connaissance, sont bien douloureuses et bien terribles ! Enfin, Sophie tenta de lui faire prendre une tasse de lait, qu'il avala si bien que nous crûmes qu'il pourrait vivre encore un peu, et il parut s'assoupir tranquillement. Combien nous vous regrettions, madame, ainsi que M. l'abbé Vidal : il lui aurait certainement adouci ces dernières angoisses ! M. de Pierres, qu'on s'était hâté d'aller prévenir, mais qui se trouvait, je crois, fort loin, arriva alors heureusement, mais ne put

que recevoir bientôt son dernier soupir et lui fermer les yeux.

Nous venions de redescendre, une fois que nous avions vu son parent auprès de lui; mais, si nous avions su que la fin était si proche, nous serions restées certainement dans le coin du salon, pour continuer de prier. Au reste, je remontai tout de suite et je vis que M. de Pierres, Sophie et sa sœur étaient en prières autour de lui! Nous avions porté le Christ, l'eau bénite et une statue de Marie, qui, placée sur son bureau, semblait tendre les bras à cette pauvre âme. Puisse-t-elle l'avoir reçue!

Voilà, chère madame, de bien minutieux détails, mais qui ne le seront pas trop pour vous, je le crois. Si, par hasard, quelque journal porte quelque chose de contraire (ainsi qu'on vient de nous le dire), vous saurez et pourrez assurer *qu'il est inexact*. Il est certain que, pour des âmes aussi chrétiennes que la vôtre, il y aurait plus de consolation à penser qu'il y a eu retour plus spontané, plus éclatant, si je puis parler ainsi; mais vous connaissiez ce caractère qui voulait absolument concentrer tous ses sentiments en lui-même. Et s'il a vraiment été touché, comme il faut bien l'espérer, vous savez qu'il se serait bien gardé de le témoigner. L'essentiel a été fait, a dit M. Vidal. Il faut bien croire que cet acte lui a obtenu des grâces de salut pour ce dernier moment. Oh! madame, c'en était un bien solennel! Nous aurions bien voulu savoir s'il connaissait ou non, s'il a pu s'unir au prêtre; mais cela est resté le secret de Dieu; d'autant plus que nous n'avions pas osé nous mettre tout près de son lit. Moi, je crois bien qu'il avait encore au moins une demi-connaissance. Un peu avant, j'avais voulu lui serrer la main, mais ses pauvres doigts étaient déjà froids et morts, quoiqu'il remuât bien son bras, comme je vous l'ai dit.

Il y avait à ses obsèques autant de monde que la saison le permettait. C'est M. de Pierres (son seul parent ici, dans ce moment, je crois,) qui a tout ordonné, et pris tous les soins nécessaires, secondé par M. Ratisbonne, l'ami dévoué de votre cher cousin, comme vous le savez[1]. Mais ce brave juif! il

1. M. Louis Ratisbonne, — « l'ami dévoué » du poète, en effet, l'un de ses exécuteurs testamentaires et à qui, on le sait, il a légué toutes ses œuvres, — étant ici personnellement mis en cause, nous avons cru devoir lui communiquer, non seulement la lettre d'Alfred de Vigny, mais encore celle de mademoiselle d'Orville :

paraît qu'il s'est permis de faire de grands reproches à Sophie sur ce qu'un prêtre avait été appelé, disant que c'était contre la volonté de M. de Vigny et qu'il le dirait lui-même, s'il pouvait encore parler. Sophie, courroucée, lui a répondu admirablement, à ce qu'il paraît, et lui a si bien tenu tête qu'il aurait dû finir le débat ; mais pas du tout, il l'a continué avec M. de Pierres, qui est intervenu, dit-on, de la manière la plus parfaite de sentiments religieux et de convenance. Il n'a fallu rien moins que cela pour rappeler M. Ratisbonne *aux convenances*. Voyez un peu ce juif et cet esprit de parti ! Il paraît que M. de Pierres mettait aussi beaucoup de sollicitude au grand objet qui nous préoccupait tous. Il s'en informait souvent à Sophie, mais il était comme les autres, il ne pouvait rien dire. Aussi a-t-il été bien satisfait d'apprendre ce qui avait été fait ; ayant su que je me proposais de vous écrire, madame, il m'a prié de le faire aussi en son nom, spécialement, comme le seul parent qui ait pu être présent aux derniers moments de M. de Vigny. Je m'acquitte de sa commission.

La maison maintenant nous paraît vide. Ces deux pauvres malades l'ont remplie si longtemps qu'on ne s'accoutume pas à les voir disparus tous deux. Les domestiques ont tout remis dans l'ordre accoutumé : leurs deux fauteuils dans le salon, la petite table, les livres, semblent encore les attendre et rien n'est plus triste que cet appartement désert. Enfin, puissent-ils l'un et l'autre, avoir trouvé une meilleure demeure dans les bras de Dieu !

« Publiez, publiez ! nous a-t-il répondu. Peu importe que cette demoiselle, catholique zélée, traite avec plus ou moins de bonne grâce le « brave juif » que je suis ! L'important, c'est que l'on mette au jour tous les éléments de la vérité... Alfred de Vigny ne m'avait pas laissé ignorer la visite de l'abbé Vidal, à qui, simplement, il avait raconté sa vie : je n'ai jamais compris et je ne saurais admettre que ce récit eût le caractère d'une confession. Quelques heures après sa mort, quand je suis arrivé chez lui, j'ai exprimé aux personnes présentes mon étonnement que l'on fût allé chercher un prêtre. M. de Pierres était-il là ? Je ne sais ; ce que je sais bien, c'est que ni lui ni personne n'eut à me rappeler « aux convenances » : mademoiselle d'Orville, sur ce point, a été trompée par un « on-dit ». « De race religieuse », en effet, Alfred de Vigny n'avait pas manqué d'accueillir avec sa courtoisie de gentilhomme un prêtre qui lui faisait visite ; il n'aurait pas voulu offenser l'Église par des obsèques purement civiles, et son testament lui-même en fait foi ; défendant que l'on prononçât aucun discours à ses obsèques, il ajoutait : « Il ne faut autour d'un cercueil que les prières de l'Église et les larmes des cœurs fidèles. » Mais il a persisté jusqu'au bout, j'en demeure convaincu, dans la fermeté de ses opinions philosophiques ; il est mort, comme il a vécu, incrédule au dogme et stoïcien. »

J'oubliais de vous raconter qu'il dit un jour à Sophie : « On a beau dire, ce qu'il y a de bon dans la religion catholique, c'est que la confession empêche de faire beaucoup de mal. » Vous voyez, madame, que c'était un bien bon sentiment !

Une des dernières fois que votre cher cousin me fit prier de monter fut pour me donner de vos nouvelles, et me raconter qu'il avait reçu une lettre de vous, qui lui annoncait votre heureux voyage, votre installation, et la bonne santé de votre chère smala, comme il disait. J'en reçus, madame, une double satisfaction et fais bien des vœux pour que votre séjour en Algérie soit heureux et agréable en toutes choses. Je n'ose vous prier de nous conserver un peu de souvenir, mais permettez-moi de vous dire que le vôtre sera toujours pour nous infiniment précieux. Ma mère se joint à moi pour vous prier d'en agréer l'assurance, ainsi que celle des sentiments bien empressés avec lesquels j'ai l'honneur d'être, madame,

votre dévouée,

C. D'ORVILLE

Samedi, 19 septembre 1863.

Je ne dois pas omettre de vous offrir les respects de Sophie et de sa sœur. Elles m'en ont bien priée et ont été satisfaites de savoir que je vous raconterais tout ce qui s'était passé dans les derniers jours de leur pauvre maître. Ce sont des sœurs de Bon Secours qui l'ont enseveli et veillé avec elles. Le mari de Sophie rapporta du convoi l'épée et la décoration. Rien n'est plus triste que les dépouilles de quelqu'un qui n'est plus ! Beaucoup de personnes amies étaient venues le voir après sa mort. Salomon[1] a voulu prendre son moule. Il n'était point défiguré. Ses traits, fortement accentués, semblaient taillés dans le marbre blanc. Hélas ! la mort ne pouvait rien ajouter à l'amaigrissement de ce pauvre visage. Il avait pris un degré de plus d'austérité, voilà tout. Je crois que Salomon se propose de faire son buste.

1. Le sculpteur Adam Salomon.

## UN VIEUX PAYS DE FRANCE

# LES MAURES ET L'ESTEREL

Quelques lecteurs de la *Revue* se rappellent peut-être notre article de l'an dernier sur les *Pays de France*. Nous avions essayé de démontrer que, si la France souffre d'une centralisation excessive, c'est qu'elle a conservé, sous la République, des divisions administratives artificielles, irrationnelles, contraires à la nature, fabriquées par le despotisme de l'État et à son profit. Nous proposions de remplacer les départements par des régions analogues aux vieilles provinces historiques et de grouper les communes, atomes impuissants et inertes, en unités vivantes qui ne seraient autres que les anciens *pays* et qui correspondraient *grosso modo* aux arrondissements. Nous ajoutions que certains pays sont plus vastes que l'arrondissement auquel ils appartiennent, d'autres plus petits. Ce dernier cas est celui des Maures et de l'Esterel, qui dépendent de l'arrondissement de Draguignan, dans le département du Var. L'étude de ce vieux pays de France servira d'illustration à notre thèse. Nous ne l'avons pas choisi : il s'est, en quelque sorte, imposé à nous parce que nous l'habitons une partie de l'année et que, depuis longtemps, nous l'aimons.

*
* *

D'Hyères à Cannes, s'étend le double pays des Maures et de l'Esterel. Il a la forme d'un long 8 couché obliquement au

bord de la Méditerranée. La petite boucle comprend l'Esterel, la grande enveloppe les Maures; la jonction entre les deux est marquée par la vallée inférieure de l'Argent[1] avec Fréjus et Saint-Raphaël. Dans les deux boucles se dressent des hauteurs, larges croupes noires ou violettes dans les Maures, rouges pyramides dans l'Esterel. L'ensemble du pays se distingue nettement de ce qui l'entoure. Il s'enchasse, noyau ancien de terres cristallines, dans le flanc méridional d'une région toute calcaire; il subsiste au pied des jeunes Alpes, témoin attardé d'âges primitifs, contemporain de l'Auvergne et de l'Armorique. Il semble un lambeau détaché de la terre Kabyle. C'est une petite Provence dans la grande, une Provence africaine.

Les Maures[2], âpres et sauvages, aujourd'hui même assez mal connues, sont restées longtemps à l'écart, évitées, contournées par les grandes routes. Un double fossé naturel, deux vallées divergentes les séparent du reste du continent. Comme jadis la voie Aurélienne, la ligne ferrée de Marseille à Nice les frôle sans les entamer. A l'intérieur, tout est silencieux et presque désert. Rien ne trouble la paix antique. Ce n'est qu'en 1890 qu'a été inauguré le petit chemin de fer d'Hyères à Saint-Raphaël qui longe la Méditerranée, en suivant la frange de ses rivages cléments et superbes. Il dessert le littoral. Il a ouvert aux profanes le seuil du temple; mais, pas plus que l'ancienne voie d'Hercule dont il calque peut-être le tracé, il ne pénètre dans le sanctuaire : nulle part il n'a entamé la montagne. Le massif, compact et trapu, conserve sa majesté farouche. Bien qu'il n'atteigne pas tout à fait huit cents mètres en ses points culminants, comme il se dresse d'une seule venue sur le rivage ou au bord des plaines, il étonne, il impose par sa hauteur relative, par sa masse de gneiss, de micaschiste et de granit; il inquiète par l'austérité de sa couleur. Un sombre manteau de forêts et de maquis le recouvre presque en entier, et cette verdure profonde, opaque et métallique, est en violent contraste avec le sourire des eaux marines et du ciel.

Les rangées des montagnes du massif, semblables à de

1. Du latin *Argenteus*, et non *Argens*.

2. Longueur, 57 kilomètres; largeur, de 25 à 30.

grandes vagues figées, sont alignées de l'ouest à l'est. Elles vont en s'abaissant progressivement vers le sud, suivant l'énergie décroissante de la poussée qu'elles ont reçue du nord. Dans la région orientale, au contraire, qui a subi des poussées venant de l'est, les collines sont transversales, elles s'alignent du nord au sud, de chaque côté du golfe de Saint-Tropez. Ces deux mouvements, en se combinant, ont imprimé au massif entier une déviation, une obliquité sensibles; elles l'ont déjeté, dans le sens général, du nord-est au sud-ouest.

Le profil des montagnes, aperçu de loin, présente des formes arrondies, des angles émoussés, de molles ondulations qui décèlent une longue usure et qui contrastent avec les vives arêtes de la Provence alpestre. Quant on pénètre dans l'intérieur, par des sentiers où le mica brille en paillettes d'or, l'œuvre de destruction apparaît, dans le détail, plus saisissante encore. Les vallées approfondies, aux flancs déchirés, sont pour la plupart des entailles abruptes et obscures; les cimes, des forteresses croulantes; sur leurs talus s'éparpille un chaos de rocs éboulés. Ce ne sont plus que des ruines de géants foudroyés qui dorment au fond des Maures.

*
* *

Soleil, vent, pluie, orages, effluves marins, brusques alternatives de froid et de chaud, de sécheresse et d'humidité, travaillent encore, sous nos yeux, à la démolition des montagnes. Malgré le voisinage modérateur de la mer, on compte souvent un écart d'une vingtaine de degrés entre l'exposition au nord et au midi, entre l'ombre et le soleil. De même un refroidissement subit et perfide accompagne le coucher de l'astre. Au plus fort de l'hiver, sur les pentes ensoleillées, il fait vraiment chaud, pourvu que le vent ne souffle pas. Les vents commandent au climat. Le vent d'est ou *Levant*, tiède en sa véhémence, entraîne de rapides armées de nuages et amène la pluie. Le sud-ouest ou *Lebech* (vent de Libye), orageux et lourd, enveloppe les monts et la plaine de noires vapeurs qui crèvent en torrents et en cataractes. L'ouest ou *Pōnant* (le zéphire des anciens) tempère la chaleur des journées radieuses. Le nord-ouest est le terrible *Mistral* qui

balaie et nettoie, qui dessèche et glace, qui frappe et brise à coups intermittents, comme un bélier furieux. Du 15 mai environ au 15 septembre la sécheresse est presque absolue, le soleil darde des rayons implacables; à la mi-septembre, de violents orages éclatent coup sur coup et, vers la Saint-Michel, commence le second printemps.

Le noyau intérieur des Maures est imperméable. Leur surface seulement, ou plutôt les nappes d'éboulis qui les flanquent, ne le sont pas. Les sources, pour la plupart, sont chétives. Une partie des eaux pluviales, recueillie sur les plateaux, glisse sous les rocs et les cailloux amoncelés, s'infiltre dans les moindres fentes du sous-sol, sature les couches superficielles, imbibe les mousses, les lichens, les gazons, les racines, les feuilles, gonfle comme une éponge toute une flore avide et assoiffée, et peu à peu, goutte à goutte, dans le creux d'un vallon plein d'ombre, distille son trésor. Toutes ces sources se perdent ou sont absorbées par l'arrosage avant de former des ruisseaux. Sauf dans la plaine centrale, il n'y a pas de cours d'eau pérennes, mais des torrents, des *ouâdi*, à sec plus de six mois sur douze. Qu'il survienne orage ou tempête, c'est-à-dire déluge momentané, les voilà qui, tout à coup, se remplissent, s'enflent, débordent, inondent la vallée, s'ouvrent une embouchure sur la plage et, fort loin du bord, teignent la mer écumante de leur jaune limon.

Dans ses dimensions restreintes, le massif des Maures forme un tout harmonique d'une sévère élégance, un domaine géographique complet. Ses rivages accusent son ossature intérieure; la majesté solide des caps y alterne avec la molle rondeur des plages. Une profonde échancrure, golfe de Grimaud ou de Saint-Tropez et plaine centrale, s'avancent, s'enfoncent jusqu'au seuil des hautes terres. C'est autour de cette dépression, en partie comblée d'alluvions et couverte d'herbages, que se dresse l'hémicycle altier de ces Maures dont le profil, au soleil couchant, se découpe comme à l'emporte-pièce sur un fond d'or vert éblouissant, tandis que leur pied s'efface déjà dans les vapeurs indécises du soir.

Sur le glacis extérieur des montagnes, sur leurs pentes rapides, s'échappent et rayonnent trente ou quarante petites vallées torrentielles qui vont se perdre dans l'uniformité des

campagnes limitrophes. A l'intérieur, au contraire, se ramifie tout un réseau de couloirs convergents, dont les filets d'eau se rapprochent, se rejoignent, se marient dans la plaine centrale et ne forment plus qu'un seul lit quand ils arrivent à La Foux[1], station médiane du petit chemin de fer, à ses sables, à ses archipels étranges de pins parasols et à l'estuaire grandiose du golfe.

Cette plaine, avec ses confluents, est le cœur visible de toute la contrée. Des haies mouvantes de grands roseaux, des saules, des vergnes, des frênes ombragent les berges de ses canaux naturels. Au moyen âge, on l'appelait le pays des frênes, le *Freinet*. C'est là qu'au IXe siècle débarquèrent les Sarrasins. Et la plaine, humide, grasse et riche, se déploie comme un tapis, au pied des anciennes forteresses sarrasines, des nids d'aigle de Gassin et de la Garde-Freinet; elle s'avance à l'ouest jusqu'à La Mole; elle s'étale entre Grimaud, le vieux château seigneurial qui s'éboule et Cogolin, la petite métropole commerciale du temps présent. Elle s'évase avec le golfe, se prolonge avec lui, plaine liquide, entre Sainte-Maxime et Saint-Tropez.

Là se trouve agglomérée la population la plus nombreuse et la plus dense des Maures; là, se croisent les grandes routes, et c'est là que l'ellipse du massif a son principal foyer.

*
* *

L'Esterel, frère mineur des Maures, forme entre Saint-Raphaël et la plaine de Cannes, une ellipse plus obtuse et moitié moins étendue[2]; mais c'est aussi un noyau de terres anciennes, avec cette différence capitale que les terrains éruptifs, les porphyres, sont l'exception dans les Maures, tandis qu'ils dominent dans l'Esterel et le caractérisent. Les deux massifs sont séparés par un ancien détroit. Au nord, les collines du Tanneron reproduisent exactement la physionomie des Maures, dont ils marquent la réapparition, au delà d'un plongement souterrain. Au centre, à l'est, au sud,

1. De *fossa*, canal, embouchure.

2. Longueur : de 20 à 28 kil. — Largeur : de 15 à 20 kil.

à l'ouest, en tous sens se sont épanchés les porphyres : le mont Vinaigre, haut de 616 mètres, est le clocher majeur de tout cet édifice éruptif.

La chaîne littorale est dominée par le cap Roux, dont la renommée est en quelque sorte classique. Il n'est pas en France de décor naturel d'une couleur plus somptueuse et d'un dessin plus héroïque. Les roches qui se relèvent en citadelles, en pylônes, en pyramides, qui s'avancent en brusques promontoires, qui projettent les pointes et enserrent les criques et les calanques par centaines, qui s'égrènent en récifs par milliers, qui transparaissent dans les profondeurs de l'eau cristalline ou azurée, sont rouges comme le feu. On dirait que la côte entière est éclairée par un vaste incendie.

Tandis que le massif des Maures est resté en grande partie fruste et presque impénétrable, parce qu'il est compact et facile à tourner par le nord, l'Esterel, au contraire, très adhérent au reste de la Provence, et parcouru de l'ouest à l'est par une dépression centrale, a été, dès la plus haute antiquité, un lieu de passage toujours redouté, il est vrai, mais toujours fréquenté. Qu'on suivît, pour se rendre d'Italie en Gaule, la voie littorale d'Hercule, ou l'une des deux branches de la voie Aurélienne, il y a eu là de tout temps un obstacle qu'il a été impossible d'éviter et que, de façon ou d'autre, il a fallu franchir.

Les porphyres de l'Esterel sont durs et résistants; ils ne sont point friables comme la plupart des roches des Maures. Ils craquent sous le pied, ils offensent et fatiguent la marche. Ils s'usent peu, ils s'éboulent rarement et ils opposent une résistance tenace aux intempéries. Leurs entassements anguleux se découpent en prismes irréguliers; ils sont fendillés, crevassés, déchiquetés, mais solides. Ils ne sont pas en ruine comme les Maures, cependant ils paraissent menacer ruine, et leurs profils verticaux inquiètent le passant. Dans certains défilés, leurs formes bizarres simulent des bataillons géants, endormis par la mort. Ces solitudes boisées de l'Esterel sont plus sèches et plus silencieuses encore que celles des Maures. La chaleur y est plus étouffante, les vents d'hiver y sont plus âpres. La végétation y est moins dense. Le pittoresque en est moins imposant, mais plus décoratif.

L'État est le gardien de ces splendeurs, il possède la majeure partie de l'Esterel oriental. L'administration des forêts[1] y a tracé en tous sens des routes confortables, des sentiers charmants à pente douce; elle y a fait des semis et des plantations, nettoyé les sous-bois, favorisé l'essor des chênes, introduit des essences nouvelles; elle y a construit des maisons forestières entourées de riants jardins. Ce vaste domaine est ainsi devenu une sorte de parc national fréquenté par les hiverneurs du littoral. Il est aujourd'hui si aisément accessible, qu'en dépit de ses aspects sinistres, il a en quelque sorte un air de fauve apprivoisé. Mais à l'ouest, de l'autre côté du Reyran, dans les massifs du Défends et de la Colle-du-Rouet, dans la vallée du Blavet, combien de défilés sauvages, de roches rutilantes, de sites fantastiques, de sentiers obscurs suivis par les seuls sangliers, attendent encore les touristes et défient leur intrépidité!

*
* *

Parmi les richesses minérales de l'Esterel et des Maures, les porphyres bleus de Saint-Raphaël déjà exploités jadis par les Romains, les porphyres gris du Dramont d'où l'on tire des myriades de pavés, mais surtout les mines de plomb et de zinc de La Londe qui ont donné naissance à toute une colonie de laborieux ouvriers piémontais, à une sorte de petite Italie, méritent une mention. Peu d'eaux minérales : deux ou trois sources ferrugineuses. C'est médiocre, mais nous ne sommes point ici dans l'Élysée des Naïades. La flore n'y boit que rarement à sa soif.

Cette flore est siliceuse, comme le sol qui la porte et la nourrit. Elle a des lueurs de cuirasses, des hérissements de piques, avec des éclats joyeux, des sourires attendris, des langueurs capiteuses de nymphes et d'almées. Elle est à la fois rude et charmante. Les pins maritimes se pressent en obscures légions; les pins d'Alep, aux aigrettes plus fines, d'un vert plus tendre, parent les rivages; les pins parasols, tantôt isolés, tantôt par groupes, dressent dans la plaine, sur un plateau, au bord d'un ravin, la majesté de leur dôme opaque.

1. Sous la direction de M. l'inspecteur Muterse.

Les chênes verts buissonnent entre les blocs éboulés. Des montagnes entières se cachent sous l'ombre incomplète et glauque des *subes* ou chênes-liège dont les troncs écorcés et nus semblent teints du sang de leurs blessures. Les châtaigniers s'assemblent en oasis, habitent de préférence les pentes exposées au nord. Sur d'immenses espaces brûlés par le soleil moutonnent, en maquis, les cistes aux feuilles charnues et poisseuses, aux minces corolles blanches et roses, et les *argiélas* ou genêts épineux, dont les pointes sont acérées, et les fleurs ailées comme des papillons d'or. Dans le voisinage des bois ou sous leur couvert vit une multitude bigarrée : genévriers, sorbiers, pistachiers, térébinthes, lentisques, philarias argentés, bruyères arborescentes dont les blanches fleurs éclairent et embaument le premier printemps ; arbousiers hauts comme des arbres, qui portent à la fois en automne des grappes comme le muguet et des fruits écarlates comme une grosse fraise ; myrtes, emblèmes d'amour, dont le parfum est subtil et pénétrant. Dans les creux obscurs, au plus épais des fourrés, le smilax enroule autour des ramures ses lianes crochues et vanillées. Des foules de plantes plus humbles garnissent les clairières : la lavande stœchas, plus charnue que celle de la Provence calcaire et dont les fleurs violettes sont plus foncées ; une fougère menue, finement dentelée, dont la tige brillante est d'un beau rouge brun ; toute sorte d'orchis, d'euphorbes, de graminées élégantes ; la rue, dont la violente haleine empeste les coteaux. Dans les carrefours des vallons fleurit la pâle asphodèle ; dans le lit de quelques torrents poussent en haies spontanées les lauriers-roses. Dans l'Esterel, plus souvent que dans les Maures, on rencontre l'airelle aux baies noires, le houx de grande taille, le sumac dont les feuilles rougissent en automne et dont les buissons alors flamboient sur les talus caillouteux des monts. Dans la plaine du Freinet, où verdoient avec les frênes les peupliers, les saules, les aubépines, on se croirait en quelque coin de l'Ile-de-France. Tout le long des rivages, enfin, une légion de végétaux exotiques est aujourd'hui acclimatée : depuis fort longtemps les orangers, les palmiers, les figuiers de Barbarie ; plus récemment se sont propagés les eucalyptus bleuâtres, les faux-poivriers d'exquise chevelure, les mimosas aux rameaux

d'or parfumés, les ficoïdes qui tapissent le bord des routes de leurs tiges lourdes et de leurs grosses fleurs versicolores.

Les procédés de culture sont restés en partie barbares. Les *taillades*, à la mode kabyle, sont encore en honneur. Sur un pan de montagne, qui paraît offrir quelque terre végétale, on coupe les pins à mi-tronc, on fauche les cistes et les broussailles, et le tout, étalé sur le sol, s'y dessèche jusqu'à la fin de l'été. L'automne venu, on met le feu, on laboure légèrement en contournant les arbres et les rochers, on sème et, la récolte faite, ce champ passager retourne à son indépendance et bientôt redevient forêt. Aussi le département du Var est-il, avec la Corse, la région de France où le rendement du blé est le plus bas[1]. Mais la vigne est en constant progrès ; les défrichements, les plantations se multiplient un peu partout.

***

Les forêts couvrent la moitié du pays, proportion double de celle du reste de la France. L'abondance du bois est telle que, sur place, il n'a pas de valeur appréciable. Le mépris des arbres est général. Pour un rien on abat les plus beaux et les plus vénérables. Un seul est respecté parce qu'il est la richesse du pays, c'est le chêne-liège.

En juin et juillet, lorsque la sève qui monte dans les arbres permet de séparer facilement le liège de l'aubier, les *rusquiers* ou leveurs de liège s'en vont dans les bois par escouades de cinq ou six, couchant sur les feuilles sèches, s'abreuvant aux sources, allumant du feu dans les clairières pour cuire leurs aliments, vivant à la sauvage. Armés du *goyard*, sorte de hachette effilée pourvue d'un long manche, à coups précis et nets, ils ouvrent l'écorce longitudinalement, après l'avoir isolée en haut et en bas, comme un manchon, par une fente circulaire. Ils sont vigoureux et lestes, habiles à grimper aux branches, et c'est merveille de les voir travailler sous le soleil, au creux des forêts étouffantes, parmi les épines et les morsures des fourmis, avec une sûreté de coup d'œil, une endurance, une bonne humeur que rien ne trouble ni ne lasse.

1. 9,7 hectolitres à l'hectare, tandis que la moyenne générale est 17.

On évalue à trois millions de francs la valeur de la production du liège et à six millions celle des bouchons qui en sont fabriqués[1].

S'il n'y avait que des chênes-liège dans les forêts, les incendies y seraient presque impossibles. L'arbre incendiaire par excellence est le pin; il flambe comme un cierge dont la résine serait la cire; ses aiguilles desséchées qui s'accrochent aux branches des grandes bruyères et aux épines des argiélas forment un épais tapis combustible. Lorsque le sol n'a pas reçu depuis de longs mois la moindre goutte de pluie, que les plantes racornies et recroquevillées ont épuisé leurs dernières réserves d'humidité, que le soleil continue à darder ses rayons dans un air immobile, on dirait que les sous-bois exhalent d'eux-mêmes « une odeur de feu ». Un rien suffit pour enflammer brusquement toute une forêt. Vienne le mistral, et le fléau se précipite; il roule avec un bruit formidable, il verse à flots une fumée rouge qui voile le disque du soleil; il atteint quelquefois un front de six à huit kilomètres; il répand de tous côtés des flammèches qui retombent en pluie de cendres; il monte à l'assaut des montagnes, il franchit d'un bond les vallées, que parfois il épargne et oublie. Pour qu'il s'arrête, il faut ou qu'il soit acculé à la mer, ou qu'un contre-feu, volontairement allumé, fasse devant lui le vide, ou que le vent tombe soudain.

Dans ces forêts, où la chaleur et l'humidité s'amassent tour à tour, où les troncs d'arbres renversés et pourris, les branches mortes amoncelées dans les taillis, les lianes enchevêtrées forment un lacis impénétrable, les insectes pullulent. Une foule de dévorants vivent aux dépens des chênes, notamment un coléoptère d'un bronze doré dont la larve s'insinue entre l'écorce et l'aubier, creuse une galerie circulaire autour de la branche et, en quelque sorte, l'étrangle. En plein été, du matin au soir, la crécelle de milliers et de milliers de cigales subjugue l'oreille par sa continuité et sa plénitude, remplissant l'espace de ses vibrations, s'élevant comme un hymne au soleil qui flamboie. Véritablement, dans les Maures et l'Esterel les insectes sont rois.

1. La fabrication des bouchons à la main était jadis répandue dans tous les villages. Depuis l'invention de machines spéciales, elle s'est concentrée à Saint-Tropez, Cogolin, La Garde Freinet, Colobrières.

Aucun péril sérieux dans ces forêts. Point ou infiniment peu de vipères. Des scorpions, mais seulement dans les lieux humides, sous quelques vieilles pierres. Beaucoup de couleuvres et de renards, quelques sangliers, mais plus de loups. La chasse s'en va; le gibier, les oiseaux surtout, traqués par le braconnage, les pauvres petits oiseaux se font de plus en plus rares. L'habitant d'ailleurs n'aime pas à faire parler inutilement la poudre, sauf dans les fêtes commémoratives. Il ne chasse guère au poste, comme son voisin de Toulon ou de Marseille. Il préfère se glisser, bien avant le jour, dans les coins de forêt connus de lui seul et y poser en cachette des pièges où il reviendra plus tard rechercher ses victimes. Il a conservé dans ses chasses les allures de l'homme primitif; il en a la patience, l'âpreté, la ruse; il est insaisissable.

La rareté des prairies explique l'insuffisance de l'élevage. Le Var est le dernier des départements pour le nombre des bœufs et des vaches. Pour les moutons, il est dans la moyenne; pour les chèvres, il la dépasse largement. Les chèvres étaient autrefois plus nombreuses; elles reculent devant le développement des forêts de chênes-liège. Rien n'est banal en ce pays : parmi celles qui subsistent, les *sarrasines* avec leur robe blanche, leurs pieds menus, leurs cornes acérées, forment des bataillons d'une légèreté et d'une élégance peu communes. Il faut les voir dévalant, bondissant de roc en roc, ou tout à coup immobiles, le cou tendu, le regard en suspens devant l'étranger qui les intimide. L'antique race des taureaux de La Verne a presque disparu. La race chevaline indigène des *Eygues* s'est mieux conservée, et chaque année, dans l'hippodrome de La Foux qu'encadre le décor des montagnes, du golfe et de la plaine, on admire la souplesse, la résistance nerveuse et le feu de ces descendants lointains des rapides chevaux d'Afrique.

*
* *

Dès la plus haute antiquité, la vie s'est développée le long des rivages, dans les plaines et les vallées basses des Maures et de l'Esterel, dans les terres d'*alluvions*. Aujourd'hui encore, la densité de la population peut se lire à première vue sur une carte géologique. Telle est la loi naturelle et générale.

Cette loi cependant a subi des fluctuations diverses, en raison de la sécurité du pays. Tantôt les habitants ont pu s'établir au bord ou à proximité de la mer; tantôt ils ont dû chercher des refuges temporaires dans les montagnes; tantôt ils s'y sont cantonnés à demeure.

De l'époque préhistorique, il ne reste que des débris insignifiants. Dans un terrain ancien et compact, point de cavernes, point de troglodytes. Des peuplades primitives, ligures ou celto-ligures, nous ne savons presque rien, à moins qu'il ne faille leur attribuer la construction de camps retranchés, aux murailles de pierre sèche, qui subsistent encore au sommet de plusieurs montagnes, par exemple au Mont-Jean, non loin de Cavalaire.

Une autre période commença avec les premières entreprises des peuples de civilisation antique: Phéniciens, Grecs, Romains. A mesure qu'une société nouvelle prenait pied sur les rivages, s'étendait comme une marée dans les plaines, refluait dans les vallées, les hauts-lieux de l'intérieur furent peu à peu abandonnés. Les Phéniciens ouvrirent, tout le long de la côte, entre les Alpes et le Rhône, la première grande route, la voie d'Hercule; ils s'établirent de préférence à l'extrémité des promontoires, relais naturels de leur navigation, notamment à Heraclea-Kaccabria, au cap Cavalaire. Peut-être commencèrent-ils l'exploitation des mines. Les Phocéens de Marseille s'approprièrent les comptoirs de leurs devanciers et en créèrent d'autres.

Vinrent les Romains qui superposèrent leurs établissements à ceux des Grecs. Ils firent davantage, ils fondèrent Fréjus : c'est là le plus grand événement de l'histoire ancienne du pays. Fréjus n'était d'abord qu'un simple forum, un marché rural. Ce fut une invention de César. Du vivant de César, Tibère-Claude Néron y installa une colonie, dont l'organisation s'acheva sous Auguste. D'après un plan général et comme d'un seul jet, les Romains, en quelques années, firent de Fréjus une cité puissante, un grand port de guerre, le Toulon romain destiné à contrebalancer l'influence de Marseille la grecque. Fréjus, peuplé de vétérans de la VIII^e^ légion, reçut la flotte d'Actium, fit la police des mers, commanda un vaste territoire. Il remplit ainsi en quelque sorte

sa destinée naturelle qui est de servir de trait d'union et de commune capitale au double massif des Maures et de l'Esterel.

Vers l'est, presque au sortir de Fréjus, la voie Aurélienne se divisait en deux branches : l'une se dirigeait vers la rivière d'Agai, la traversait sur un pont qui existe encore, franchissait la chaîne littorale de l'Esterel au pied du pic d'Aurèle, suivait la côte et continuait vers Antibes en passant près de Mougins[1], au nord de Cannes ; l'autre traversait le cœur de l'Esterel, comme la route nationale actuelle. Vers l'ouest, la voie Aurélienne remontait la vallée de l'Argent dans la direction d'Aix et, non loin de Fréjus, à Forum Voconii, près des Arcs, elle envoyait un embranchement sur Riez, vers la Durance. Enfin, aux portes de la ville, un chemin transversal franchissait la dérivation de l'Argent destinée à laver le port de Fréjus, reliait le golfe Sambracitain (aujourd'hui de Grimaud) à la région septentrionale de l'Esterel. Ainsi Fréjus était le carrefour de six routes, le centre stratégique le plus important de la Gaule méridionale.

Par Fréjus, la colonisation romaine rayonna dans le pays, tout le long des routes. Les débris romains ne sont pas rares sur le littoral ; on en rencontre même dans les vallées intérieures, comme à Colobrières. Fréjus fut une cité monumentale : nulle autre en Gaule ne nous a légué un ensemble plus complet de ruines : murailles, portes et citadelles, théâtre et amphithéâtre, aqueduc et thermes, port, môle, magasins, portiques et phare. Fréjus eut une société cultivée ; elle a donné le jour à Cornelius Gallus, ami de Virgile, qui fut gouverneur d'Égypte ; à Julius Graecinus qui, sous Caligula, périt victime de son refus de dénoncer un innocent ; au fils de Graecinus, Agricola, le conquérant de la Bretagne, le beau-père de Tacite ; à Valerius Paulinus, possesseur d'un riche domaine, ami de Vespasien et de Pline le Jeune. Enfin, lorsque le christianisme se répandit en Gaule, Fréjus, de très bonne heure eut un évêque dont le diocèse comprit, avec la plus grande partie de l'Esterel et des Maures, presque tout le bassin de l'Argent.

1. On a été jusqu'ici fort embarrassé pour l'identification de la station *Ad Horrea*. Un texte, passé inaperçu, du Cartulaire de Lérins, nous paraît formel : *In Mugino, campum de Orreis*. (XI^e siècle, CXXV.)

Ainsi, pendant la période antique, Fréjus fut le principal centre de vie du pays. Longtemps cette partie de la Provence, épargnée par les invasions des Barbares, forma une sorte d'îlot respecté de terre romaine, entre la Gaule et l'Italie, conquises et saccagées l'une et l'autre.

*
* *

Tout changea au VIII^e siècle lorsque l'attaque, au lieu de venir du continent, brisée d'avance par les mille obstacles des montagnes, arriva de la mer, frappa au défaut de la cuirasse, droit au cœur, lorsque parurent les barques des Sarrasins. Du coup Fréjus fut presque anéanti et ne s'est jamais complètement relevé de cette catastrophe. Alors commença une longue période d'insécurité qui n'a pris fin que neuf cents ans plus tard, avec Duquesne et Tourville. Dans l'anarchie qui suivit, à la fin du IX^e siècle, l'effondrement définitif de l'empire Carolingien, les Arabes d'Espagne qui connaissaient très bien la côte pour l'avoir saccagée en détail, firent habilement leur choix. Dédaignant la plaine ouverte de Fréjus, ils s'établirent dans le Freinet protégé par son hémicycle de remparts naturels. Ils construisirent des forteresses sur les hauteurs : la plus importante, la plus fameuse fut la Garde-Freinet, *la gardo dou Freinet*[1]. « Elle était, dit Luitprand avec beaucoup d'exactitude, entourée d'une forêt d'épines si épaisse qu'une fois dedans et saisi par les crocs des buissons, percé de leurs aiguilles acérés, on ne pouvait plus sans grand labeur, ni avancer, ni sortir d'affaire[2]. » Quiconque essaiera de s'ouvrir un passage à travers les *argielias* sera de l'avis de Luitprand. Les vestiges de ce château fort, unique en son genre chez nous, offrent encore un vif intérêt et la vue qu'on découvre de là-haut vaut le voyage.

Les Sarrasins restèrent donc en armes dans le pays. Nombre d'entre eux toutefois se livrèrent, semble-t-il, à l'agriculture et à l'industrie et se mêlèrent à la population indi-

1. La plupart des historiens, même contemporains, ont confondu la plaine et la montagne, le Freinet ou val des Frênes et la forteresse qui en était la clé, la Garde du Freinet.

2. Luitprand, Hist. I. 1.

gène. Leur domination dura près d'un siècle. C'est seulement en 973 qu'ils furent chassés par une armée chrétienne que commandait Guillaume Ier, comte de Provence, mais dont la majeure partie avait sans doute été levée par son frère Pons Ier, vicomte de Marseille. Car c'est ledit vicomte qui reçut possession de presque toutes les terres conquises [1]. L'unité naturelle de la petite région du Freinet avait été révélée par l'occupation sarrasine ; après eux le bassin du *Golfe*, comme on dit encore aujourd'hui, resta le siège d'une seigneurie cohérente. Grimaud en fut le centre ; il eut une petite cour d'appel et ses seigneurs, vassaux des comtes de Provence, eurent eux-mêmes des vassaux. Fréjus au contraire, malgré ses comtes, restés d'ailleurs obscurs et qui bientôt s'éteignirent, malgré ses évêques, ses véritables souverains, n'exerça d'attraction réelle que sur une partie de l'Esterel, tandis qu'à l'autre extrémité du pays la région de Bormes se rattachait à la seigneurie d'Hyères et au diocèse de Toulon.

Deux grandes institutions religieuses ont contribué à cette dislocation, l'abbaye de Lérins dont l'influence dominait à Fréjus et surtout dans l'Esterel oriental qu'elle a peuplé de ses légendes (Saint-Honorat, Saint-Eucher, etc.), l'abbaye de Saint-Victor de Marseille qui engloba dans ses vastes propriétés une grande partie des Maures. Les deux corporations se partagèrent en quelque sorte le diocèse de Fréjus. Dans la tourmente des passions brutales, elles firent de leur mieux pour empêcher de s'éteindre la pauvre petite flamme de l'idéal chrétien, alimentée par leur piété naïve ; cependant elles contribuèrent à briser l'unité du pays, d'ailleurs impuissant et malheureux.

Alors comme aujourd'hui la mer étincelait sur ces rivages et le ciel souriait, mais une terreur perpétuelle empoisonnait la vie. Chassés du Freinet, les Arabes y revenaient sans cesse. A tout instant ces corsaires menaçaient d'apparaître au détour de quelque cap, au fond de quelque crique. Toujours une

1. Pons Ier fit don à l'abbaye de Saint-Victor de la plus grande partie de ses conquêtes et le château de *Grimaud* était un de ses domaines. D'où il résulte que la famille des Grimaldi n'a point donné son nom à Grimaud et que la charte qui est le point de départ de cette erreur est apocryphe. Grimaud est antérieur aux Grimaldi.

embuscade à redouter. Ni moisson, ni semailles tranquilles. Aucune joie sûre. L'incendie, le rapt, le viol étaient choses quotidiennes. Aussi les villages, les bourgs avaient-ils déserté la côte, escaladé les hauteurs voisines, où ils avaient remplacé les anciennes forteresses des Sarrasins. Tous ces *castra* et *castella* figurent déjà sur des actes du XI^e siècle. Pour se mieux défendre, il fallut imaginer tout un système d'observation, d'avertissement, de résistance dont on constate le fonctionnement déjà ancien au début du XIV^e siècle. Des tours de guet ou échanguettes furent construites sur les promontoires. Dès qu'une voile suspecte était signalée, on allumait de nuit des feux ou *farots*, de jour des tas d'herbes humides qui faisaient de grandes fumées. Aussitôt les campagnards se réfugiaient dans les enceintes fortifiées. Les bourgs proches des rivages étaient toujours sur le qui-vive ; ils devaient armer tous leurs hommes valides de vingt à soixante ans, posséder des vivres, des munitions, des armes, être en état de soutenir un siège.

Aux Sarrasins plus tard succédèrent les Turcs plus terribles encore et ce n'est que dans la seconde moitié du XVII^e siècle, après deux grandes guerres maritimes (1661-1662 et 1681-1685) que prit fin cette longue période de la *Terreur maritime*. Elle a laissé sa pesante empreinte sur le pays qui est toujours comme hanté par les ombres des Arabes et des Barbaresques. Le langage populaire a résumé d'un mot toute cette histoire et, suivant la mode fréquente des foules, ce mot est un jeu de mots. Les montagnes *maures*, c'est-à-dire noires, *li mountagno Mauro* (que Luitprand qualifiait justement de « montem mauram » sont devenues les montagnes *des* Maures, *li mountagno di Mouro*.

*
* *

La Terreur maritime a exercé une influence capitale sur le développement et la répartition de la population de l'Esterel et des Maures, sur toute la destinée de ce pays. — 1° Les incursions des corsaires et plus tard les luttes civiles qui ne se terminèrent qu'avec la Fronde, firent du *brigandage* un mal endémique dont le pays d'élection, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, fut l'Esterel, région de passage, grande route

de Provence en Italie; — 2° Sous la poussée des pirateries, la vie recula dans l'intérieur des Maures; et là, à l'écart des chemins battus, l'Église entama le défrichement des solitudes boisées, ouvrit au recueillement, à la prière, au travail, un asile, la *Chartreuse* de La Verne; — 3° Tout le long des hauteurs littorales, mais hors de la portée de la mer, les habitants se groupèrent, se fortifièrent et, grâce à l'escarpement des montagnes, à la solidité de leurs murailles, ils parvinrent à vivre. Leur courage se trempa dans les périls quotidiens. Ils se formèrent de bonne heure en communautés libres, en petites *républiques* gouvernées par des consuls et qui traitaient de puissance à puissance avec leurs seigneurs. Le littoral proprement dit resta exposé, abandonné à des ravages périodiques. Les ports n'offraient plus aucune sécurité. A cette sorte de désertion des rivages, il n'y eut guère qu'une exception héroïque, celle du petit port de Saint-Tropez dont nous dirons d'abord, en quelques mots, l'épopée.

Depuis le milieu du XIe siècle, Saint-Tropez avait été deux fois détruite par l'invasion ou la guerre féodale et deux fois abandonnée par ses habitants, lorsqu'en 1470, un baron de Grimaud y appela une colonie, commandée par le Génois Rafael de Garezzio. Celui-ci s'engagea à rebâtir, à repeupler ledit lieu « où il n'y avait plus qu'une tour », à le fortifier, à le défendre et à garder fidèlement tout le golfe, à condition que les habitants seraient francs, libres et exempts de tout impôt. Les colons amenés par Garezzio étaient au nombre de vingt et un, Génois pour la plupart. Parmi eux figuraient aussi des provençaux qui, le milieu aidant, finirent par franciser la jeune cité. L'assemblée des chefs de famille ou *caps de hostal* était souveraine. On se réunissait à son de *campano* (cloche) ou « à voix de trompe », tantôt près des remparts ou du cimetière, tantôt dans l'église ou « sous les figuiers » ou tout simplement dans la rue, plus tard, dans la maison commune. On élisait chaque année deux consuls, un *clavaire* (trésorier), un *cultridor* (collecteur) douze conseillers dont deux *ausidors* (auditeurs des comptes), etc. Les élections avaient un caractère de solennité presque religieuse. « Prions Dieu, porte une délibération du Conseil, pour nous adsister et enluminer par son Sainct Esprit de mettre gens de bien, capables et

suffisants pour régir et administrer la dite commune et affaires de la république. Dieu, par sa Saincte Grâce nous adsiste. »

Les consuls et le Conseil administraient les terres communales, contrôlaient le cadastre et la levée des impôts, mettaient aux enchères (le plus souvent *à la candelo*, à chandelle éteinte) la *rêve* (redevance) du vin et de l'huile, la *mète* (ferme ?) du pain, la boucherie et autres revenus publics; ils achetaient les blés pour les greniers municipaux, dirigeaient les travaux publics, veillaient à la bonne administration du culte comme à la police de la danse, s'enquéraient d'un bon *prêcheur* homme de bien pour l'Avent ou le Carême, choisissaient les *obriers* (marguilliers) des chapelles, les *subrestants* (agents sanitaires), les *banniers* (gardes des vignes), le médecin et le maître d'école; ils soutenaient des procès, envoyaient des délégués à Draguignan, à Aix, à Marseille, plus tard à Paris, faisaient des cadeaux de branches de corail ou de bourriches d'huîtres aux personnages de haut rang, signaient de véritables traités avec les communautés voisines. En un mot, Saint-Tropez était un organisme politique complet; c'était, plus encore, une force militaire et navale autonome.

On élisait chaque année un capitaine de ville, ayant sous ses ordres des *dizeniers* ou capitaines de quartier, et une milice composée de tous les hommes ou « enfants de ville ». On le choisissait presque toujours parmi les *patrons* ou capitaines de navire. On ne distinguait pas entre la garde du port et des murailles, entre le service à terre ou sur mer. Tout matelot était soldat. Si l'ennemi paraissait, chacun était tenu de lui courir sus. Les frégates s'élançaient au large. Car les Tropéziens étaient d'intrépides corsaires. C'était là une industrie guerrière pleine de dangers, mais lucrative, qui pouvait conduire aux bagnes de Tunis ou d'Alger, mais qui rapportait souvent de grosses prises et qui ne coûtait rien à la communauté. Le loyalisme de ces braves gens fut de tout temps inébranlable. Ils tinrent tête aux Turcs, aux Espagnols, au duc de Savoie ; ils restèrent fidèles à Henri IV ; ils mirent à la raison la citadelle même que la méfiance de la royauté leur avait imposée et qui avait pris parti pour la Ligue ; ils aidèrent l'archevêque de Bordeaux à reprendre les îles de Lérins. Mais, parmi tant de hauts faits qui les honorent, il

en est un dont leurs descendants sont particulièrement fiers et dont le souvenir est perpétué par un tableau naïf dans la grande salle de la mairie. Le 15 juin 1637, vingt galères espagnoles essayèrent de surprendre leur ville : ils se défendirent si vaillamment qu'ils obligèrent la flotte ennemie à prendre la fuite. En mémoire de cette grande journée, une procession générale a lieu chaque année, à pareille date, sans préjudice des fêtes de la *Bravade*[1] qui se célèbrent un mois plus tôt.

La petite cité de Saint-Tropez n'est ni vaste ni populeuse[2], ni très prospère depuis le chômage presque complet de ses ateliers de construction navale. Mais, dès l'abord, elle surprend, elle intéresse, elle séduit. Ses vieilles rues qu'enjambent des arcades, ses tours ventrues, ses maisons à large base inclinée, son port emmuré et paisible, ses jardins, ses terrasses, ses palmiers qui dépassent les toits, ses lauriers-roses grands comme des arbres, les platanes de ses *lices*, son cimetière qui dort, la face tournée vers la mer, au pied de la citadelle abandonnée, toute sa physionomie est originale.

Comme Saint-Tropez a été longtemps le seul port des Maures, il a eu le privilège d'entrer en relations avec le monde extérieur, de personnifier en cette contrée recluse l'esprit d'entreprise, l'action, le sentiment patriotique. S'il n'a pas donné le jour au bailli de Suffren, il conserve son château patrimonial, il peut le revendiquer comme un fils de sa race, il lui a élevé une statue. Un de ses enfants authentiques est le général Allard, ce brillant aventurier qui, dans la première moitié de ce siècle, joua un rôle considérable en Extrême-Orient. Il a produit nombre de hardis capitaines. Peut-être ne lui a-t-il manqué qu'un Corneille pour avoir un Cid.

*
* *

Dans l'intérieur du pays, deux types historiques dominent : les moines de La Verne et les brigands de l'Esterel. Loin des périls qui menaçaient les rivages, au cœur du massif des

1. Ces fêtes, bien des fois décrites, sont accompagnées, on le sait, d'une véritable orgie de coups de fusils et de tromblons.

2. 3 600 habitants.

Maures, en un lieu dit La Verne, des chartreux étaient venus s'établir dès 1170. L'emplacement était admirablement choisi : sur les confins du diocèse de Toulon et de Fréjus, sur le flanc d'une hauteur difficilement accessible, dans une solitude et une indépendance presque absolues. Des châtaigniers penchés au bord des abîmes, une verdure perpétuelle, une source qui ne tarit jamais, un horizon de forêts et de montagnes « qui semblent couvertes d'une poussière d'argent et d'or », une échappée à l'est vers l'immensité de la Méditerranée, telle est cette retraite, merveilleuse de fraîcheur, de majesté et de recueillement. A peine fondée, la Chartreuse de La Verne était déjà célèbre. Elle acquit des biens considérables, elle fut à la mode : les plus grands seigneurs, soucieux du repos de leur âme, voulaient être enterrés dans son cimetière. Le XIIIe siècle fut son âge d'or. Mais au cours du XIVe siècle, si troublé dans sa seconde moitié surtout, elle eut plus d'une avanie à subir. Un incident particulièrement grave survint en 1416 : il montre combien on était alors déjà loin de la foi primitive, mais quelle puissance conservaient les institutions ecclésiastiques, il éclaire les rapports des moines avec la société laïque.

Les seigneurs de Bormes, profitant des guerres civiles, s'étaient emparés d'une partie des biens de la Chartreuse et ils faisaient la sourde oreille à toutes les réclamations. Le prieur Jean Nauge, accompagné de son économe Pierre Bœuf, entreprit d'obtenir justice. Les deux religieux venaient de quitter le couvent et ils n'avaient pas encore franchi les limites de ses domaines : ils rencontrent des chasseurs qui, les ayant aperçus, se précipitent sur eux, les injurient, les enlèvent, les conduisent au château de Bormes et les y enferment. Pendant sept longs jours, les infortunés chartreux furent accablés de menaces, d'outrages et de mauvais traitements ; enfin, ils cédèrent à la force, ils signèrent un écrit mensonger affirmant que les redevances payées à La Verne par les habitants de Bormes ne lui appartenaient pas, qu'elles étaient et avaient toujours été la légitime propriété des sires de Fos, seigneurs de Bormes. Pendant ce temps, le chapitre ne voyant revenir ni prieur ni économe, était en cruel tourment. Ce n'est qu'au bout de trois ou quatre jours qu'il con-

nut leur captivité. Aussitôt il envoya son vicaire Pierre Rocelle pour réclamer les prisonniers. Ledit Pierre Rocelle se présenta donc à la porte du château. Il était accompagné d'un notaire qui signifia par acte authentique à Rossolin de Fos et à son vicaire, la réclamation des Chartreux. Cette démarche légale n'obtint aucun succès. Le vicaire seigneurial se montra seul et du haut de la muraille, il se contenta de répondre que ni le prieur ni l'économe n'étaient au château, qu'ils s'étaient rendus pour affaire, à Toulon, avec Rossolin. Le mensonge était impudent, mais la porte resta close. Les pauvres captifs ne furent délivrés que trois jours après. Par un raffinement de félonie, on leur avait délivré copie des actes qu'ils avaient été contraints de signer. Dans les deux mois ils moururent l'un et l'autre, tant de chagrin et d'humiliation que des suites des misères qu'ils avaient endurées dans leur prison. Mais le triomphe de Rossolin fut de courte durée. Pierre Rocelle, devenu prieur, adressa une plainte au roi Louis II de Sicile, comte de Provence, contre les seigneurs de Bormes. Alors ceux-ci prirent peur, ils connaissaient le pouvoir des moines, ils n'osèrent se présenter en justice, ils chargèrent leurs amis de négocier un arrangement avec les Pères Chartreux; puis ils se rendirent humblement à La Verne, firent amende honorable, restituèrent tout ce qu'ils avaient usurpé, et ainsi ils rentrèrent en grâce auprès de saint Bruno et du roi Louis II[1].

La Verne connut d'autres mauvais jours; cependant, au XVIII^e siècle ses domaines couvraient environ trois mille hectares. C'était une maison de profès, une salubre retraite pour les pères les plus âgés. Seigneurs terriens très pratiques, les Chartreux avaient des fermes, des valets, des troupeaux; ils élevaient des abeilles; ils vendaient leurs châtaignes. Ils avaient donné un grand exemple en prouvant qu'il est possible et lucratif de défricher, de cultiver une partie de l'intérieur des Maures. Ils exerçaient d'ailleurs une large hospitalité.

1. Cette curieuse page de chronique figure dans les *Annal. ord. Cartus.* de Le Couteulx, t. VII, v. p. 373. L'auteur, par discrétion chrétienne, n'y désigne pas les seigneurs de Bormes qu'il qualifie seulement de *vicinis nobilibus;* mais la dynastie des Rossolins étant nommée, il était facile d'en retrouver le titre seigneurial.

Leur couvent avait conservé et il garde encore l'aspect extérieur d'une forteresse ; mais leur chapelle était décorée de quarante tableaux, leur cloître orné d'élégants arceaux en serpentine, leur médaillier fort riche. La Révolution les surprit dans d'importants travaux de reconstruction. Elle les obligea à se disperser. Tout fut confisqué, vendu ou pillé.

Aujourd'hui les bâtiments les plus récents sont encore debout, mais tout le reste, tout ce qui offrait quelque valeur vénale ou quelque intérêt artistique est à demi écroulé, éventré, défiguré, déshonoré par des amas de décombres. L'antique maison n'est plus que la ruine de lamentables ruines, dans un des plus beaux décors naturels qu'on puisse rêver.

A l'autre bout du massif de la Basse-Provence, entre Fréjus et Cannes, ce n'est pas à des Chartreux hospitaliers mais à de véritables bandits qu'à la fin du siècle dernier le voyageur avait affaire. L'Esterel était devenu leur refuge, leur place d'armes, le principal théâtre de leurs exploits. Ils l'avaient choisi parce qu'il était particulièrement désert, parce qu'il était tout proche de la frontière, parce qu'il était traversé par la grande route d'Italie et que celle-ci leur offrait, outre de très propices embuscades, des proies nombreuses honnêtement nanties d'argent et de bijoux. « Passer le pas de l'Esterel » était devenu un proverbe. On se réunissait entre voyageurs, on formait une caravane, on payait des archers pour franchir ces défilés et ces bois redoutables. Vaines précautions ! Le chef des brigands, Gaspard de Besse, véritable roi de la montagne, ne laissait passer personne sans rançon ; il arrêtait tout : voituriers ou traitants, dames ou prélats, courrier de Rome, humbles marchands ou grands seigneurs étrangers. Et la maréchaussée ? Elle faisait de son mieux et n'aboutissait à rien. Elle était trop peu nombreuse et les chemins étaient si lamentables qu'on n'y pouvait galoper. Quant aux maquis, impossible d'y poursuivre et d'y découvrir qui que ce fût. Gaspard de Besse pourtant fut pris par la sénéchaussée de Draguignan, jeté en prison en 1779 et condamné le 9 juin 1780 à être roué vif sur la place du Marché. Mais il s'évada. On montre au mont Vinaigre

la grotte qui lui servait, dit-on, d'abri. Il est resté légendaire[1].

*
* *

La Terreur maritime aggravée, s'il est possible, par les premières grandes guerres modernes, par les guerres de religion, par la Fronde, — cette dernière des guerres féodales, — s'était prolongée, avec son cortège de paniques diverses, jusqu'au milieu du XVII^e siècle. Il n'avait pas fallu moins que Duquesne et Louis XIV pour y mettre un terme. Au XVIII^e siècle, il y eut bien encore quelques cas isolés de piraterie turque et deux débordements de hordes austro-sardes, en 1707 et 1746; mais ce furent des accidents, et quant aux brigands dont Gaspard de Besse est le type, ils restaient cantonnés dans l'intérieur de l'Esterel oriental. Partout ailleurs la paix, une nouvelle paix romaine, régnait. De nouveau les rivages, les plaines, les vallées étaient devenus habitables. De nouveau se vérifiait la loi du peuplement normal des alluvions.

Au pied de la montagne de Bormes, sur une plage dorée, des pêcheurs s'établissent à demeure et forment bientôt le village du Lavandou. Au nord du golfe de Grimaud, au pied d'une tour carrée, longtemps confiée à la garde des Tropéziens, Sainte-Maxime s'aligne au bord des flots, et un grand chemin, en construction dès 1778, la relie bientôt à la vallée de l'Argent et au Muy. Au nord-ouest, dans une plaine fertile que domine la cime granitique du San-Peyre, les habitants du Vieux-Revest descendent et fondent Le Plan de la Tour. Saint-Tropez, relevé de sa glorieuse faction contre l'ennemi, se développe, s'étend, se tourne vers le commerce, construit et possède cent navires. Sur la grande route intérieure de Toulon à Saint-Tropez, La Mole, détruit pendant les guerres de la Reine Jeanne, qualifié de lieu inhabité en 1535, passé sous silence dans un recensement de 1666, réapparaît en 1693 et redevient au XVIII^e siècle une communauté. Les progrès sont plus lents dans l'Esterel, nous avons vu pourquoi. Cependant, en 1786, on commence l'exploitation des houilles de la vallée du Reyran; des huttes de pêcheurs

1. Voir le joli roman de madame Ch. Reybaud : *Misé Brun*.

se groupent à Saint-Raphaël et au port d'Agai. Le château et le village de La Napoule (traduction grecque du nom de leur fantaisiste fondateur, le comte de Villeneuve) avaient été saccagés par les Barbaresques en 1530, dévastés par le duc de Savoie en 1589 ; ils cessent d'être un désert. Enfin, au nord du Défends, hors de la portée des routiers, Bagnols, inhabité en 1535, s'empare des campagnes d'un riche bassin intérieur, appelé le *Plan*, et compte deux cents feux en 1789.

Il semble que Fréjus, capitale déchue, aurait dû renaître aussi, et plus vite et plus amplement que toute autre cité. Cependant, en 1789, elle se plaint de « son sort déplorable » et elle indique elle-même la cause de son mal : « l'insalubrité de l'air, les maladies, le manque d'eau pure ».

Au temps de la domination romaine, Fréjus était au contraire renommée pour sa salubrité, si bien que Pline le Jeune y envoyait son affranchi Zosime, afin qu'il y rétablît sa santé. Mais peu à peu les atterissements de l'Argent et du Reyran avaient comblé une partie du golfe et du port. Au début du XVI^e siècle il est encore question des « trirèmes de Fréjus ». En 1560, le chancelier Michel de l'Hôpital constate que le port a disparu :

*... ubi portus erat, siccum nunc littus et horti.*

Le célèbre Adam de Craponne offre aux habitants de le restaurer ; ceux-ci refusent. Le mal s'aggrave de jour en jour. En 1714, l'évêque Fleury se déclare « malade du mauvais air » et demande « à se démettre ». Pendant près d'un siècle encore on ne fait rien pour vaincre la fièvre. En 1775, l'évêque de Beausset de Roquefort et le maire Camelin, proposent la restauration du port : Louis XVI accordait cent cinquante mille livres ; les États de Provence en donnaient autant ; mais la viguerie de Draguignan ayant refusé de contribuer pour son tiers à la dépense, le projet fut abandonné. Enfin, en 1784, puisque le port était condamné, on songe du moins à supprimer ce foyer d'infection en y déversant les alluvions du Reyran. Un simple particulier, modeste bienfaiteur de sa ville, Grisolle, conduit à bien cette entreprise de colmatage, et le vieux port romain décidément effacé et comblé s'est transformé, dans les premières années du XIX^e siècle, en une

belle plaine, riche et salubre. Mais aujourd'hui encore, bien qu'assainie, Fréjus reste victime de la mauvaise réputation de son climat. Il est grand temps de dissiper cette légende calomnieuse.

Ainsi, au XVIIIe siècle, sauf Fréjus encore empoisonnée par ses marécages, toutes les villes de la côte et des plaines alluviales étaient en progrès. La renaissance paraît même avoir été plus complète et plus profonde. Grâce au rétablissement de l'ordre et de la sécurité, — bienfait de la royauté absolue, — dès le siècle précédent, une détente s'était produite dans le régime de concentration à outrance de la population en lieux fortifiés. Un besoin d'air libre et d'espace s'était éveillé au fond des ruelles obscures des anciens bourgs. Alors, sur les territoires les mieux défendus par la nature contre le retour possible des incursions, notamment dans l'intérieur, au nord de La Garde Freinet et du Plan de la Tour, des habitations isolées, des hameaux avaient commencé à se répandre. La fabrication des bouchons n'était pas encore usitée; l'absence ou la pénurie de routes empêchait presque toute exportation: on ne voyageait guère qu'à dos de mulet; il fallait pouvoir se suffire à soi-même. Le cultivateur (comme aujourd'hui encore dans les vieux quartiers de la Provence) faisait marcher de front et côte à côte le blé, la vigne et l'olivier qui assuraient sa subsistance; il y ajoutait le produit de ses ruches, de ses arbres à fruits, de son potager; il élevait des volailles, du bétail et des vers à soie : c'était un travail constant, des soins de tous les jours. Ainsi naquirent et s'étaient disséminés dans les clairières auprès des moindres sources, ces *ménages* tantôt isolés, tantôt groupés par deux ou trois, qui abritaient chacun une famille et, tant bien que mal, la faisaient vivre. Pour eux les enfants étaient un trésor. Ce sont ces ménages qui ont formé longtemps des générations de paysans robustes, de rudes travailleurs : ils ont contribué, jusque vers 1836, et mieux que les bourgs, à l'accroissement de la population.

***

Dans le courant du siècle qui va finir, l'histoire démographique des Maures et de l'Esterel est tout autre; elle pré-

sente trois caractères principaux : 1° le dépeuplement des anciens bourgs; 2° la décadence des ménages; 3° la colonisation du littoral par une population nouvelle.

La densité de la population des Maures et de l'Esterel est très faible, de 21 habitants par kilomètre carré dans les Maures, de 23 dans l'Esterel[1], tandis qu'elle est de 47 dans le département du Var, et en France de 73. Les centres habités sont relativement considérables, par conséquent peu nombreux et très clairsemés. On en compte seulement quinze dans les Maures. Aussi chaque commune commande-t-elle un territoire de 78 kilomètres carrés en moyenne, tandis que la superficie d'une commune de France ordinaire ne dépasse pas 14 ou 15 kilomètres carrés. De même la population moyenne de ces territoires est de 1 600 âmes, au lieu de 700 (moyenne des communes rurales). Presque tous les centres sont situés sur la périphérie du massif : dès qu'on a quitté le voisinage de la mer ou de la grande ligne ferrée du Nord, on pénètre dans de véritables solitudes. Le peuplement de l'Esterel est analogue.

Depuis le rétablissement de la sécurité publique, et surtout depuis la création des chemins de fer, les bourgs, de plus en plus, tendent à descendre dans la plaine, cherchent à se rapprocher des grandes voies de communication. Plus haut perchés ils sont, plus rapide est leur déclin. Ainsi, en vingt ans, de 1876 à 1896, Roquebrune situé à 40 mètres au-dessus du niveau de la mer, a perdu 13 p. 100 de ses habitants; Grimaud, à 100 mètres, 14 p. 100; Bormes, à 200 mètres, 19 p. 100; La Garde-Frinet, à 400 mètres, 25 p. 100. Cette progression parallèle de l'altitude et du dépeuplement est caractéristique. Au contraire, les communes dont la population s'est accrue sont toutes situées au bord de la mer, des plaines, des vallées, des chemins de fer : en tête marche Saint-Raphaël qui, en vingt ans, a gagné 2 662 habitants.

Ces deux mouvements corrélatifs, l'un de déversement, l'autre d'accumulation, comparables à la fonte des neiges en amont, au ruissellement des eaux et à leur épandage en aval, se complique de l'évolution de la population *dispersée*. Nous

1. De 12 seulement, si l'on excepte de l'Esterel Fréjus et Saint-Raphaël.

entendons par population dispersée les habitants des ménages disséminés dans la campagne hors des centres. La population dispersée ne suit pas exactement la loi générale, tout en la confirmant. Dans certaines communes en croissance elle décroît; dans d'autres qui décroissent elle croît. En réalité, dans toutes les communes essentiellement continentales et *agricoles*, elle a diminué depuis vingt ans. Au contraire, sur les territoires des communes franchement *maritimes*, sur le territoire de Bormes (en décadence), comme sur celui de Saint-Raphaël (en grand progrès), la population dispersée se développe. Ce qui signifie que les rivages se peuplent, tandis que se vident les campagnes de l'intérieur.

Nous avons dit que la période de décadence de la population dispersée et, d'une manière générale, de la population agricole paraît avoir commencé vers 1836. A cette date, l'exploitation du liège, jadis presque ignorée, a déjà pris l'essor; elle permet au propriétaire de forêts de délaisser la charrue et de s'enrichir sans grand effort personnel. C'est alors que, pour la première fois depuis les temps modernes, la population des Maures s'arrête dans sa marche jusque-là ascendante. C'est alors aussi que la prospérité des ménages a dû fléchir. Ils ont été, dans la suite, plus gravement atteints encore par le phylloxera qui a détruit les anciennes vignes, par la facilité croissante des échanges, par le progrès du luxe, par l'aggravation de l'impôt, par l'extension du service militaire, par toute sorte d'habitudes nouvelles qui ont rendu insupportables au paysan la rusticité et l'isolement des anciens logis et lui ont fait prendre en dégoût la vie en pleins champs, en pleins bois.

On ne saurait entreprendre la moindre excursion dans les Maures sans y rencontrer quelque ancien ménage abandonné. Rien de navrant comme ces ruines volontaires. La demeure, qui fut longtemps un foyer, est maintenant ouverte à tous les vents, insultée, salie par les rôdeurs; l'étable n'est plus qu'un monceau de tuiles effondrées; sur la terrasse dont la tonnelle arrachée pend en loques, un jujubier sauvage s'est fait jour entre les dalles; il a disjoint le banc de pierre où l'aïeul, à l'abri du mistral, se réchauffait au bon soleil d'hiver. Le jardinet, envahi par les mauvaises herbes, n'est plus qu'un large

buisson d'épines et de bois mort; les oliviers non taillés se dessèchent, les orangers ont péri de soif. Seul, un figuier de Barbarie a poussé dans les décombres, envahi le sentier et, de ses bras, il paraît maudire cette désolation.

Cependant, de 1876 à 1896, le chiffre brut de la population s'est relevé, parce que la population dispersée s'est accrue, mais c'est au bord de la mer, et ce n'est plus la même. Elle se compose en grande partie d'étrangers ou d'ouvriers employés par eux, de pêcheurs, de maraîchers, d'horticulteurs, de viticulteurs.

L'exemple de Nice est contagieux. Fréjus elle-même, la vieille cité épiscopale, aspire maintenant à une transformation nouvelle : son rêve est de devenir une ville d'hiver. Mais elle n'a pas reçu en vain une éducation ecclésiastique : elle est restée un peu fermée, d'ailleurs courtoise et calme. Pendant la Révolution, tandis qu'on s'agitait à Saint-Tropez, elle n'a cessé d'être tranquille. Interrogée sur son histoire à cette époque, elle pourrait s'approprier la réponse bien connue de l'un de ses enfants, l'abbé Sieyès : « J'ai vécu. » Elle contemple autour d'elle trop de vestiges d'un passé illustre pour n'avoir pas le goût de l'érudition. C'est la patrie des Antelmi, savants distingués, correspondants et amis du grand Peiresc. Elle vit sous un trop beau ciel pour être d'humeur chagrine ; elle a toujours aimé les fêtes, les chansons, les spectacles, et, parmi ses écrivains, elle compte les deux Désaugiers. Enfin, elle rajeunit depuis qu'à ses côtés et sous ses yeux grandit sa sœur cadette, Saint-Raphaël, dont les deux parrains ont été Alphonse Karr et Gounod.

Saint-Raphaël, assurément, doit sa récente fortune à de hardis créateurs ; elle la doit aussi et d'abord à ceux qui ont comblé le port de Fréjus : voilà les deux villes solidaires du même bienfait. Saint-Raphaël est le type de la transformation hâtive que subit sous nos yeux la côte des Maures et de l'Esterel. La douceur exceptionnelle du climat en accélère le peuplement. Il en fut sans doute de même au temps de Rome. Saint-Raphaël est l'image de l'ancienne villa de Valerius Paulinus, accommodée au goût de nos jours. Ce goût n'est pas toujours très heureux. Il n'est pas sûr que la plage gagne à être empierrée et murée, garnie de balcons et

de terrasses, ni que la forêt, percée de boulevards, soit embellie par des chalets multicolores et des tourelles gothiques. Tel ne fut peut-être pas le rêve de l'auteur des *Guêpes*, dans son jardin de la « Maison close », tout plein de bruissement des palmes et parfumé des fleurs exotiques. Il cherchait une solitude inédite et c'est lui qui l'a peuplée. Il a contribué, sans le vouloir, à l'épanouissement de ces industries correctes et lucratives, mais assez gauches dans leur zèle, qui exploitent la chaleur solaire, le sourire des flots, la majesté des horizons. Il a favorisé le déchaînement d'une invasion nouvelle, celle des hiverneurs cosmopolites. Et, tout le long du rivage si longtemps désert et ensauvagé naguère par l'horreur des Sarrasins et des Turcs, voici que des taches blanches, chaque année plus nombreuses, piquent les flancs de la montagne et l'obscurité des forêts. Déjà, dans l'Esterel oriental, l'influence de Cannes se fait sentir à La Napoule, à Théoule, au Trayas et jusqu'à Agai. De même, à Sainte-Maxime, on imite Saint-Raphaël, et, de l'autre côté, Hyères fait l'éducation de Lavandou. Il est donc probable que bientôt le littoral de tout le massif mauresque ressemblera au reste de la côte d'Azur.

*
* *

En résumé le pays des Maures de l'Esterel, par sa constitution et sa physionomie physiques, ses productions, son histoire, forme un tout distinct du reste de la Provence, un organisme naturel et original, mais un organisme en sommeil, qui s'ignore lui-même, qui est resté en puissance. Que faut-il pour le régénérer, pour le ressusciter? C'est ce qu'il nous reste à voir dans une brève conclusion.

Premièrement, le pays des Maures et de l'Esterel n'a pas d'existence officielle. Il est confondu avec des contrées très différentes dans l'arrondissement de Draguignan, et plusieurs de ses dépendances appartiennent aux arrondissements de Toulon et de Grasse. C'est à la fois un pays méconnu et défiguré. Pourquoi? Parce qu'il a toujours été pauvre et presque désert et que, de bonne heure, on a pris l'habitude de le rattacher, comme accessoire, à des contrées plus riches. Il serait donc nécessaire, d'abord, de le reconstituer en le

séparant de tout ce qui n'est pas lui-même et en lui attribuant tout ce qui lui appartient. Cette réorganisation administrative se heurte à de graves difficultés, sans doute. Cependant, la création d'un quatrième arrondissement dans le département dit du Var, n'est pas une de ces réformes qui pourraient compromettre le sort de l'État.

En second lieu, le pays des Maures et de l'Esterel est un corps sans tête. Son chef-lieu actuel, Draguignan, est tellement placé et si bizarrement desservi par les voies ferrées, que presque aucun habitant du pays ne peut s'y rendre et en revenir dans la même journée. Ce pays avait un centre, au temps des Romains, c'était Fréjus. La destruction et, plus tard, l'incomplet relèvement de cette ville l'ont laissé sans force et sans cohésion. Une seconde réforme serait donc de le pourvoir d'une capitale. Mais, par une sorte de dédoublement ou de sissiparité, l'accroissement du centre s'est produit en dehors et à côté de Fréjus, à deux ou trois kilomètres de là, sur la plage de Saint-Raphaël. Cette difficulté n'est pas insurmontable. Les deux villes ont tout intérêt à s'entendre, à ne former qu'une seule agglomération, une seule cité. La plaine qui les sépare, aujourd'hui assainie, peut leur servir de soudure. Le port de Saint-Raphaël, remplaçant l'ancien port romain, est, en réalité, le port de Fréjus, et la belle forêt de Valescure, recherchée par les hiverneurs, s'étend à la fois sur le territoire des deux communes.

Une troisième réforme serait d'accorder au pays des Maures et de l'Esterel une large autonomie administrative. L'assemblée locale, formée des délégués de toutes les communes, indépendante du pouvoir central, n'ayant rien à voir avec la politique, aurait assez à faire de procéder à la réorganisation économique du pays. Que d'efforts à dépenser pour mettre en valeur ces contrées presque vierges! Il faudrait engager et soutenir avec persévérance une lutte complexe contre la nature, contre la routine et l'ignorance, contre les fatalités historiques. Il faudrait vaincre la résistance des roches anciennes pour en extraire des richesses minérales jusqu'ici à peine entamées ; la sécheresse du climat par tout un système de réservoirs et de canaux d'irrigation ; l'âpreté du relief par le perfectionnement du réseau encore très incomplet des

routes et des voies ferrées ; l'incendie, c'est-à-dire la ruine périodique, par le nettoiement obligatoire des forêts, par l'ouverture de larges parafeux et de chemins forestiers, par la propagation des chênes, des châtaigniers ou des espèces nouvelles qui résistent le mieux au feu. Il faudrait se vaincre soi-même, réformer les mœurs, en s'interdisant la chasse des petits oiseaux, et s'acharner à la destruction des insectes nuisibles. Il faudrait propager les méthodes d'amendement et de culture rationnelles, favoriser les syndicats pour l'exportation et la vente directes des produits du sol. Il faudrait enfin (et c'est à dessein que nous terminons par cette préface nécessaire à toute réforme) étudier scientifiquement le pays. En attendant que l'assemblée locale de nos rêves soit instituée et qu'elle délibère et que le pays recouvre ainsi le droit naturel et primordial de gérer ses propres affaires, qui empêcherait une association privée d'ouvrir une large enquête, d'entreprendre avec ordre, méthode et rigueur, l'examen de conscience et le diagnostic des Maures et de l'Esterel? Il n'est besoin d'aucun article de loi pour une création de ce genre : l'initiave et le patriotisme suffisent. Il se trouvera bien quelques jeunes hommes capables de se dévouer à cette œuvre de rénovation,

Des hommes! On est bien forcé de l'avouer, ce qui a le plus manqué jusqu'à ce jour à ce beau pays, si libéralement doté par la nature, ce qui menace de lui faire tout à fait défaut, c'est l'énergie souveraine, c'est la fécondité des familles, c'est la richesse en hommes. La population se compose d'éléments très inégaux en importance et en valeur : la masse des indigènes ou des autochthones qui diminue visiblement; une minorité italienne qui s'accroît; des Français étrangers au pays ou des cosmopolites, simples passants pour la plupart, dont un petit nombre seulement s'établit à demeure.

On n'attend pas de nous que nous donnions ici une description ethnographique des indigènes. L'ethnographie est presque une chimère quand on essaie de l'appliquer à un vieux pays de France où ont séjourné tant de races diverses et que trois siècles de centralisation ont profondément pétri. Les Maurenques ne sont ni meilleurs ni pires que la plupart

des autres Francais. Ils ressemblent à leurs frères du reste de la Provence, avec quelques traits personnels assez fugitifs. Ils sont, en général, de taille moyenne; ils ont la tête ronde, les yeux noirs, les sourcils épais, le teint basané. Ils sont d'ordinaire indolents au travail, ardents au plaisir et au jeu. Dès qu'ils sortent de leur réserve naturelle vis-à-vis de l'étranger, ils se montrent curieux et parleurs. Leur sensibilité est médiocre. Ils sont économes, avisés, inventifs. Ils sont fiers, sans hauteur, ont un vif sentiment de l'égalité, une extrême répugnance pour toute domesticité. Ils sont très attachés à leur pays, émigrent peu et considèrent d'instinct l'agriculture comme le plus noble métier; mais ils prisent beaucoup aussi l'exercice de l'autorité : ils se font volontiers soldats, marins ou douaniers, entrent dans la gendarmerie, briguent des emplois dans les administrations publiques. Leur sobriété habituelle est grande. Ce sont des marcheurs agiles et d'infatigables chasseurs. Les mariages sont relativement nombreux, mais peu féconds. Les enfants sont très souvent chétifs en bas âge et leur mortalité est considérable. Le type arabe ou plutôt africain se rencontre fréquemment dans les anciens bourgs.

On aime la société, la veillée en commun, le commérage sur les portes, la flânerie sur les places, le café, le cercle. On est resté fataliste, on se résigne aisément aux pires maux. « Cela devait arriver » est une expression courante. De poésie, point. La nature, sans doute, est trop belle : la réalité dépasse le rêve. Les luttes politiques ou plutôt les querelles entre çofs passionnent les citadins et, à un degré moindre, les villageois. Un grain de scepticisme railleur se mêle à tout. Le sentiment religieux est faible. La religion dominante est celle des intérêts positifs.

Ce n'est pas là du tout, on le voit, une population dont il y ait lieu de désespérer. Elle est intelligente, robuste; elle a le sens pratique; elle n'est nullement incapable de se rendre à l'évidence des faits; elle paraît mûre pour l'autonomie économique.

La main-d'œuvre ferait défaut sans les Italiens. Ceux-ci sont vindicatifs, trop prompts à jouer du couteau entre eux, et le dimanche beaucoup s'enivrent brutalement. Mais ce sont

de rudes travailleurs, dociles, probes, sensibles à un traitement équitable. Presque tous sont chargés de travaux pénibles : terrassements, défoncements, défrichements, maçonnerie. Beaucoup s'établissent dans le pays et, dès la seconde génération, ils font souche de petits Français.

Quant aux hiverneurs qui ne séjournent que quelques mois dans le pays, il n'y a pas d'illusion à se faire sur le genre de prospérité qu'ils y développent. C'est une prospérité assez artificielle. Sans contredit, elle procure l'aisance, quelquefois la richesse, à une certaine classe, hôteliers, cafetiers, entrepreneurs d'industries diverses; mais elle n'exerce d'influence que dans une zone littorale restreinte, elle n'a que des effets très indirects sur le développement de l'agriculture, notre mère-nourrice; elle n'accroît pas notablement la force de production du pays tout entier. En outre, elle est précaire, car elle dépend surtout de la mode.

A vrai dire, ce pays de population clairsemée, avec son immense réserve de terres en friche, doit être envisagé comme une sorte de colonie continentale. La colonisation agricole, une colonisation française peut seule y répandre le bon levain d'une société nouvelle, plus active, plus généreuse et plus libre, y instituer des foyers nouveaux qui soient des foyers de vie et de puissance productrice, et les entourer d'un cercle de beaux enfants. Déjà quelques jeunes hommes avisés et courageux, fuyant l'air irrespirable des villes, abandonnant la montée des longues routes encombrées qui accèdent aux emplois publics, sont venus se tailler un domaine en plein maquis maurenque et ont entrepris, suivant le vieux mot local, d'y fonder *un ménage*. Que leur exemple soit suivi et des jours nouveaux luiront, illuminés de clartés morales d'une douceur infinie, sous le ciel toujours resplendissant des Maures et de l'Esterel.

PIERRE FONCIN

# LES
# SPORTS & JEUX D'EXERCICE
## DANS L'ANCIENNE FRANCE[1]

### X

« ... A ce moment, le spectateur ne voit plus qu'une masse confuse d'individus qui semblent avoir pris à tâche de s'écraser mutuellement ; ceux qui sont hors du cercle tâchent de s'emparer par la force de ceux qui sont au centre... Ces efforts individuels, sans cesse renouvelés, impriment à la masse un mouvement des plus singuliers : tantôt elle se dirige vers la droite, tantôt elle marche vers la gauche ; le plus souvent elle tourne lentement sur elle-même ; on dirait un animal fantastique à mille têtes et à mille pattes. De temps en temps, une de ces têtes s'affaisse et disparaît : c'est un combattant qui est tombé ; la lutte continue sur son corps, et, quand le tourbillon a passé, il se relève tout pâle, quelquefois même meurtri et ensanglanté. »

Cette description est de 1855. Voilà, pensera-t-on peut-être, une assez vive peinture d'un *scrimmage* dans une partie de *foot-ball*, tirée sans doute de quelque voyage en Angleterre. Non point ; il ne s'agit ni d'Angleterre, ni de *foot-ball*, ni de *scrimmage*. Il s'agit d'un des jeux français qui ont fourni la plus glorieuse carrière, auquel on jouait du temps de saint Louis et même avant, qui se joue encore, et qui est

1. Voir la *Revue* des 15 mai, 1er juin et 1er juillet.

la source et origine première du foot-ball anglais. C'est le jeu de *soule*, *choule* ou *cholle*, en honneur dans nos campagnes depuis des temps si anciens que, déjà au XIVe siècle, il n'existait « mémoire du contraire ». Soule vient de *solea*, semelle, parce qu'on jouait avec le pied ; dans certaines régions, à Valognes par exemple, ce jeu s'appelait *savate* pour le même motif. Au substantif correspondait un verbe, le verbe *choler*. — *Cheolare*, dit du Cange, *follem pedibus propellere* (choler, chasser le ballon du pied).

La paume, bien qu'elle fût pratiquée, malgré toutes défenses, par les artisans et gens du peuple, était un jeu plutôt aristocratique. La soule, bien que pratiquée, à l'occasion, par les nobles et même par les religieux, était un jeu plutôt populaire. On jouait paroisse contre paroisse, célibataires contre mariés ; ces petits tournois mettaient tout le pays en fête ; le soir on buvait et dansait, c'était un moment de joie générale, pour les joueurs comme pour les assistants qui comprenaient tout le village, un de ces jours heureux auxquels on songeait longtemps d'avance et qui coupaient la monotonie du travail de l'échoppe ou de la glèbe. La date la plus fréquente était le jour des « quaresmeaux », c'est-à-dire du mardi gras; mais c'était parfois aussi le jour du patron de la paroisse, le jour de Pâques ou de Noël.

Le jeu était violent, et n'est pas, aujourd'hui encore, des plus anodins ; quantité de « lettres de rémission » du XIVe siècle, accordant leur pardon à des joueurs qui avaient, par erreur, fendu la tête d'un camarade au lieu de frapper le ballon, montrent que les parties étaient menées avec vigueur.

Cet exercice était très répandu ; on s'y livrait même dans les villes, même à Paris où les parties avaient lieu devant Saint-Eustache, comme le montre un texte de 1393. Les ecclésiastiques, en certaines villes, s'adonnaient à ce jeu ; à Auxerre, tout nouveau chanoine était tenu d'offrir à ses confrères un ballon ; la partie était organisée avec un accompagnement singulier d'exercices pieux et mondains. Le jeu commençait par le chant de la prose : « *Victimæ Pascalis Laudes* », et se terminait par une ronde que dansaient ensemble tous les chanoines. L'usage était fort ancien, puisque les règles du jeu furent codifiées en une ordonnance du 18 avril 1396 :

« *Ordinatio de Pila facienda.* » Cette *pila* ou ce ballon était de grosseur considérable; chaque nouveau chanoine se piquait de surpasser ses prédécesseurs; il fallut restreindre ce zèle; un règlement de 1412 limita la grosseur du ballon, statuant toutefois qu'il ne pourrait être si petit qu'on pût le tenir d'une seule main. Cette coutume ne disparut qu'au XVIe siècle.

Les allusions sont nombreuses, dans notre littérature et en particulier dans notre théâtre, montrant la popularité de la soule. On en trouve dès le XIIIe siècle, et en voici une :

ROBIN

Dieu ! que j'ai la panse lassée
De la choule de l'autre fois.

MARION

Dis, Robin, foi que tu me dois,
Choulas tu ? Que Dieu te le mire (te guérisse)[1].

Dans une pièce moins ancienne, la scène est en enfer, au moment de la mort de Judas, et les diables et diablotins font un ballon de son âme et se la renvoient à coups de pied :

ASTAROTH

Lucifer...
Quand vous aurez fait de cette âme,
Rendez la nous un brief mot
Pour nous jouer un petiot,
Droit par manière de raviaux (amusement).

LUCIFER

Tenez, mes petits dragonneaux,
Mes jeunes disciples d'école,
Jouez un peu à la sole
Au lieu de croupir au fumier.

BERICH

Ça, je veux souler le premier,
C'est droit qu'il me soit présenté.

FERGALUS

Pourquoi ça ?

1. Adam de la Halle, *Li Gieus de Robin:*

BERICH

Je l'ai apporté
Et fait toutes diligences...

ASTAROTH

Sus! diables, sus à lui!

FERGALUS

A lui!
Temps est commencer l'ébat[1].

Il va sans dire qu'il ne manqua pas à ce jeu la preuve usuelle de popularité consistant dans les interdictions royales: ordonnance de Philippe V le Long qui prohibe, en 1319, « *ludos soularum* »; de Charles V, en 1369, qui interdit tous jeux de « solles ». Le jeu continua sa carrière; on le trouve florissant au XVI^e siècle, au XVII^e, au XVIII^e; si florissant même, en ce dernier siècle, qu'un arrêt du Parlement renouvelle en 1781 les prohibitions de Philippe V, et défend « à toutes personnes de jeter aucunes boules de cuir le jour de Noël ni aucun autre jour; de s'attrouper pour courir la boule sous quelque prétexte que ce soit, à peine de cinquante livres d'amende ».

A la Renaissance, ces « gentilshommes champêtres » dont Nicolas Rapin avait décrit avec tant de charme l'existence heureuse, ne dédaignaient pas de prendre part aux jeux de soule en compagnie de leurs domestiques et des paysans du village. Le journal du Normand Gilles Picot, seigneur de Gouberville et du Mesnil-au-Val, mentionne de nombreuses parties qui comptent même parmi les plus importants événements consignés par ce gentilhomme champêtre en ses Mémoires. Exemple: « Dimanche, 14 janvier 1554. — Au soir, sur les onze heures, j'envoyai François Doisnard chez mon cousin de Brillevast et chez le capitaine du Teil porter des lettres afin qu'ils nous amenassent de l'aide pour la choule de Saint Maur à demain. Je lui envoyai un sol pour sa peine.

» — Le lundi 15, jour de Saint Maur, avant que je fusse levé, Quineville, Groult et Ozouville, soldat au fort, arrivèrent céans venant de Valognes. Nous déjeunâmes tous ensemble

1. *Mystère de la Passion*, par Arnoul Gréban, milieu du XV^e siècle.

puis allâmes à Saint-Maur, eux, Cantepye, Symonnet, Moisson, Lajoye, Gaultier Birette[1] et plusieurs autres. Nous y arrivâmes comme on disait la messe, laquelle dite, maître Robert Potet... jeta la pelote et fut débattue jusque environ une heure de soleil et menée jusqu'à Bretteville où Gratian Cabart la prit et la gagna. » On rentre à la maison, mais Cantepye passe la nuit chez un ami, parce que, pour attraper le ballon chassé à travers la plage, « il s'était mis en la mer et avait été fort mouillé ».

On voit par ces Mémoires que le jour et le lendemain de Noël sont aussi consacrés, d'ordinaire, au jeu de la soule ; que le sire de Gouberville se lançait dans les parties avec si peu de ménagement qu'il lui arrivait de faire éclater ses chausses, « depuis le genou jusqu'au milieu de la cuisse » ; que le jeu était assez vif pour qu'on y recût plaies et bosses, comme il advint à l'auteur du journal lui-même, le soir de Noël 1555 : « Ledit jour, à la soule dedans le clos Berger, Cantepye me poussa si fort de son poing, en courant contre moi, sur le tetin dextre, qu'il me fit faillir la parole et à grand'difficulté on me put ramener céans. Je me cuidai évanouir en venant et perdis la vue près de demi-heure, par quoi fus contraint de prendre le lit. » Le lendemain, il ne bouge, ayant toujours « fort grand douleur »; le surlendemain, de même: il a toujours sa douleur « en la poitrine »; enfin, le 28, il se sent mieux, commence à remuer, va à la messe et reprend ses occupations.

Introduit chez nos voisins, ce jeu y suivait une fortune pareille, excitait les mêmes ardeurs, provoquait, au XIVe siècle, les mêmes interdictions de l'autorité royale, sans plus de succès que parmi nous, encombrait, de même, les rues des villes, ce qui fut toléré en Angleterre plus généralement qu'en France, entraînait jusqu'aux ecclésiastiques, mais était, comme en notre pays jusqu'à une époque toute récente, un jeu surtout populaire. Les mentors de la jeunesse élégante le lui déconseillaient dès la Renaissance. Sir Thomas Elyot, diplomate lettré, partisan décidé de tous exercices physiques lesquels, d'après lui, sont indispensables pour former le corps, l'âme

1. Les trois derniers sont des domestiques ; Symonnet est un fils naturel d'un frère naturel du sire de Gouberville.

et même le caractère, fait exception, en son livre du *Gouverneur* (1531), pour le foot-ball, dans lequel il ne voit que « fureur bestiale et violence extrême ». Dans le *King Lear* de Shakespeare, Kent traite, par mépris, un intendant de « misérable joueur de foot-ball[1] ».

On peut noter, en passant, que le goût des exercices physiques était si essentiellement français, qu'Elyot ne sait comment les désigner, en leur ensemble, dans sa langue maternelle et, pendant qu'aujourd'hui nous les appelons *sports*, lui, dans son livre anglais dédié à Henri VIII, et qui faisait autorité au XVIe siècle, les appelle *esbatementes*. Ajoutons, d'ailleurs, que nous n'avons aucune raison de répudier *sport* qui est aussi d'origine française et vient de nos vieux mots *desport* et *desporter* :

Pour déduire, pour desporter
Et pour son corps reconforter,
Porter faisait faucons. (XIIIe siècle.)

Rabelais emploie encore le mot dans son sens « sportif » : « Se desportaient... ès prés et jouaient à la balle, à la paume. »

Au siècle suivant, le foot-ball n'avait pas, en haut lieu, meilleure réputation. Jacques Ier, dans le petit et célèbre traité qu'il écrivit pour l'instruction de son fils Henri, lui recommande chaleureusement la course, le saut, la lutte, l'équitation, la paume, l'escrime et autres exercices qu'un prince doit pousser fort loin, mais sans aller jusqu'à devenir « un professionnel » (*not making a craft of them*); il exclut le foot-ball, où l'on a, dit-il, plus de chances de s'estropier que de se fortifier. Ces anathèmes ont cessé, depuis, d'avoir leur effet; mais du temps des Stuarts, le jeu continua de faire surtout les délices du populaire. Les voyageurs arrivant à Londres, aux XVIIe et XVIIIe siècles, étaient souvent incommodés par ces parties furibondes, menées à travers les rues, et qui troublaient leur visite des monuments; ils donnaient cours, dans leur journal, à leur indignation contre cet amusement « où il y a, disaient-ils, de l'insolence mêlée ».

1. *You base foot-ball player*. I, 4.

Le jeu subsistait également chez nous, mais surtout à la campagne; les paysans de Louis XIV n'étaient pas tous et constamment ces « animaux farouches... noirs, livides et tout brûlés du soleil » que dépeint La Bruyère; c'étaient aussi les rudes et passionnés joueurs de « chole », dont parle du Cange : « la chole, espèce de ballon que chacun pousse du pied avec violence », et qui, dit-il, « est encore en usage parmi les paysans de nos provinces ». Cambry, au siècle suivant, constate la grande faveur dont « la soule » jouissait en Bretagne : « Le seigneur ou notable d'un village jetait au milieu de la foule un ballon plein de son, que les hommes de différents cantons essayaient de s'arracher. Celui qui parvenait à le cacher, à le dérober aux poursuites des assaillants jusqu'au moment du coucher du soleil gagnait le prix fourni par la générosité de celui qui proposait, qui donnait au public cette fête dangereuse. On a vu quelquefois des hommes suivre la soule dans la mer et se noyer en la cherchant. J'ai vu dans mon enfance (il était né en 1749) un homme se casser la jambe, en sautant par un soupirail dans une cave pour la saisir. Ces jeux entretenaient les forces et le courage, mais, je le répète, ils étaient dangereux. »

Le jeu de soule survit encore, sur quelques points de notre territoire, en sa forme primitive, avec les mêmes règles rudimentaires, le même genre de combattants, joué aux mêmes dates que du temps des croisades. A peu de mots près, on pourrait croire tirée de quelque vieux livre telle description contemporaine : « Le jour du mardi-gras, écrit M. Martin-Val, curé de Boulogne-la-Grasse, un cordonnier de Boulogne, ayant au bras un panier, sur l'épaule un bâton au bout duquel est suspendue une grosse boule de cuir bien enrubannée... va de maison en maison faire voir la choule. » Le panier est pour les œufs dont on lui fera cadeau. « La choule est toujours jouée dans la vallée, à la jonction des trois rues, celle de Couchy, celle de l'Église et celle de la Vallée. » Un cortège se forme, musique en tête, le maire fait un petit discours, tenant dans ses mains le ballon qu'il lance subitement au milieu des adversaires. « Alors commence une mêlée indescriptible. La choule est jetée avec les pieds, avec les mains, par ici, par là; elle descend la rue, elle la

remonte; elle est lancée dans les maisons, dans les haies, dans les jardins; elle tombe au milieu d'un groupe de filles curieuses qui s'enfuient au plus vite. On se bouscule, on crie, on s'injurie; l'un reçoit un coup de pied dans la poitrine, l'autre a la main écrasée, celui-ci la figure ensanglantée, l'œil poché, le nez aplati pour toujours. » La lutte est entre la montagne et la vallée. « Il s'agit de noyer la choule dans un bassin qui se trouve au milieu de la vallée, près de la ruelle Saint-Éloi, ou dans celui qui est au milieu de la rue de l'Église, à mi-côte. Alors seulement la victoire sera remportée. » On danse le soir sur l'emplacement où fut jouée la choule (1891).

— « On appelle choule », écrit de son côté, en 1894, M. Alex. Sorel, excellente autorité en la matière, « un ballon de moyenne grosseur, rempli de mousse ou de son et recouvert d'une peau de diverses couleurs. Le ballon reste habituellement chez le maire ou à la mairie, semblable au drapeau d'un régiment qui demeure chez le colonel. » Suit une description de la partie telle qu'elle se joue, entre mariés et célibataires, à Royallieu près Compiègne. La soule bretonne a été décrite aussi, en notre siècle, par Émile Souvestre; la soule picarde, par Decaïeu[1]; toutes ces descriptions se rapportent au jeu primitif et populaire joué sans interruption depuis les Capétiens jusqu'à la troisième République.

## XI

Assis devant sa table, un enlumineur français du XIVe siècle se penche sur une feuille de parchemin; le texte qu'il doit illustrer a pour sujet les *Propriétés des Choses* et, entre autres « choses », l'homme à ses différents âges. Il est arrivé au chapitre de l'Adolescence, et un carré blanc a été ménagé par le scribe pour un dessin. Attentif et réfléchi, il trace l'image des Français qui furent jeunes il y a cinq siècles; il s'applique à synthétiser d'une manière simple et claire la

1. C'est la description citée au début de ce paragraphe. *La Picardie*, 1855.

figure de l'adolescent; les symboles et emblèmes étaient alors d'un usage courant et l'imagier se tirait, au moyen d'un attribut, de la difficulté de peindre une qualité morale. L'idée de *majesté* par exemple éveillait en son esprit l'image d'un sceptre, et il donnait un sceptre à Dieu le Père pour représenter sa majesté. Ayant à peindre un adolescent, il figure un jeune homme debout, la tunique serrée à la taille et tenant à la main, pour attribut unique, un bâton recourbé à son extrémité inférieure en forme de crosse[1].

Pour la race vigoureuse et essentiellement sportive qu'étaient nos ancêtres, la *crosse*, le principal des instruments employés au moyen âge dans les menus jeux d'exercice, était un attribut, fort bien choisi, de la jeunesse. Le bâton crochu précéda la raquette et le maillet; ses transformations et variétés furent innombrables; quantité de jeux se rattachent à lui, célèbres, depuis, sous leurs noms plus ou moins modernes de mail, billard, gouret, croquet, hockey, golf, cricket et bien d'autres.

Il est constamment question de crosse et de crosseurs dans nos vieux documents; ils sont fréquemment représentés par nos miniaturistes. « *Crossare*, dit du Cange, du français *crosser*, chasser une balle avec un bâton recourbé; de là *crosseur*, celui qui chasse la balle. » Dans certains jeux comme la soule, où l'on chassait d'ordinaire le ballon directement avec le pied ou le poing, une variante fut de bonne heure introduite qui permettait l'usage du bâton recourbé comme propulseur du projectile qui était alors, d'ordinaire, une boule de bois. On appelait cela souler ou chouler à la crosse, expression et jeu qui ont survécu dans quelques-unes de nos provinces.

Au moyen de cette crosse, on chassait une balle, une boule, une pierre, un morceau de bois, vers un trou, vers un but constitué par un ou plusieurs bâtons plantés en terre, vers un cercle tracé sur le sol, ou vers un camp marqué par une raie. Tantôt on luttait à qui atteindrait le but ou le trou en moins de coups; tantôt, divisés en deux groupes,

1. *Le Livre des Propriétés des Choses*, traduit par Jehan Corbichon, par ordre du feu roi Charles V de France. Ms. 22 532, à la Bibliothèque Nationale.

les joueurs avaient des buts, des cercles, des camps ou des trous à attaquer ou à défendre, la défense consistant à renvoyer, de leurs crosses, la balle lancée par l'adversaire, pour l'empêcher d'atteindre le bâton planté en terre, le trou ou le camp.

A ce jeu, comme à tous autres, on jouait dur, et les « lettres de rémission » abondent, faisant grâce à des joueurs qui, par mégarde, avaient frappé, au lieu de la balle, la tête d'un camarade et l'avaient fendue : « Ainsi que lesdits enfants crossaient ensemble, icelui suppliant frappa ledit Jehan d'une crosse qu'il tenait. » (1357). Même verdeur au XVI^e siècle : une miniature du *Livre d'Ango*, peint à Rouen vers 1514, et conservé à la Bibliothèque Nationale, représente des enfants jouant à la crosse ; l'un d'eux a reçu un coup sur le nez et saigne abondamment, la partie continue comme si de rien n'était.

On peut voir une autre preuve de la vivacité du jeu dans le sens figuré que prit, au cours des âges, le mot crosser : il signifia, par métaphore, traiter durement. Il en fut de ce jeu comme des jeux de quintaine et de ballon au pied ; les expressions qui en étaient tirées avaient, au figuré, un sens tout pareil. Un esclave bousculé par ses maîtres demande, dans une pièce de Shakespeare, pourquoi

*... Like a foot-ball you do spurn me thus?*

*(Comedy of Errors).*

Saint-Simon, de même, disait que les Jésuites « tôt ou tard crosseraient [les Sulpiciens] avec le pied ».

La crosse proprement dite et la soule à la crosse figurent parmi les amusements favoris du sire de Gouberville et de ses serviteurs et amis : « Après vêpres (dimanche gras, 1554), les hommes mariés contre les non mariés crossèrent à la Petite Champagne jusques à la nuit. » Les curés et vicaires de la région prennent part à ce jeu sous ses deux formes ; on voit dans le Journal que tel curé « bâtonna à la choule tout le reste du jour ».

Les ravissantes miniatures du Livre d'heures de la duchesse de Bourgogne (XV^e siècle), conservé à Chantilly, représentent, autour des pages du calendrier, une variété de jeux et

notamment plusieurs formes de celui-ci. Tantôt on pousse des balles ou billes de bois vers un but consistant en un bâton fiché en terre; tantôt une seule bille, beaucoup plus grosse, véritable ballon, est chassée à coups de crosse par les joueurs divisés en deux camps. Le dessinateur a représenté, dans ce dernier cas, une partie de soule à la crosse. Sur un autre feuillet est peinte la Nativité; on y voit les bergers jouant à la crosse pour passer le temps et se réchauffer en attendant que l'ange vienne. On jouait, en effet, volontiers l'hiver, d'abord parce que c'est le moment des loisirs à la campagne, ensuite parce que c'était un excellent jeu pour combattre le froid. En faveur, sinon à Bethléem, du moins en France dès le XIIIe siècle et sans doute plus tôt encore, le jeu ne l'était pas moins aux XVIIe et XVIIIe siècles, comme le prouvent les ordonnances de police le rangeant au nombre « des exercices dangereux dans les rues ».

Les miniatures du Livre d'heures de Chantilly montrent comment la crosse prenait des formes diverses, s'adaptant aux différents jeux qui devaient sortir de l'exercice primitif et vivre d'une vie propre ; la courbure, dans certains cas, s'alourdissait et terminait le bâton par une sorte de marteau ou maillet. Ces jeux, savamment réglementés depuis, furent très nombreux.

La forme qui consistait à pousser la balle dans des trous avec le moins de coups possible a donné le jeu qui se pratique encore dans les Flandres, qui se joue en Hollande, qui fut une des passions de l'ancienne Écosse (passion qui dure toujours), a gagné l'Angleterre et nous est revenu sous le nom de *golf*.

La forme qui consistait à attaquer et défendre un but (trou, bâton fiché en terre, etc.) s'est elle-même subdivisée en plusieurs jeux dont les plus fameux sont : le jeu de « Lacrosse » pratiqué surtout au Canada, ramené en France ainsi baptisé, et qui se joue avec une crosse garnie d'un filet donnant à l'instrument l'apparence d'une demi-raquette allongée; le jeu du « chat » qui se jouait jadis sous ce nom chez nous et en Angleterre, au moyen d'un bout de bois pointu qu'il s'agissait de faire entrer ou d'empêcher d'entrer, à coups de crosse, dans des trous servant de but, ou dans des cercles ou camps

tracés sur le sol[1]; le jeu de cricket, illustre entre tous en Angleterre, si aimé, et adopté d'un si bon cœur par nos voisins, qu'il est généralement considéré comme autochthone, bien qu'il n'en soit rien. Les cricketeurs d'Angleterre descendent des anciens crosseurs de France, et le nom même du jeu est français : *criquet* désignait le bâton planté en terre, que les joueurs s'efforçaient d'atteindre, d'attaquer ou de défendre. Des textes français fort antérieurs aux plus anciens textes anglais ne laissent aucun doute à cet égard : « Le suppliant arriva en un lieu où on jouait à la boule, près d'une attache ou criquet » (1478). Le plus vieux document anglais où le mot figure est seulement de 1598[2]. L'origine française du jeu, variété du jeu de crosse, est encore montrée par l'Anglais Cotgrave qui, dans son célèbre dictionnaire des langues anglaise et française, dit : « *Crosse*, bâton recourbé avec lequel les jeunes garçons jouent au *cricket*. — *Crosser*, jouer au *cricket* » (1611).

Ajoutons, ce qui n'a jamais été remarqué, que le jeu est resté à peu près le même dans les deux pays, sous les noms de crosse et de cricket, jusqu'à une époque relativement récente. Une peinture anglaise du XVIIIe siècle, par Hayman, représente le jeu authentique de cricket tel qu'il était pratiqué de son temps chez nos voisins. Il convient de rapprocher de cette peinture bien connue l'estampe moins célèbre de Gravelot qui figure dans son *Petit cahier d'images pour les enfants*. L'artiste français a représenté la balançoire, le cheval fondu, le sabot, le cerceau, les quilles, l'arbalète, enfin « le jeu de la crosse ». Le jeu qu'il figure est tout pareil à celui de Hayman; le but, le *wicket* des Anglais, est de même forme exactement; un des joueurs lance la balle, un autre défend le but avec un bâton qui, dans le tableau anglais

1. Mentionné dans un acte français de 1347. C'est le jeu auquel jouait le fameux Bunyan lorsque, juste au moment où il allait « frapper le chat », il eut la vision qui changea le cours de sa vie. Ce jeu, pour lequel on emploie aujourd'hui des bâtons droits au lieu de crosse, a survécu sous divers noms, avec des variantes, dans plusieurs provinces : *quinet* dans le Lyonnais; *caille* dans la Bresse; *picotin* dans le Vivarais ; *pirouette* dans le Périgord.

2. Un certain John Denwick déclare, à cette date, qu'il jouait, dans son enfance, au « creckett and other playes » à Guildford (cité dans le grand Dictionnaire de Murray qui conclut : « The word appears to be the same as French criquet. »)

comme dans la gravure française, *est une crosse*. L'estampe de Gravelot est accompagnée de ces vers peu poétiques, mais qui indiquent clairement la nature du jeu :

De la main du petit Jacquet
Ce globe va partir; un autre enfant s'apprête
A l'écarter du but; ainsi, dans tout projet,
Souvent nous éprouvons un choc qui nous arrête.

Jusque dans le cours du siècle dernier, le jeu était pratiqué, en Angleterre comme en France, surtout par des enfants ou de tout jeunes gens. Il grandit alors en importance chez nos voisins, pendant qu'il tombait en décadence chez nous, pour revenir plus tard en son pays d'origine, n'y être pas reconnu et y être communément considéré comme la forme la plus typique des jeux proprement « anglo-saxons[1] ».

Élevé en Angleterre à la hauteur d'un jeu « scientifique », le cricket, ridiculisé encore par Pope et Walpole, fut pris comme sujet d'un poème héroïque par James Love, en 1770, honneur qui eût pu lui être plus fatal encore que les railleries de Pope. Mais il était en période ascendante, et son essor ne s'arrêta pas ; ses lois furent codifiées en 1774 par le duc de Dorset, lord Tankerville et autres gentilshommes[2]; sa popularité n'a cessé de grandir dans toutes les classes de la société, et, après des hésitations, il a fini par retrouver en France une partie de son ancienne faveur.

## XII

La variété de jeux de cette catégorie qui eut, en notre pays, le succès le plus général fut celle que faisaient prévoir les miniatures de Chantilly et dans laquelle l'extrémité de la crosse, s'alourdissant, transformait l'instrument en une sorte

1. « Le *cricket*, jeu national et tout à fait indigène de l'autre côté de la Manche. » Siméon Luce, *La France pendant la guerre de Cent ans*.

2. Voir Andrew Lang qui, dans son charmant et spirituel essai sur le *Cricket*, cite le début du poème de Love :

*Hail cricket, glorious, manly British game,*
*First of all sports, be first alike in fame.*

de *maillet* à long manche. L'exercice ainsi pratiqué prit de là le nom de *mail* sous lequel il fut célèbre en France et dans toute l'Europe, et demeure populaire, de nos jours encore, par une fortune qui n'a jamais subi de revers, dans la région de Montpellier. Nous sommes ici en présence d'un sport vraiment illustre, aux destinées glorieuses, qui excita des enthousiasmes, eut des adeptes fervents, et s'enorgueillit, comme les tournois, les échecs et la quintaine, d'origines semi-fabuleuses. Consistant à chasser, avec le moins de coups possible, une boule de bois jusqu'à ce qu'elle touche des buts ou passe par des détroits désignés d'avance, le mail n'acquit son développement et ne parvint à la popularité universelle qu'au XVIe siècle[1]. Dans ce siècle et au suivant, il envahit littéralement la France : pas de ville, bourgade ou château qui n'eût son mail, depuis les châteaux des rois jusqu'aux modestes Rochers de madame de Sévigné : « J'ai fait deux tours de mail avec les joueurs. Ah ! mon cher comte, je songe toujours à vous, et quelle grâce vous avez à pousser cette boule. Je voudrais que vous eussiez à Grignan une aussi belle allée. » Maintes promenades, maintes rues de nos villes rappellent aujourd'hui, par leur nom, l'usage fait autrefois de l'emplacement qu'elles occupent.

L'honneur de donner naissance à une littérature sportive ne pouvait lui manquer ; ses règles et son éloge se retrouvent en de nombreux ouvrages où il est déclaré, cela va de soi, le roi des jeux (c'est l'expression ordinaire), et où sont célébrés, en termes lyriques, son élégance, ses charmes, sa noblesse, son antiquité et ses vertus curatives. « Le noble jeu de mail, dit Sudre, est fort ancien : la plus grande partie des règles de ce jeu fut abolie par le non-usage ; les Gaulois s'avisèrent de les rédiger par écrit ; mais comme, avec le temps, les termes d'une langue changent, comme toutes les choses périssables, ces règles devinrent presque inintelligibles. Les Français, successeurs des Gaulois, voulurent conserver dans ce jeu les règles de leurs ancêtres ; pour cela,

1. Mais on y jouait bien avant. L'instrument et le jeu lui-même se sont appelés primitivement *Tecon* ou *Touquon* : « Lesquelx compaignons » jouaient « au jeu appelé le touquon » et « Gaillart tenoit en sa main ung petit maillet de quoy il frappoit la bille », 1455 (dans Godefroy).

ils les rectifièrent dans les termes, il les insérèrent dans l'Académie des jeux, et l'original gaulois duquel ils les avaient extraites fut envoyé chez l'épicier» (1772). Heureux épiciers, à donner envie à tous les antiquaires de France, qui possédèrent des écrits gaulois!

De même que le jeu lui-même, les boules sont de provenance quasi fabuleuse. « Ces boules sont de racines de buis; les meilleures viennent des pays chauds; on les trouve dans les fentes ou petits creux de rochers où il se fait des nœuds; on les coupe», et on les prépare en leur prodiguant des soins de toute espèce, dont les plus efficaces consistent à «les tenir dans un sac avec du linge sâle, qui est le meilleur endroit, ni sec ni humide, où on les peut conserver saines[1]». Selon Brantôme, les meilleures boules venaient de Naples et étaient en bois de néflier.

Le jeu fut, pour ses fidèles, une sorte de religion qui avait ses superstitions, et aussi ses histoires miraculeuses. Telle l'histoire de « la Bernarde», boule de « grand renom», vendue par un marchand d'Aix au milieu de beaucoup d'autres; personne n'en voulait, car elle « était d'un vilain bois à moitié rougeâtre». Un bon joueur nommé Bernard se décida à l'acheter et la paya quinze sols; il se trouva avoir acquis un trésor, une boule sans pareille, de densité égale en toutes ses parties, phénomène très rare. Elle devint célèbre; « le président de Lamanon, qui l'a eue depuis, en a refusé plusieurs fois cent pistoles. Il disait qu'avec la Bernarde il jouerait aux Grands Coups (une des variétés du jeu) avec le diable ».

La fabrication des maillets avait aussi une extrême importance : « On a reconnu que les masses de Georges Minier d'Avignon, qui sont de chêne vert, et surtout celles du père, sont incomparablement mieux faites et meilleures que celles de tous autres ouvriers (1717). »

Ce jeu incomparable guérit toutes les maladies; c'est assurément, disaient les Encyclopédistes du XVIIIe siècle, reproduisant l'avis d'autorités antérieures, le meilleur de tous pour la santé : « L'agitation qu'on se donne fait un merveilleux

1. *Nouvelles Règles pour le Jeu de mail*, 1717.

effet pour la transpiration des humeurs, et il n'y a point de rhumatismes ni d'autres maux semblables qu'on ne puisse prévenir par ce jeu... Il est propre à tous les âges depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse. » — « De tous les jeux d'exercice, dit Sudre, le jeu de mail, au jugement de la faculté de médecine de Montpellier, est le meilleur pour la santé. »

Le corps médical et le corps des palemardiers, ou maîtres de mail (régis par des statuts de 1668) de Montpellier étaient, on le voit, d'intelligence ; ils constituaient, à eux deux, les principales gloires de la vieille cité. « Montpellier est la ville où ce jeu a toujours été le plus fréquenté ; aussi les joueurs y passent-ils pour les plus fameux de l'Europe... On y joue sur des chemins et dans des traverses, aux environs de la ville ; les détours qui s'y rencontrent occasionnent, à tout moment, des coups difficiles... Il se trouve des joueurs qui portent, d'un seul coup, la boule jusqu'à deux cents pas à la volée, ce qui n'est pourtant pas toute la science du jeu ; il faut encore savoir régler ses coups à propos, se tirer, se dégager des pierres, des fossés et autres mauvais pas où la boule se rencontre assez souvent, franchir les coins, les murailles ; savoir tirer à la pierre de touche (but) pour terminer la partie. »

L'intérêt de cette description est qu'elle s'applique exactement à ce qui se passe aujourd'hui ; elle pourrait être de M. Félix Michel, de Montpellier, à l'obligeance de qui je dois d'intéressants renseignements sur les usages actuels ; elle est de Sudre, qui écrivait en 1772 et dépeignait un état de choses immémorial dans la région. Les enfants, à Montpellier, naissent « un maillet à la main », écrivait le même auteur. Les Anglais même qui venaient, en grand nombre, à Montpellier, principale station d'hivernage au siècle dernier, étaient surpris d'une ardeur très supérieure à ce qu'ils voyaient dans leur propre pays : « Ils ne peuvent d'abord se persuader que tant de personnes puissent s'amuser à courir, disent-ils, après un morceau de bois ; mais ils reviennent bientôt de leur erreur » ; l'enthousiasme les prend, et ils courent bientôt comme les autres.

Le jeu a cet avantage qu'il convient à tous les terrains, et, comme disaient les Encyclopédistes, à tous les âges ; qu'on peut en varier à l'infini les règles, choisir des « pierres

de touche », et suivre des conventions adaptées au relief du sol et à la force des joueurs. On peut le pratiquer en plein champ, à toute volée, à travers sentiers, ravins, prés et vignes, visant des buts fort éloignés qu'on atteint par force et par adresse. On peut s'y exercer aussi dans de belles allées ombreuses, offrant un champ limité, des buts peu éloignés, demandant plus d'adresse que de force ; jeu élégant auquel il est possible de se livrer en compagnie et tout en causant. Ce fut la variété la plus aimée dans les parcs aristocratiques aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, époque où tout ce qui pouvait s'associer avec la conversation était certain d'obtenir la préférence.

La partie jouée à travers champs et parmi tous les hasards et les difficultés de la rase campagne s'appelait la *Chicane*, mot antique et qui justifie, pour une fois, les prétentions orgueilleuses des anciens historiens de nos sports. Le mot, en effet, n'a pas été, comme on pourrait le croire, emprunté au barreau ; c'est, au contraire, le barreau qui l'a emprunté aux sports. S'il est douteux que nos chiens de chasse descendent de ceux de Brutus, et peu certain que les tournois aient été inventés par les Troyens, il est incontestable que chicane vient du grec τζυκανίζειν et désignait, du temps des empereurs byzantins, un de leurs plus brillants jeux d'exercice. Ce jeu avait été emprunté par eux à l'Orient, se jouait à cheval et consistait à chasser, divisés en deux camps, une boule à coups de maillet (de raquette, selon du Cange). Cet exercice spécial a, d'ailleurs, reparu dans l'Europe moderne, d'abord chez nos voisins d'Angleterre, de qui nous le tenons et qui l'avaient repris, dans notre siècle, aux Orientaux ; c'est le ravissant, mais très dispendieux et difficile jeu de *polo*, demeuré, comme l'ancienne chicane des Byzantins, « *ludus periculosæ plenus aleæ* ».

Les autres formes de jeu, celles qui en faisaient surtout un exercice d'adresse, accessible par là aux deux sexes, en se modifiant peu à peu, finirent par constituer, à leur tour, des jeux séparés, entre autres le *croquet*, bien connu de nos jours et dont le nom même est tiré d'un des termes du jeu de mail[1], et le *billard*, qui n'était, au début, qu'une sorte de croquet et se jouait à terre sur une surface plane et peu éten-

1. « Art. XXXVI. Du coup de croque ». Sudre, *Le noble Jeu de mail*, 1772.

due, au moyen d'un bâton recourbé, crosse ou *billard* (de *bille*, bâton). « Billard, dit Littré, autrefois bâton recourbé avec lequel on poussait les boules. » Le billard de terre était connu chez nous dès le moyen âge ; c'est à cette sorte de jeu que la Cléopâtre de Shakespeare conviait encore ses amis, comme si elle eût été contemporaine d'Élisabeth, quand elle leur disait : *Let us to billiards*. Et, bien qu'il y fallût plus d'adresse que de force, c'était pourtant un exercice assez vif pour une femme ; aussi Charmian s'excusait-elle auprès de la reine d'Égypte : « Le bras me fait mal » ; mieux vaudrait jouer avec quelqu'un d'autre.

A cette époque, toutefois, on commençait à connaître le billard monté, jeu d'appartement qu'on pouvait pratiquer à couvert, comme la paume. Les règles, les termes et les instruments du jeu en rappelèrent longtemps l'origine ; on transporta, du mieux qu'on put, sur le tapis vert, les buts, les obstacles, les détroits, la passe, qui agrémentaient l'exercice en plein air. Jusqu'au XVIII^e siècle, les billards (queues) dont on se servait gardèrent la forme recourbée de l'ancienne crosse et on jouait avec le gros bout. « Le mot billard », lit-on dans l'*Académie des jeux*, « s'entend, en troisième lieu, du bâton recourbé avec lequel on pousse les billes. Il est ordinairement du bois de gayac ou de cormier, garni par le gros bout ou d'ivoire ou d'os simplement. Il y en a aussi dont on se sert sans ces garnitures. » Comme pour le mail, le mot billard désignait à la fois le jeu, le lieu et l'instrument.

Sous la forme billard et sous la forme mail, pour ne rien dire du croquet, l'ancien jeu de crosse dure ainsi parmi nous ; il est au nombre des rares exercices qui n'ont pas eu à renaître en notre pays dans ces derniers temps, suprême justification du vieil enlumineur qui, penché sur son manuscrit, avait mis aux mains de l'adolescent français, il y a cinq cents ans, une crosse, emblème de passions sportives destinées à franchir les siècles et à survivre aux révolutions.

J. J. JUSSERAND

*(A suivre.)*

# LA RÉUNION DE L'ALSACE

## A LA FRANCE

Si l'on ouvre tous nos précis d'histoire, on y lira, avec certaines variantes, cette phrase : « L'Alsace a été réunie à la France, en octobre 1648, par les traités de Westphalie. » Et l'on s'imagine, assimilant les faits anciens aux événements modernes, que, d'un jour à l'autre, la condition de la province a été changée, qu'allemande la veille, elle s'est éveillée le lendemain française. L'on se figure que le gouvernement de Louis XIV prit aussitôt possession de tout le pays entre le Rhin et les Vosges, entre la Lucelle au nord et la Lauter au sud, qu'il y envoya des fonctionnaires pour exécuter ses volontés, qu'il y leva l'impôt et y ouvrit des bureaux de recrutement, qu'il le traita en un mot comme la Champagne ou l'Ile-de-France. Ce sont là de graves erreurs. L'Alsace n'a pas été réunie à la France d'un bloc. L'annexion s'est faite lentement, par étapes successives. Les traités de Westphalie n'ont été qu'une amorce, et c'est peu à peu que la France a étendu sa domination sur l'Alsace entière.

*
* *

Au début du XVII^e siècle, l'Alsace n'était qu'une expression géographique. Le pays qui portait ce nom se composait d'un grand nombre de principautés, laïques ou ecclésiastiques, et de villes libres dont chacune avait sa constitution particulière. Le traité de Munster ne cédait directement à la France

qu'un certain nombre de ces « États ». C'étaient ceux qu'au cours des âges avait acquis la maison d'Autriche et que gouvernait, avec le Tyrol, un archiduc d'une branche cadette, résidant à Innsbruck. Ils comprenaient la ville de Brisach, qu'un caprice du Rhin avait rejetée sur la rive droite, et, à gauche du fleuve, Ensisheim, Thann, Landser, Altkirch, Ferrette et Belfort, c'est-à-dire toute la partie sud de la Haute-Alsace qu'on désignait sous le nom de Sundgau; et, en plus, dans la Basse-Alsace, le val de Villé. C'était encore les domaines qui appartenaient à l'Empire et dont la maison d'Autriche avait la jouissance, puisque, depuis le milieu du XV^e siècle, des princes de cette famille avait été appelés au trône impérial. Ils n'étaient plus que des débris des vastes biens que les Hohenstaufen avaient jadis acquis dans la province, et se réduisaient à une moitié de la belle forêt de Haguenau et à une quarantaine de villages sur la lisière de ce bois.

La France n'acquit pas le territoire des autres États, mais seulement sur eux des droits plus ou moins bien définis. L'archiduc d'Autriche exerçait, en qualité de *landgrave* de Haute-Alsace, une sorte de police sur presque toute l'étendue du pays au sud de l'Echenbach. Les seigneurs se réunissaient à son appel en assemblée provinciale, prenaient des mesures communes pour la défense de la région, votaient même des impôts communs. Leurs causes étaient jugées en dernier ressort par un tribunal autrichien, la Régence d'Ensisheim. Entre l'Empire et ces hobereaux se dressait une autorité intermédiaire, celle de l'archiduc landgrave : ils n'étaient que *médiats* de l'Empire. Par le traité, la France était substituée au landgrave. En conséquence, presque tous les seigneurs de la Haute-Alsace lui furent soumis en 1648: leurs terres, qu'ils continuaient d'administrer, furent réputées terres françaises, — telle l'importante seigneurie de Ribeauville, — et sur elles, dès 1649, par-dessus l'impôt féodal, Louis XIV leva la subvention, impôt royal. Jadis l'Empereur exerçait un protectorat sur les villes d'Alsace qui se proclamaient villes libres impériales. Il déléguait ce droit à un fonctionnaire qui prenait le titre de *landvogt* (en français *grand bailli* ou *préfet*) et qui, en outre, administrait les quarante villages d'Empire. La France hérita, par le traité, des prérogatives du *landvogt*.

A elle désormais de protéger les villes libres. Ces cités, au nombre de dix, qui s'échelonnaient depuis Landau au nord jusqu'à Colmar et Turckheim au sud, devaient prêter serment à l'avenir au grand bailli, nommé par le roi de France, le prier d'assister chaque année au renouvellement de leur magistrat et lui payer une légère redevance annuelle. Autrefois les droits du *landvogt*, comme ceux du *landgraf*, étaient plus nombreux. Il appartenait à la France de les rechercher et de les revendiquer en toute leur extension, pour étendre en fait, au moyen de ces dignités, sa domination sur tout le *territoire* de l'Alsace. Les plénipotentiaires français avaient déjà formé ce plan, puisqu'à côté du landgraviat de Haute-Alsace ils se firent céder le landgraviat de Basse-Alsace, qui n'appartenait pas en propre à la maison d'Autriche et dépendait de l'évêché de Strasbourg.

Telle nous paraît être l'interprétation exacte du traité de Munster, sur lequel on a tant discuté et on discutera encore longtemps. S'il donnait à la France immédiatement quelques territoires et quelques droits, il lui donnait surtout des espérances. Mais, en attendant que vînt le moment de les réaliser, le même traité reconnaissait l'indépendance d'un grand nombre d'États alsaciens. Il déclarait, en termes solennels, qu'ils resteraient membres *immédiats* de l'Empire germanique, c'est-à-dire qu'ils relèveraient de l'Empereur sans aucun intermédiaire et se feraient directement représenter aux diètes impériales. En Haute-Alsace, le comté de Horbourg et la seigneurie de Riquewihr, diverses terres ecclésiastiques; en Basse-Alsace, la région presque tout entière avec les comtés de Hanau-Lichtenberg, de la Petite-Pierre, de Fleckenstein, les terres de l'évêché de Strasbourg échappaient, pour le présent, à l'autorité du roi de France. Non seulement la ville de Strasbourg et celle de Mulhouse qui, depuis le XVI^e siècle, se rattachaient à la République des Suisses, mais encore les dix villes de la préfecture prétendaient demeurer germaniques. Le texte du traité cédait à la France les droits que le grand bailli exerçait sur les dix villes, non les dix villes elles-mêmes, qui restaient allemandes.

Les traités de Westphalie signés, la France avait une double tâche à remplir dans la province. Elle devait conserver et

administrer avec sagesse les domaines du Sundgau et du voisinage de Haguenau qui lui appartenaient sans aucune contestation ; elle devait étendre peu à peu sa domination sur le reste de l'Alsace, en tirant du texte du traité ses conséquences logiques. Au début, elle faillit à l'un et à l'autre de ces devoirs.

Il nous semble de nos jours que la réunion de l'Alsace à la France dût être considérée comme un des événements les plus décisifs de l'histoire. Or, il n'en fut rien : ce fait passa complètement inaperçu. Aucun poète n'a chanté l'acquisition de cette province, que César appelait « la plus belle de la Gaule » ; aucun auteur de mémoires même ne la signale. On avait bien autre chose à faire que de vanter une conquête de Mazarin, à une époque où la Fronde éclatait et où un misérable pamphlet, plus ou moins spirituel, occupait les esprits. Puis cette Alsace, autrefois si florissante, valait-elle bien la peine qu'on s'en souciât encore? Nous ne pensons pas que, dans toute l'histoire — et l'on peut remonter au temps de la plus lointaine sauvagerie, — aucun pays ait supporté tant de maux, ait été aussi cruellement ravagé que l'Alsace pendant la guerre de Trente Ans. Impériaux, Suédois et Français, et, avec eux, toutes les bandes irrégulières, tous les « chenapans » qui vivaient du pillage et de la guerre, avaient laissé sur son sol les traces de leur passage. Ils avaient brûlé les villages, dont un grand nombre ne se sont plus jamais relevés de leurs ruines. Ils avaient tué les paysans, et plus des deux tiers de la population avaient péri. Les champs restaient en friche et les broussailles couvraient les cantons les plus fertiles ; aux maux de la guerre s'étaient ajoutées toutes les souffrances de la famine. Un véritable désert, voilà ce que l'Allemagne donnait à la France, comme « satisfaction » du sang versé sur les champs de bataille pour « les libertés germaniques ». Fallait-il donc attacher tant de prix à ces décombres encore fumants?

Pourtant ces terres devaient un jour produire à nouveau d'abondantes moissons ; ces vignes étaient prêtes à refleurir ; ces mines renfermaient encore de riches produits. Un homme comprit qu'il y avait là un excellent placement à faire pour lui et sa famille, et, au mois de décembre 1659, le cardinal de Mazarin se fit livrer par Louis XIV les comtés de Ferrette, les seigneuries de Belfort,

Delle, Thann, Altkirch avec tous les droits y afférents ; et il les donna bientôt après en dot à sa nièce, la belle Hortense Mancini, le jour où elle épousa le duc de la Meilleraye. Celui-ci, devenu le duc de Mazarin, reçut en plus le titre de grand bailli de Haguenau, et, avec lui, les quarante villages de la *landvogtei*. La France se dépouillait elle-même de presque tout le domaine direct que le traité de Munster lui avait assuré, ne gardant sur lui qu'une vague souveraineté.

Faut-il s'étonner, en voyant à Paris le gouvernement se soucier si peu de l'Alsace, que les fonctionnaires envoyés par lui dans la province aient oublié leur devoir de la façon la plus grave ? Le comte de la Suse, commandant de Belfort, fait cause commune pendant la seconde Fronde avec le prince de Condé ; Charlevois, gouverneur de Brisach, se révolte, et il fallut que le maréchal de Guébriant l'attirât dans un piège au moyen « d'une demoiselle des mieux faites et de facile composition ». Le premier gouverneur de l'Alsace nommé par la France, le comte d'Harcourt, de la maison de Lorraine, blessé par Mazarin, vient dans le pays en rebelle, et hésite s'il ne livrera pas Brisach à l'Autriche. En 1654, Mazarin est obligé de reconquérir l'Alsace sur lui et de lui promettre, pour prix de sa soumission, une rente annuelle de cent cinquante mille livres. En vérité, lorsqu'on étudie de près ces intrigues si mesquines, lorsqu'on constate ces trahisons, l'on se demande si le sentiment de la patrie existait vraiment dans l'âme de ces seigneurs : cette Alsace à peine réunie à la France, cette Alsace dont la perte de nos jours nous a causé de si cuisantes douleurs, ils voulaient la rendre à l'Allemagne par dépit et par vengeance ! Ceux qui leur succédèrent furent sans doute plus soumis à la cour ; mais tous venaient dans le pays comme en un lieu d'exil. C'étaient à leurs yeux de bien tristes villes que Haguenau et Ensisheim, où ils devaient faire résidence, au milieu des ruines qu'avait laissées la guerre. Ils ne connaissaient rien de la vie alsacienne, ne comprenaient rien à la langue du pays, se perdaient dans toutes les subtilités juridiques qu'on leur opposait. Aucun de ces hauts fonctionnaires ne considérait la beauté de la mission qu'il avait à remplir : relever cette province désolée et la rattacher par un lien d'étroite affection à la France.

Si le gouvernement français abandonnait de la sorte les territoires qui lui avaient été cédés, l'on devine qu'il ne fit rien ou presque rien pendant cette période pour étendre son autorité sur les États qui demeuraient rattachés à l'Allemagne. De 1648 à 1670, tous les seigneurs de Basse-Alsace, les Horbourg en Haute-Alsace, l'évêque de Strasbourg et les villes libres remplirent tous leurs devoirs vis-à-vis de l'Empire. Ils payèrent l'impôt impérial des *Römermonate;* ils fournirent leur contingent d'hommes pour les expéditions contre les Turcs; ils envoyèrent des représentants aux diètes impériales ou aux diètes particulières du cercle du Haut-Rhin; ils portèrent les appels de leurs tribunaux à la chambre impériale de Spire. En 1657, à la mort de l'empereur Ferdinand III, ils prirent le deuil. La petite noblesse de la Basse-Alsace, comprenant environ soixante-dix membres, dont chacun possédait un ou deux villages au plus, s'était constituée, un an avant la paix de Westphalie, en un corps autonome, à l'exemple des nobles des cercles de Souabe, de Franconie et du Bas-Rhin. En 1651 — après le traité — elle se donna des statuts et plaça à sa tête un Directoire. Elle fit confirmer ses règlements non par la France, mais par l'Empereur, et elle fut agrégée aux trois corps de noblesse allemands. Les villes de la Décapole demandèrent au même Empereur le renouvellement de leurs privilèges; elles refusèrent de prêter au comte d'Harcourt, nommé grand bailli par la France, le serment traditionnel de fidélité; et, encore en 1664, la cité de Colmar ne voulut pas jurer obéissance au duc de Mazarin.

Même tous ces États alsaciens, qui, avant la guerre de Trente Ans, dans leur désir de garder complète leur autonomie, repoussaient toute intervention de l'Empereur, s'adressent en toute circonstance à la cour de Vienne; ils se refugient sous l'aile de l'aigle impériale, par crainte de la France. On peut dire que les relations de ces principautés avec l'Empire ont été plus fréquentes après 1648 qu'avant cette date. Et la France ne disait rien! Toute sa politique jusqu'en 1670 consistait à maintenir intacte l'alliance avec les États allemands, à conclure et à proroger la Ligue du Rhin. Il ne fallait pas mécontenter les alliés en coupant les

liens qui attachaient l'Alsace à l'Allemagne. La France laissa « sommeiller », et même dormir ses droits sur la province. Bien plus, à plusieurs reprises, elle reprit une idée déjà mise en avant lors des négociations des traités de Westphalie. Elle aurait voulu tenir l'Alsace comme fief impérial, de la même manière que la Suède possédait l'évêché de Brême et une partie de la Poméranie ; elle aurait ainsi eu voix à la diète, et, qui sait ? elle eût pu un jour renouveler la tentative de François Ier et élever son souverain sur le trône qu'occupa Charles-Quint. La France elle-même semblait rejeter l'Alsace sur l'Allemagne.

*
* *

Pourtant, elle se ressaisit assez vite, et quelques actes marquèrent son dessein de briser toute résistance entre les Vosges et le Rhin. Lorsqu'en 1661 le jeune Louis XIV eut pris personnellement en mains le pouvoir, il était à prévoir qu'il ne souffrirait plus aucune limite à son autorité absolue. Dès 1663, il arracha à l'influence germanique l'un des principaux États de l'Alsace. L'évêché de Strasbourg possédait dans la province d'immenses domaines, toute la vallée de la Bruche, Saverne et ses environs, Erstein et Benfeld, et, dans la Haute-Alsace, le mundat de Rouffach, sans compter les deux bailliages d'Ettenheim et d'Oberkirch, situés sur la rive droite du Rhin. Le prélat disposait en outre des terres des abbayes de Murbach et de Lure : il exerçait, par son clergé, une influence immense sur la population catholique, très croyante et très docile. La dignité épiscopale était remplie par un oncle de l'empereur Léopold, l'archiduc Léopold-Guillaume, et, encore que jamais il ne mît les pieds en son diocèse, son image partout présente entretenait l'affection des fidèles pour la maison de Habsbourg. Sa mort subite, le 20 novembre 1662, fut une bonne fortune pour la France. Louis XIV veilla à ce qu'un homme tout dévoué à ses intérêts le remplaçât. Suivant le concordat germanique, l'évêque de Strasbourg devait être élu ; le roi acheta — et fort cher — la voix des chanoines électeurs. Elles se portèrent (janvier 1663) non sur un Français, mais sur un dignitaire allemand dont le dévouement à la France avait été déjà mis à l'épreuve : le comte

François-Egon de Furstemberg. Le nouvel élu se montra reconnaissant. Il mit à la disposition du souverain son domaine temporel : il prêcha à son clergé et à ses ouailles la soumission. La nomination de Furstemberg au siège de Strasbourg fut, après le traité de Munster, la première étape dans l'histoire de la réunion de l'Alsace à la France.

Le voyage de Louis XIV dans la province, en 1673, en marque une seconde. Jusqu'au moment où il avait déclaré la guerre à la Hollande, le roi de France avait été plein de ménagements pour l'empire germanique, et il avait écouté, sans trop grande colère, les doléances des dix villes impériales, soutenues par la Diète. Mais, la guerre commencée, il eut vite la certitude que les États allemands feraient cause commune avec ses ennemis, qu'ils étaient tout prêts à entrer dans la coalition fomentée par Guillaume d'Orange. Louis XIV, n'ayant plus de ménagements à garder, entendait montrer dès lors qu'il était maître incontesté en Alsace. Il fit passer la province du département des Affaires étrangères dans celui de la Guerre, et il en finit avec les chicanes que continuait à soulever la Décapole.

Il annonce tout à coup, au mois d'août, son intention de visiter Colmar. Sous prétexte de veiller à la sûreté royale, le marquis de Louvois y introduit des gardes suisses. D'autres soldats les suivent ; la ville est occupée militairement. Louvois demande les clefs des portes et celles de l'arsenal. Il enlève les canons des remparts et les fait conduire à Brisach. Il ordonne aux bourgeois, sous peine d'une amende énorme, de livrer toutes leurs armes, et on les vit porter au *Wagkeller* les plus invraisemblables engins : à côté des fusils les arbalètes du moyen âge et les arquebuses toutes rongées de rouille. Mais viennent encore d'autres soldats, la pioche sur l'épaule, avec des mineurs de Sainte-Marie et des paysans du Sundgau. Ils s'attaquent aux anciens remparts, l'orgueil des bourgeois, et ils les rasent jusqu'au sol. Sur ces entrefaites, Louis XIV s'est approché de la ville où il n'entra point. Il jette un mot d'encouragement aux travailleurs : « Courage, mes enfants ! » et il reste impassible lorsque le magistrat, à genoux, les mains jointes, le supplie d'arrêter l'œuvre de destruction. Les fortifications de Schlestadt eurent

le sort de celles de Colmar. Dans les remparts des huit autres villes furent percées, de distance en distance, de larges brèches. Ces cités sont désormais ouvertes, semblables à des villages, et un chroniqueur du pays s'écrie : « La pauvre Alsace a perdu son ancienne splendeur et sa beauté. » La Décapole a vécu ; les dix villes font partie intégrante de la France, comme les quarante villages de la *Landvogtei*. Après la paix de Nimègue, des soldats français continuèrent d'y tenir garnison.

Louis XIV, arrivé à l'apogée de sa puissance, résolut de soumettre de même à son autorité directe les princes alsaciens qui se targuaient encore de leurs relations avec l'Allemagne. Il y fut poussé vivement, non par Louvois, comme on ne cesse de le répéter, mais par le nouveau secrétaire des affaires étrangères. Charles Colbert de Croissy, frère du grand Colbert, avait été de 1655 à 1663 intendant en Alsace ; il connaissait admirablement le pays et avait fait une enquête minutieuse sur ses ressources et aussi sur sa situation juridique. Il avait compris la nécessité pour la France de ne plus prolonger les équivoques et de faire de tous les États alsaciens des territoires français. Devenu ministre, il réalisa le dessein qu'il avait formé vingt années plus tôt.

En 1657, il avait créé un conseil souverain à Ensisheim, chargé de recevoir les appels des petites justices locales. En 1661, cette cour fut supprimée et remplacée par un simple conseil « provincial », relevant du parlement de Metz. Mais voici que, tout d'un coup, après le traité de Nimègue, l'on rendit la justice supérieure à ce conseil, transféré pendant la guerre de Hollande dans la forteresse de Brisach. On allégua toutes les dépenses que causaient aux sujets alsaciens du roi les voyages à Metz, le retard apporté au jugement de leurs procès, l'ignorance où se trouvaient les magistrats messins de la langue allemande. Ces arguments étaient sans réplique ; mais on eût pu les invoquer déjà en 1661. En réalité, on réservait au nouveau conseil une tâche qui dépassait la compétence d'un conseil provincial, celle même que remplissait à ce moment « la chambre de réunion » du parlement de Metz.

On ne savait si le traité de Westphalie avait cédé à la France les villages du nord de l'Alsace, compris entre la Queich et le

Seltzbach, et faisant partie du diocèse de Spire. Dès le début de 1680, le procureur général assigna devant le « conseil supérieur » tous les seigneurs de ces territoires ; il démontra, à grands renforts de textes, que leurs biens, ayant appartenu « au temps de Dagobert » à l'abbaye de Wissembourg, relevaient de la préfecture de Haguenau, que par suite ils *devaient* avoir été cédés au roi de France. Et, le 22 mars, la cour rendit un arrêt conforme ; elle enjoignit à tous les habitants de cette contrée de reconnaître Louis XIV « pour leur seul souverain et monarque ». Peu après, le même procureur convoqua les princes alsaciens dont l'*immédiateté* avait été garantie par le traité de Munster ; on leur déclara sans ambages, le 9 août, que la sentence du 22 mars s'appliquait aussi à eux, et que toutes leurs terres étaient placées sous la souveraineté royale. On exécuta aussitôt les deux arrêts. Des lieutenants du grand prévôt et des officiers de la maréchaussée parcoururent, pendant l'été et l'automne de 1680, l'Alsace du nord au sud. Ils se présentaient souvent au milieu de la nuit dans les chefs-lieux de ces petits États, faisaient éveiller les autorités, et, en présence du bourgmestre ou du prévôt, plaçaient les fleurs de lis sur les portes de la ville ou sur la maison commune, par-dessus les armoiries seigneuriales. Le lendemain, quand les habitants sortaient de leur lit, ils avaient un nouveau souverain : ils étaient devenus français. Peu de temps après, tous les fonctionnaires de ces cités ou de ces villages prêtèrent, à Brisach, serment d'obéissance et de soumission au roi de France. Ainsi tous les anciens États immédiats, les bailliages ruraux mêmes de Strasbourg, Wasselonne et Barr furent réunis à la France, et payèrent, pour la première fois, l'année suivante, l'impôt royal. Les acquisitions furent peut-être plus importantes que celles qui furent faites en 1648. L'arrêt du 9 août 1680 donnait à la France des pays plus riches et plus peuplés. Il complétait l'œuvre ébauchée à Munster. Désormais toute l'Alsace était soumise au roi sans aucune discontinuation ; tous les habitants relevaient au même titre de la France. Les deux villes de Strasbourg et de Mulhouse seules échappaient encore à sa domination ; mais les jours de l'indépendance de Strasbourg étaient comptés.

*
* *

Le roi pouvait alléguer contre la petite république des griefs sérieux. A plusieurs reprises, pendant la dernière guerre, elle avait violé sa neutralité et livré aux Impériaux le pont du Rhin. En 1678, quelques jours avant la conclusion de la paix, elle avait reçu dans ses murs une garnison allemande de vingt mille hommes. Tant que Strasbourg resterait indépendante, l'Alsace était ouverte aux invasions; seule son annexion assurait à la France la paisible possession du pays. La prise de la ville était pour le gouvernement de Louis XIV une véritable nécessité. Les habitants de l'antique cité le comprenaient bien. Sans doute, la populace détestait les Français et se laissait entraîner contre eux à de bruyantes manifestations : à diverses reprises, elle menaça de mort le résident qui représentait, au milieu d'elle, les intérêts de Louis XIV. Mais l'aristocratie, qui détenait le pouvoir et occupait les fonctions, blâmait ces excès et se résignait à une destinée contre laquelle il était impossible de lutter. On l'a accusée parfois d'avoir été de connivence avec le gouvernement français; on a répandu en Allemagne des pamphlets très violents où l'on proclamait « la grande trahison » de Messieurs de Strasbourg et où l'on flétrissait leur lâcheté. On a inventé de piquantes anecdotes pour prouver l'entente entre Louvois et les magistrats en exercice; mais l'on n'a produit aucun fait certain qui montrât que Louis XIV ait acheté les consciences. Les autorités strasbourgeoises cédèrent, non parce qu'elles avaient été gagnées par de l'argent ou des faveurs, mais parce que toute résistance était inutile et folle, parce que tôt ou tard il arriverait ce qui devait arriver.

L'attaque de Louis XIV, encore qu'elle fût jugée inévitable, prit tout le monde au dépourvu. A la fin de septembre 1681, le roi était à Fontainebleau depuis plus d'un mois; il chassait, donnait la comédie, était en apparence tout entier aux plaisirs. Il annonça que la cour se rendrait sous peu à Chambord, et il y avait envoyé ostensiblement son premier gentilhomme de la chambre, avec les acteurs, les danseurs et la musique. Tout à coup, le 26 septembre, au grand

étonnement de tous, il déclara qu'il se dirigerait du côté de l'Est et qu'il allait recevoir la soumission de Strasbourg. Jamais l'embarras des courtisans ne fut si grand. L'un n'avait point de chevaux, l'autre point de voiture, l'autre point de lit; tous manquaient d'argent. Pourtant aucun ne voulut demeurer en arrière. Le roi partit le 30 septembre; mais déjà, ce jour-là même, Strasbourg s'était rendu.

Louvois, qui avait précédé le roi, avait admirablement pris ses mesures. Il venait de faire nommer provisoirement gouverneur d'Alsace, au lieu de l'incapable duc de Mazarin, le baron de Montclar, soldat énergique qui ne connaissait que la consigne. Depuis deux mois, il avait envoyé dans la province, en grand secret, des troupes, des armes, de l'argent et des farines. Peu à peu, il concentra soldats et provisions autour de la forteresse de Strasbourg, qui fut ainsi enfermée sans qu'elle s'en doutât. Et, dans la nuit du 27 au 28 septembre, à trois heures du matin, trois régiments de dragons emportèrent les redoutes extérieures de la place. Cinq ou six hommes qui gardaient l'un de ces ouvrages se défendirent et tirèrent quelques coups de mousquet. L'alarme est donnée aussitôt dans la ville : on sonne le tocsin; les habitants, réveillés, descendent dans la rue, se demandant ce qui se passe; des miliciens courent aux remparts et traînent des couleuvrines sur la place Saint-Martin (la place Gutenberg); le magistrat se réunit et délibère; il demande des explications au résident français, qui n'a pas été mis dans le secret et ne peut rien dire. La confusion est extrême. Et, quand enfin le jour paraît, on apprend que la ville est investie par une armée de trente mille hommes : l'on voit les soldats français tout près des remparts. Ils descendent même dans les fossés et s'amusent à abattre les pommes et les poires mûres des arbres qui ont poussé sur les glacis.

Le magistrat envoya des députés à Montclar; celui-ci déclara nettement que les arrêts du conseil supérieur de Brisach avaient donné toute l'Alsace à la France, que Strasbourg faisait partie de la province, qu'il ne lui restait dès lors que le choix entre une soumission immédiate ou un siège rigoureux. Montclar adressa les ambassadeurs à Louvois qui venait de s'installer au sud de la ville, dans le village d'Illkirch. Le

ministre leur répéta, en termes plus durs, ce que leur avait dit le gouverneur. Le magistrat demanda un répit pour consulter la population, et il réunit en grande hâte le collège des trois cents échevins. On leur fit connaître le dilemme posé par la France ; on leur montra les raisons qui militaient contre la capitulation ; mais on leur indiqua aussi les raisons, plus fortes, qui faisaient pencher la balance du côté de la soumission. Les fortifications de la ville sont en mauvais état ; la redoute du Rhin, avec le passage du fleuve, a été emportée par les Français ; on dispose de huit cents soldats au plus, dont la moitié est malade. Les caisses de la cité sont vides et son crédit épuisé. Elle est abandonnée sans défense par l'Empire. La résistance est impossible dans ces conditions ; et, résister, c'est exposer femmes et enfants à la dernière misère, c'est livrer les maisons à la flamme, faire des murailles un monceau de décombres. Les échevins, à la presque unanimité, se prononcent pour la reddition. Seul un petit bonhomme de tailleur, âgé de soixante-dix ans, repassant en ce moment solennel tout le passé de la République et indifférent à l'avenir, propose de se défendre jusqu'à la mort.

Dans la nuit du 29 au 30 septembre, les termes de la capitulation furent arrêtés. Strasbourg reconnaissait le roi de France « pour son souverain seigneur et protecteur ». Sa Majesté très chrétienne, en échange, lui confirmait tous ses anciens privilèges, droits et statuts ; elle lui laissait le libre exercice de la religion protestante, son Université, son Gymnase, sa juridiction civile et criminelle, la levée et l'emploi des impôts, la possession des bailliages ruraux. Louvois eut pourtant trois exigences. Il ordonna que la cathédrale où, depuis le 19 novembre 1559, la messe n'avait plus été célébrée, et où le culte protestant était mal à l'aise, fût rendue au catholicisme ; il voulut que l'arsenal, avec toutes ses munitions, fût remis à la France et que le roi pût entretenir une garnison dans l'intérieur des remparts. Enfin, tous les procès civils dépassant en importance mille livres devaient aller en appel devant le conseil de Brisach. Le magistrat s'inclina. Si la ville gardait encore son autonomie administrative, elle ne pouvait entrer en relations avec les États voisins ; elle n'avait plus d'armée propre : tout lien avec la Germanie était rompu

et par-dessus elle planait la souveraineté du roi de France.

Le 30 septembre 1681, à quatre heures précises, les cavaliers français pénétrèrent dans la cité, un sac d'avoine et une botte de foin suspendus à la selle de leurs chevaux, et ils vinrent camper sur le *Barfüsserplatz* (la place Kléber), tandis que dix bataillons d'infanterie s'installaient sur les remparts. A quelque temps de là, le jeudi 23 octobre, le roi Louis XIV, avec toute sa cour, faisait une entrée solennelle à Strasbourg, dans un superbe carrosse que traînaient huit chevaux gris pommelé. Bouche bée, les habitants admiraient les brillants uniformes de la maison royale, les habits des seigneurs, les rubans, les dentelles, les passementeries, les plumes, le peloton de fauconniers, l'oiseau sur le poing; ils se montraient les grands dignitaires de l'Église qui accompagnaient le roi. Et le lendemain, sur le parvis de la cathédrale, ils revoyaient le même cortège. Louis XIV y était reçu par l'évêque François-Egon de Furstemberg ; peu après retentissait, dans le temple, le *Domine salvum fac regem*. Pour la première fois l'on priait sous ces vastes voûtes pour le roi et pour la France. Strasbourg faisait partie désormais du royaume, et cette possession complétait l'annexion de l'Alsace.

*
* *

Le traité de Ryswick, en 1697, donna la sanction d'un acte public à ces acquisitions. Il y fut décidé que la ville de Strasbourg serait rayée de la matricule impériale et qu'à perpétuité elle serait incorporée à la France. Le Rhin devenait la limite du royaume. La ville de Fribourg-en-Brisgau, donnée à la France à Nimègue, celle de Brisach cédée aux traités de Westphalie, le fort de Kehl, ancienne propriété de la république strasbourgeoise, étaient rendus à l'Autriche et à l'Empire. La France s'arrêtait aux eaux vertes du fleuve; mais tout ce qui était en deçà lui demeurait bien et définitivement, en pleine souveraineté. Il n'y eut plus de difficulté que du côté nord. Louis XIV avait promis de restituer les lieux situés hors de l'Alsace. Or, on ne savait pas quelle était la limite septentrionale de la province. Était-elle, comme le soutenaient les Impériaux, marquée par le ruisseau de Seltz-

bach, ou au contraire, comme le voulaient les Français, par la Queich? Des deux côtés, on chercha à prouver son droit, en entassant mémoire sur mémoire, et l'on n'arriva pas à s'entendre. Le différend n'était pas aplani lorsque éclata la Révolution. En 1789 encore, ces territoires formaient « les bailliages contestés ».

Si la France avait, depuis Ryswick, sur l'Alsace entière pleine et entière souveraineté, la possession directe de presque toute la province lui échappait. Le domaine propre du roi, c'est-à-dire de l'État, se réduisait aux forêts de Haguenau en partie et de la Hardt, à la ville d'Ensisheim, la vieille capitale autrichienne, et aux places fortes que Vauban venait d'élever, Huningue, Neuf-Brisach, Fort-Louis. Partout ailleurs, entre le souverain et les habitants s'interposaient le magistrat des villes, l'évêque ou l'abbé, ces seigneurs contre qui avaient été dirigés les arrêts du conseil supérieur de 1680, ou encore les successeurs des hauts personnages auxquels la France avait eu le tort de céder les anciens pays autrichiens. En 1789, la carte féodale de l'Alsace restait aussi compliquée qu'en 1648 et présentait un semblable enchevêtrement de territoires urbains, ecclésiastiques ou seigneuriaux. Or, dans la nuit du 4 août, l'assemblée nationale balaya toutes ces principautés. Elle enleva aux villes leurs districts ruraux qu'elles exploitaient et donna à Strasbourg et Colmar une organisation municipale semblable à celle des autres villes du royaume. Elle enferma les clercs dans leurs attributions spirituelles et leur prit leurs domaines temporels. Elle enleva aux princes possessionnés leurs territoires et les laissa remplir l'Europe de leurs récriminations. Entre l'habitant et l'État elle supprima tout intermédiaire ; elle plaça directement le *citoyen* en face de la France. Il n'y eut plus dans le pays des sujets de l'Évêché, des Hanau-Lichtenberg, des ducs des Deux-Ponts, des Grimaldi de Monaco, successeurs des Mazarin ; il n'y eut plus de catholiques ou de protestants : il n'y eut que des Français qui se groupèrent bientôt selon de nouvelles divisions administratives. Seule la Révolution a achevé l'œuvre qui avait été commencée aux traités de Westphalie. La dernière étape de cette longue histoire : la réunion de l'Alsace à la France, était franchie.

Il demeurait pourtant, au sud du nouveau département du Haut-Rhin, une enclave étrangère. La petite république de Mulhouse, agrégée à la Suisse, avait, depuis deux cents années, développé son industrie sans être inquiétée par la France. Mais la Révolution, en l'enserrant dans un cercle de douanes, coupa ses communications avec le dehors. La ville manqua de débouchés pour ses *indiennes*. Elle n'eut qu'un seul moyen de sauvegarder ses richesses : se donner à la France. Résolument, elle fit le sacrifice de son autonomie. Le 3 janvier 1798, le Grand-Conseil et les Quarante, par quatre-vingt-dix-sept voix contre cinq, se prononcèrent pour la réunion, et le lendemain le peuple, réuni dans l'église Saint-Étienne, ratifia à la presque unanimité la décision de leur magistrat. Le 15 mars, un commissaire français reçut les clefs de la ville, et l'événement fut célébré par une grande explosion de joie. On planta aux carrefours des arbres de la liberté; on but à la République, à la fraternité des peuples; on chanta, sur l'air de la *Marseillaise*, en patois sundgovien, l'indissoluble union de Mulhouse et de la France. Il ne restait plus en toute l'étendue de l'Alsace aucun territoire étranger. Du nord au sud, de l'est à l'ouest, le pays appartenait à la France, et à l'unisson de l'âme française tressaillait l'âme de ses habitants.

C'est que, pendant cette longue période de cent cinquante ans, s'était faite la fusion des cœurs. Peu à peu, l'Alsacien a été fasciné par le prestige de la France, par l'éclat de ses lettres et de ses arts, par le charme de ses mœurs polies. En 1648, l'Alsace, accablée par trente années de luttes, était un véritable désert où les loups trouvaient à peine leur pâture. La France, après les premiers tâtonnements, en fit de nouveau un champ fécond où jaunirent les moissons et mûrirent les raisins. Elle appela du dehors des colons aux bras robustes; elle rendit à l'agriculture les terres en friche ; elle releva les ruines. Elle créa l'industrie, et, par l'établissement de nouvelles voies de communication, elle rendit le commerce prospère. Comment l'habitant ne lui aurait-il pas gardé reconnaissance de tant de bienfaits? Puis, la France a pris la défense de l'Alsacien contre les seigneurs ou les aristocraties

locales qui pesaient si lourdement sur sa vie. Par une heureuse fatalité, quelques-unes de ces dynasties, celles qui tenaient au sol par leurs origines et que le bourgeois et le paysan s'étaient habitués à vénérer, s'éteignirent aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles : ainsi en 1673 les Ribaupierre, en 1736 les Hanau-Lichtenberg, et leurs territoires passent à des princes étrangers du Palatinat ou de Hesse. A leur exemple, les autres seigneurs cessent d'habiter la province, et d'y entretenir une petite cour. Tous dépensent loin du pays les innombrables droits féodaux qu'ils y lèvent. On déteste ces hobereaux qui ne rendent aucun service et ne se rappellent à leurs sujets que pour leur demander de l'argent. Contre eux on recherche l'appui du gouvernement qui s'oppose à leurs exigences, réprime leurs excès et contient leur tyrannie. La même alliance qui a été conclue au moyen âge entre le roi et le peuple contre le seigneur est cimentée entre la France et l'Alsacien.

Une raison, dominant toutes les autres, explique l'attachement de l'Alsace à la France. Au sein de l'unité française s'est formée l'unité de l'Alsace. En 1648, ce qu'on désigne sous le nom d'Alsace est un amalgame étrange de principautés, dont les sujets se détestent presque toujours et ont peine à se reconnaître compatriotes. La France a fait disparaître les barrières entre eux. Il n'y eut plus dans toute la province que des citoyens, jouissant des mêmes droits, remplissant les mêmes devoirs. Les anciennes oppositions d'idées tombèrent ; un même idéal de fraternité et de justice, proclamé par la Révolution, s'imposa aux intelligences et réchauffa les cœurs. L'Alsace existe, et elle n'existe que par la France. Les traités de Westphalie ont donné à la France une série d'États sans cohésion, sans aspirations communes. Le traité de Francfort lui a repris une province fortement unie, avec une âme. La langue et les habitudes sont demeurées germaniques; mais cette âme est française, et voilà pourquoi l'Alsace se souvient encore et se souviendra toujours.

CHRISTIAN PFISTER

LES ROMANS DE LA GRENADE

# LE FEU[1]

Elle s'humilia, eut honte d'elle-même. Depuis ce jour, en chacun de ses actes, elle implora silencieusement le pardon et l'oubli.

Alors parut naître en elle une grâce neuve. Elle se fit plus légère, parla bas, marcha dans la maison à pas discrets, se vêtit d'étoffes calmes, voila sous l'ombre des cils ses beaux yeux qui n'osaient pas regarder son ami. La crainte d'être à charge, de déplaire, d'ennuyer, lui donna les ailes de la divination. Sa sensibilité, toujours en éveil, fut aux écoutes et aux aguets devant la porte inaccessible des pensées. A de certaines heures, elle parvint à sentir dans son pouls battre le rythme de cette autre vie.

Son âme, appliquée à créer un nouveau sentiment capable de vaincre les violences de l'instinct, révéla sur son visage par des indices merveilleux la difficulté de cette tâche secrète. Jamais son art parfait n'avait trouvé d'expressions si singulières, ni jamais, de l'ombre de ses traits, n'étaient nées des significations si obscures. Un jour, en la regardant, Stelio lui parla de la puissance infinie qui se recueille dans l'ombre produite par le casque sur le visage du Pensieroso.

— Michel-Ange, dit-il, dans une petite cavité de son

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 mai, 1er, 15 juin et 1er juillet.

marbre, a concentré tout l'effort de la méditation humaine. De même que le fleuve remplit la paume qui se creuse, de même l'éternel mystère dont nous sommes environnés remplit ce peu d'espace ouvert dans la matière des montagnes par le ciseau du Titan ; et il y est resté, il s'y est condensé dans la suite des siècles. Je ne connais que l'ombre mobile de votre visage, Fosca, qui parfois égale cette ombre en intensité, qui parfois même la surpasse.

Avide de poésie et de savoir, elle se tendait toute vers l'animateur. Elle fut pour lui la figure idéale de celle qui écoute et comprend. Le pli fort et sauvage de ses cheveux imita l'impatience des pennes autour de son front pur. Une parole belle tira subitement les larmes de ses yeux, comme la goutte qui tombe dans un vase plein et qui le fait déborder.

Elle lui lut les pages des souverains poètes. La forme auguste du Livre parut magnifiée par les attitudes qu'elle prit en le tenant, par les gestes qu'elle fit en tournant les feuillets, par la religieuse gravité de l'attention, par l'harmonie des lèvres qui changeaient en cadences vocales les signes imprimés. Pour lire le poème de Dante, elle fut sévère et noble comme les sibylles qui, aux voûtes de la Sixtine, soutiennent le poids des saints volumes avec tout l'héroïsme de leur corps ému par le souffle des prophéties. Les lignes de son maintien et jusqu'aux moindres plis de sa tunique, aussi bien que les modulations de sa voix, éclaircirent le texte divin.

La dernière syllabe exhalée, elle vit Stelio se lever d'un bond, trembler comme dans la fièvre, errer à travers la chambre sous l'aiguillon du dieu, haleter de l'angoisse que lui donnaient les tumultes confus de sa force créatrice. Parfois, elle le vit venir à elle avec les yeux rayonnants, transfiguré par une soudaine béatitude, illuminé par une flamme intérieure, comme si tout à coup se fût allumée en lui une surhumaine espérance ou que se fût révélée une vérité immortelle. Prise d'un frisson qui abolissait dans son sang le souvenir de toutes les caresses, elle le vit venir à elle et courber la tête sur ses genoux, abattu par l'ébranlement terrible du monde qu'il portait en lui-même, par la secousse qui accompagnait quelque métamorphose cachée. Elle souffrit et elle

jouit, ne sachant pas s'il souffrait ou s'il jouissait; elle eut pitié, peur et révérence, à sentir ce corps voluptueux travaillé si profondément par la genèse de l'idée. Elle se tut; elle attendit; dans ce front incliné sur ses genoux, elle adora les pensées inconnues.

Mais elle comprit mieux ce grand émoi, un jour que, après la lecture, il lui parla de l'Exilé.

— Imaginez, Fosca, si vous le pouvez sans épouvante, le transport et l'ardeur de cette âme démesurée tandis qu'elle se mêlait aux énergies élémentaires pour concevoir ses mondes! Imaginez l'Alighieri, déjà plein de sa vision, sur les routes de l'exil, implacable pèlerin, chassé par sa passion et sa misère de contrée en contrée, de refuge en refuge, à travers les plaines, à travers les montagnes, le long des fleuves, le long des mers, en toute saison, suffoqué par la douceur du printemps, flagellé par l'âpreté de l'hiver, toujours en éveil, toujours attentif, ouvrant des yeux voraces, anxieux du travail intérieur par lequel allait se former son œuvre gigantesque. Imaginez la plénitude de cette âme parmi le contraste des nécessités communes et des apparitions flamboyantes qui, soudainement, se dressaient devant lui au détour d'un chemin, sur une berge, dans le creux d'une roche, sur le penchant d'une colline, dans le fourré d'un bois, dans une prairie où chantaient les alouettes. Par les canaux de ses sens, la vie multiple et multiforme se précipitait dans son esprit où elle transfigurait en vivantes images les idées abstraites dont il était encombré. Partout, sous son pas douloureux, naissaient des sources imprévues de poésie. Les voix, les apparences et les essences des éléments entraient dans ce travail occulte et l'enrichissaient de sons, de lignes, de couleurs, de mouvements, de mystères innombrables. Le Feu, l'Air, l'Eau et la Terre collaboraient au poème sacré, pénétraient la somme de la doctrine, l'échauffaient, l'aéraient, l'arrosaient, la couvraient de feuilles et de fleurs... Ouvrez ce livre chrétien, et imaginez en face, ouverte aussi, la statue d'un dieu grec. Ne voyez-vous pas jaillir de l'une et de l'autre la nuée ou la lumière, les foudres ou les vents du ciel?

Alors elle commença d'entrevoir comment sa propre vie dérivait dans l'œuvre qui absorbait tout, comment, goutte à

goutte, son âme même entrait dans le personnage du drame. et comment ses aspects, ses attitudes, ses gestes, ses accents concouraient à former la figure de l'héroïne « vivante au delà de la vie ». Elle fut comme une proie pour ces yeux voraces qui parfois la regardaient fixement avec une violence intolérable. Elle connut ainsi une autre façon d'être possédée. Il lui sembla qu'au feu de cette intelligence elle se dissolvait en ses éléments, et puis qu'elle se reconstituait sous une forme parfaite, par la nécessité d'un héroïsme dominateur du Destin. Sa tâche secrète concordant avec la vertu de la créature idéale, elle était induite à ne pas discorder de l'image qui devait lui ressembler. L'art secondait l'apparition du sentiment nouveau déjà préparée par elle.

Toutefois, elle souffrit de ce simulacre qui jetait son ombre sur la réalité de son renoncement et de sa douleur. Une étrange ambiguïté naquit de cette similitude entre son être et la fiction. A certains moments, il lui semblait que son effort caché la préparait à la réussite du jeu scénique et non à une conquête de sa conscience sur l'instinct obscur. Il lui semblait, à certains moments, qu'elle perdait sa sincérité humaine et se retrouvait dans l'état d'excitation factice où elle avait coutume de se mettre lorsqu'elle étudiait le caractère de la personne tragique qu'elle devait incarner. Elle connut ainsi un autre tourment. Elle se ferma et se contracta sous le regard de l'investigateur, comme pour empêcher celui-ci de la pénétrer et de lui ravir cette vie secrète. Elle eut peur du voyant. « Il lira dans mon âme les muettes paroles qu'il mettra dans la bouche de sa créature; et moi, je ne pourrai les prononcer que sur la scène, derrière le masque ! » Elle sentit que sa spontanéité s'arrêtait. Elle éprouva des égarements et des découragements confus, suivis parfois de révoltes que provoquait un besoin impétueux de rompre cette fascination, de se faire différente, de disjoindre d'elle-même cette image qui devait lui ressembler, de briser ces lignes de beauté qui l'emprisonnaient et la contraignaient à un sacrifice déterminé. — N'y avait-il pas aussi dans la tragédie une vierge assoiffée d'amour et avide de jouissance, en laquelle un haut esprit reconnaissait l'apparition vivante de son rêve le plus ailé, la Victoire invoquée qui devait couronner sa vie ?

Et n'y avait-il pas aussi une amante qui n'était plus jeune, qui avait déjà le pied dans l'ombre et à qui restaient seulement quelques pas à faire pour disparaître? — Plus d'une fois, elle fut tentée de contredire par un acte violent sa résignation.

Alors elle tremblait devant la possibilité de retomber dans l'horreur, d'être reprise par l'horrible furie, d'être à nouveau terrassée par le monstre insidieux qui n'était pas mort mais qui, toujours vivant, guettait dans l'obscurité le moment de bondir. Semblable à la pénitente, elle multipliait contre le péril sa ferveur, endurcissait sa discipline, aiguisait sa vigilance. Elle répétait avec une sorte d'ivresse l'acte de suprême renoncement qui avait surgi du fond de sa misère à l'aspect du feu purificateur : « Il faut que tu aies tout. Je serai contente de te voir vivre, de te voir jouir, Et fais de moi ce que tu voudras ! »

Lui, alors, il l'aima pour les visions inattendues qu'elle faisait naître dans son âme, pour le sens mystérieux des événements intérieurs qu'elle lui communiquait par ses aspects changeants. Il s'étonna que les lignes d'un visage, les allures d'un corps humain pussent toucher et féconder si fortement l'intellect. Un jour, il frissonna et pâlit en la voyant entrer de son pas silencieux, le visage composé dans une douleur extraordinairement calme, aussi sûre que si elle arrivait des profondeurs de la Sagesse, de là où toutes les agitations humaines semblent un jeu des vents sur la poussière d'une route sans fin.

— Ah ! c'est moi qui t'ai créée, c'est moi qui t'ai créée ! — s'écria-t-il, trompé par l'intensité de cette hallucination, croyant voir son héroïne même apparaître sur le seuil de la chambre lointaine qu'occupaient les trésors enlevés aux tombeaux des Atrides. — Arrête-toi une seconde ! Ne bats plus des paupières ! Tiens tes yeux immobiles comme s'ils étaient pétrifiés ! Tu es aveugle. Et tu vois tout ce que les autres ne voient pas. Et nul ne peut rien te cacher. Et ici, dans cette chambre, l'homme que tu aimes a révélé son amour à l'autre, qui en frémit encore. Et ils sont ici ; et leurs mains viennent de se disjoindre, et leur ardeur est dans l'air. Et la chambre est pleine de trésors funèbres ; et, sur deux tables, sont disposées

les richesses qui revêtaient les cadavres d'Agamemnon et de Cassandre; et là sont les coffres remplis de colliers, et là sont les vases remplis de cendres. Et le balcon est ouvert sur la plaine d'Argos et sur les lointaines montagnes. Et c'est le crépuscule, et, dans l'ombre, luit tout cet or terrible. Comprends-tu? Tu es là, sur le seuil, conduite par la nourrice. Tu es aveugle, et rien n'est inconnu pour toi... Arrête-toi une seconde!

Il parlait dans la fièvre subite de l'invention. Tour à tour, la scène lui apparaissait et disparaissait, comme submergée par un torrent de poésie.

— Qu'est-ce que tu feras? Qu'est-ce que tu diras?

Elle sentait se glacer la racine de ses cheveux. Son âme vibrait à la limite de ses membres comme une force sonore. Elle devenait aveugle et voyante. L'orage de la tragédie descendait et s'arrêtait sur sa tête.

— Qu'est-ce que tu diras? Tu les appelleras; tu les appelleras l'un et l'autre par leur nom, dans le silence où reposent les grandes dépouilles royales.

L'actrice entendait dans ses oreilles la rumeur de ses veines. Sa voix devait résonner dans le silence des millénaires, dans le lointain des temps; elle devait réveiller l'antique souffrance des hommes et des héros.

— Tu les prendras par la main; et tu sentiras ces deux vies se tendre l'une vers l'autre de toutes leurs forces et se regarder fixement à travers ta douleur immobile comme à travers un cristal près de se rompre.

Elle eut dans ses yeux la cécité des statues immortelles. Elle se vit elle-même sculptée dans le grand silence; et elle sentit le frémissement de la foule muette, saisie aux entrailles par la sublime puissance de cette attitude.

— Et ensuite? et ensuite?

L'animateur s'élança brusquement vers l'actrice, comme s'il voulait la frapper pour en tirer des étincelles.

— Tu dois évoquer Cassandre de son sommeil, tu dois sentir revivre entre tes mains ses cendres, tu dois l'avoir présente dans ta lumière intérieure. Veux-tu? Comprends-moi! Il faut que ton âme vive entre en contact avec l'âme antique et se confonde avec elle et fasse avec elle une seule âme et

une seule souffrance, de telle sorte que l'erreur du temps paraisse détruite et que soit manifestée cette unité de la vie à laquelle tend l'effort de mon art. Cassandre est en toi, et tu es en elle. Ne l'as-tu pas aimée, ne l'aimes-tu pas, toi aussi, la fille de Priam? Qui oubliera jamais, après t'avoir une fois entendue, qui oubliera jamais le son de ta voix et la convulsion de tes lèvres, au premier cri de la fureur fatidique : « O Terre ! O Apollon ! » Je te revois muette et sourde sur ton char, avec cet aspect de bête sauvage qu'on vient de prendre. Mais, entre tant de cris terribles, ah ! il y avait aussi quelques soupirs infiniment doux et tristes. Les Vieillards te comparaient au « fauve rossignol ». Comment disaient, comment disaient tes paroles, quand tu te rappelais ton beau fleuve? et quand les vieillards t'interrogeaient sur l'amour du Dieu? Ne te rappelles-tu pas?

La tragédienne palpitait comme si de nouveau le souffle du dieu l'eût envahie, Elle était devenue une matière ardente et ductile, soumise à toutes les inspirations du poète.

— Ne te rappelles-tu pas?

— O noces, noces de Pâris, funestes aux siens! O vous, ondes paternelles du Scamandre! Alors, près de vos rives, se nourrissait de vous mon adolescence...

— Ah! divine ! ta mélodie fait qu'on ne regrette pas les syllabes d'Eschyle! Je me souviens. L'âme de la foule, étreinte par la lamentation « aux sons discordants », se détendit et s'apaisa dans ce mélodieux soupir ; et chacun de nous recouvra la vision de ses années lointaines et de son bonheur innocent. Tu peux dire : « Je fus Cassandre ». En parlant d'elle, tu te rappelleras une vie antérieure... Son masque d'or sera sous tes mains...

Il lui saisit les mains; et, sans y prendre garde, il les tourmentait. Elle ne sentait pas la douleur. Tous deux étaient attentifs aux étincelles qui s'engendraient de leurs forces mêlées. Une même vibration électrique parcourait leurs nerfs merveilleux.

— Tu es là, près de la dépouille de la princesse esclave; et tu palpes le masque... Qu'est-ce que tu diras?

Il y eut une pause où il sembla qu'ils attendissent un éclair pour voir. Les yeux de l'actrice redevinrent immo-

biles : la cécité les avait repris. Tout son visage se fit de marbre.

Instinctivement, l'animateur lui laissa les mains libres; et elles firent le geste de tâter l'or sépulcral.

Elle dit, d'une voix qui créa la forme tangible :

— Comme elle est grande, sa bouche!

Il palpita d'une anxiété semblable à la frayeur.

— Tu la vois donc?

Elle restait les yeux fixes et sans regard.

— Moi aussi, je la vois. Elle est grande. Le travail horrible de la divination l'avait dilatée. Elle criait, implorait, se lamentait sans trêve. Imagines-tu sa bouche dans le silence?

Toujours dans la même attitude, comme en extase, elle dit lentement :

— Quelle stupeur, quand elle se tait!

Il semblait qu'elle répétât des paroles suggérées par un génie mystérieux, tandis qu'il semblait au poète, en les entendant, que lui-même était sur le point de les proférer. Un tremblement profond l'agitait, comme en présence d'un prodige.

— Et ses yeux? — demanda-t-il, tremblant. — De quelle couleur crois-tu qu'étaient ses yeux?

Elle ne répondit pas. Les lignes marmoréennes de son visage s'altérèrent comme s'il y passait une onde légère de souffrance. Un sillon se creusa entre ses sourcils.

— Noirs, peut-être? ajouta-t-il tout bas.

Elle parla.

— Non, ils n'étaient pas noirs, mais ils le paraissaient : car, dans l'ardeur fatidique, les pupilles étaient si dilatées qu'elles dévoraient les iris...

Elle s'arrêta, comme si tout à coup le souffle lui eût manqué. Un voile de sueur se répandait sur son front. Stelio la regardait, ne disant plus rien, très pâle; et la pause était remplie par les grandes palpitations de son cœur agité.

— Dans les intervalles, — continua la révélatrice avec une lenteur pénible, — quand elle essuyait l'écume de ses lèvres livides, ses yeux étaient doux et tristes comme deux violettes.

De nouveau elle s'arrêta, oppressée, avec l'aspect d'une

personne qui rêve et que son rêve fait souffrir. Sa bouche était sèche, ses tempes étaient moites.

— Tels ils devaient être avant de se fermer pour toujours.

*
* *

Alors il fut enveloppé complètement par le tourbillon lyrique ; il ne respira plus que dans l'éther enflammé de sa poésie. Le sentiment musical, générateur du drame, se détermina dans les formes du Prélude qu'il composait. Sur ce soutien sonore, la tragédie trouva son équilibre parfait entre les deux forces qui devaient l'animer, entre la force de la scène et la force de l'orchestre. Un motif d'une extraordinaire puissance signala dans la mer symphonique l'apparition de l'antique Destin.

— Tu représenteras sur le nouveau Théâtre l'*Agamemnon*, l'*Antigone*, et enfin la *Victoire de l'Homme*. Ma tragédie est un combat : elle célèbre la rénovation du drame par la défaite de la Volonté monstrueuse qui dévora les races de Labdacos et d'Atrée. Elle s'ouvre par le gémissement d'une antique victime et se clôt par le « cri de la lumière ».

Ressuscitée par la mélodie, la Moire revécut pour lui sous une forme visible, telle qu'elle dut apparaître aux yeux sauvages des Choéphores près du tombeau du roi égorgé.

— Te rappelles-tu, — disait-il à l'actrice pour lui figurer cette présence violente, — te rappelles-tu la tête coupée de Marcus Crassus, dans le récit de Plutarque ? Un jour, je me suis promis d'en tirer un épisode scénique. Sous la tente royale, l'Arménien Artuasde fête dans un grand banquet le roi des Parthes, Hyrode ; et les capitaines sont assis alentour et boivent ; et l'esprit de Dionysos envahit ces barbares, qui ne sont pas insensibles au pouvoir du rythme : car, devant les tables, un Trallien joueur de tragédies, appelé Jason, chante les aventures d'Agavé, dans les *Bacchantes* d'Euripide. Les tables ne sont pas encore desservies lorsque soudain entre Sillaces, apportant la tête de Crassus ; et, après avoir adoré le roi, il la jette au milieu de la salle, toute sanglante. Les Parthes poussent de grands cris de joie. Alors, Jason donne à un homme du chœur le costume de Penthée ; et lui, empoi-

gnant la tête de Crassus, tout plein de la fureur dionysiaque, il chante ces vers :

Nous apportons des montagnes
A nos demeures un lierre coupé récemment,
Insigne proie...

» Et le chœur saute d'allégresse. Et, comme Agavé dit qu'elle a pris sans filet ce lionceau, le chœur demande qui lui a donné le premier coup. Et Agavé répond :

J'ai eu cet honneur...

» Mais Pomaxathrès, l'un des convives, se dresse d'un bond, et arrache la tête aux mains de l'acteur furieux, et s'écrie qu'il lui appartient bien mieux qu'à Jason de dire cela, puisque c'est lui qui a tué le Romain. Sens-tu la beauté prodigieuse de cette scène? Le visage féroce de la Vie flamboie subitement à côté du Masque en métal et en cire; l'odeur du sang humain excite la frénésie rythmique du Chœur; un bras donneur de mort déchire les voiles de la fiction tragique. Cet épilogue inouï, par lequel se termine l'expédition de Crassus, m'enthousiasme. Eh bien, l'irruption de la Moire antique dans ma tragédie moderne ressemble à l'arrivée inattendue de Sillaces dans le banquet de l'Arménien. Au début, la vierge, sur la terrasse qui regarde les murs cyclopéens et la Porte des Lions, tient entre ses mains le livre des Tragiques et lit la lamentation d'Antigone. La divinité fatale est enfermée dans ce livre, dominant les images de la douleur et du crime. Mais ces images sont évoquées par les vivantes paroles; et, près du pur peplum de la martyre thébaine, rougeoie l'insidieuse pourpre déployée par Clytemnestre; et les héros de l'*Orestie* recommencent à vivre, tandis qu'un homme explore leurs tombeaux dans l'Agora. Ils s'agitent obscurément au fond de la scène comme des Ombres, se penchent pour écouter les dialogues, empoisonnent l'air avec leur haleine. Tout à coup, on entend les cris qui annoncent le grand événement. Le voilà, l'homme qui a ouvert les sépulcres et vu le visage des Atrides; le voilà, tout irradié par l'émerveillement de la mort et de l'or! Il est là, avec l'aspect de celui qui délire. Les âmes sont

tremblantes. La fable ressort-elle du sol pour tromper les humains encore une fois ? Les âmes sont tremblantes et vigilantes. Soudain, la puissance de malédiction et de ruine se précipite et les saisit pour les entraîner vers les fautes infâmes. Le combat désespéré commence. La Tragédie n'a plus son masque immobile : elle montre à nu son visage. Et le livre que lisait la vierge pure ne peut plus être ouvert sans un frisson ; car les âmes ont le sentiment que cette horreur lointaine s'est faite présente et vivante, et qu'elles y respirent et qu'elles y délirent comme dans une réalité inévitable. Le Passé est en acte. L'illusion du Temps est abolie. La Vie est une.

La grandeur même de sa conception l'effrayait. Quelquefois il cherchait autour de lui anxieusement, scrutait lesh orizons, interrogeait les choses muettes, comme s'il eût imploré un secours, comme s'il eût espéré un message. Il restait longtemps silencieux, renversé, les yeux clos, dans l'attente.

— Il faut, comprends-tu ? il faut que je soulève devant les yeux de la multitude cette masse énorme, d'un seul coup. Voilà en quoi consiste la difficulté de mon Prélude. Ce premier effort est le plus grand que l'œuvre exige de moi. Je dois en même temps tirer du néant le monde que je crée et mettre l'âme de la foule dans l'état musical le plus apte à recevoir l'insolite révélation. Ce prodige, c'est à l'orchestre de l'accomplir. « L'art, comme la magie, est une métaphysique pratique », dit Daniele Glàuro. Et il a raison.

Quelquefois, il arrivait chez son amie à l'improviste, haletant et agité comme s'il était poursuivi par une Érinnys. Elle ne l'interrogeait pas; mais toute sa personne était pour le maître inquiet un apaisement.

— J'ai eu peur, — lui dit-il un jour avec un sourire, — peur de rester suffoqué... Tu me crois un peu fou, n'est-ce pas ? Te rappelles-tu ce soir de tempête où je revenais du Lido ? Comme tu fus douce, Fosca ! Peu auparavant, sur le pont du Rialto, j'avais trouvé un Motif; j'avais traduit en notes la parole de l'Élément... Sais-tu ce que c'est qu'un Motif ? Une petite source d'où peut naître un troupeau de fleuves, une petite semence d'où peut naître une couronne de forêts, une petite étincelle d'où peut naître une chaîne d'in-

cendies sans fin : bref, un noyau producteur de forces infinies. Dans le monde des origines idéales, il n'y a pas un être plus puissant, un organe de génération plus efficace. Et, pour un cerveau actif, il n'y a pas de joie plus haute que celle que peuvent lui donner les développements d'une telle énergie... De la joie, oui ; et quelquefois aussi de l'épouvante !

Il rit de son rire ingénu. Dans la façon dont il parlait de ces choses, il y avait l'indice de l'extraordinaire faculté qui égalait son esprit à celui des primitifs transfigurateurs de la Nature. Il existait une analogie profonde entre la formation spontanée des mythes et son instinctif besoin d'animer tout ce qui lui tombait sous les sens.

— Tantôt, je m'étais mis à développer le Motif de ce soir orageux, que je veux appeler l'Outre d'Éole. Le voici.

Il s'approcha du clavier, frappa d'une seule main quelques touches.

— Cela, et rien de plus ! Mais tu n'imagines pas la force génératrice de ces quelques notes. Il est né d'elles un tourbillon de musique, et je n'ai pas réussi à le dominer... Vaincu, suffoqué, contraint de fuir !

Il rit encore ; mais son âme était houleuse comme une mer.

— L'outre du prince Éole ouverte par les compagnons d'Ulysse ! Tu te souviens ? Les vents prisonniers s'élancent et repoussent le navire. Les hommes tremblent d'effroi.

Mais son âme n'avait pas de repos, et rien ne pouvait la délivrer de ce travail. Et il baisa les mains de son amie, et il s'éloigna d'elle ; et il alla errant à travers la chambre, il s'arrêta près du clavecin sur lequel Donatella s'était accompagnée, quand elle avait chanté la mélodie de Monteverde ; toujours inquiet, il s'approcha de la fenêtre, vit le jardin dépouillé, les beaux nuages solitaires, les tours saintes. Son aspiration allait vers la créature musicale, vers celle qui devait chanter les hymnes au sommet des symphonies tragiques.

L'actrice lui dit, d'une voix douce et limpide :

— Si Donatella était ici, avec nous !...

Il se retourna, fit quelques pas vers elle ; et il la regarda fixement, sans parler. Elle sourit de ce faible sourire dont elle

voilait sa souffrance, à le voir si près d'elle et toutefois si distant. Elle sentit qu'à cette heure il n'aimait personne, ni elle, ni Donatella, mais qu'il les considérait l'une et l'autre comme de purs instruments de l'art, comme des forces à employer, « des arcs à tendre ». Il brûlait dans sa poésie; et elle, avec son pauvre cœur blessé, avec son secret supplice, avec son imploration silencieuse, elle était là, attentive seulement à préparer son holocauste, à outrepasser l'amour et la vie, comme l'héroïne du drame futur.

« Ah! qu'est-ce qui pourrait jamais te rapprocher de moi, te jeter sur mon cœur fidèle, te faire trembler d'une autre angoisse?» pensait-elle en le voyant étranger, perdu dans le rêve. « Une grande douleur, peut-être : un coup imprévu, une désillusion cruelle, un mal irréparable. »

Elle retrouva dans sa mémoire ce vers de Gaspara Stampa, loué par lui :

*Vivere ardendo e non sentire il male!*

Et elle revit la soudaine pâleur du jeune homme quand elle s'était arrêtée dans le sentier, entre les deux murs, et qu'elle avait déclaré ses premiers titres de noblesse dans la lutte pour l'existence.

« Ah! si un jour tu pouvais sentir vraiment toute la valeur d'une dévotion comme la mienne, d'une servitude comme celle que je t'offre! Si vraiment, un jour, tu avais besoin de moi, et que, ayant perdu courage, tu reprisses de moi la confiance, et que, fatigué, tu retrouvasses la force en moi! »

Elle était réduite à invoquer la douleur au secours de son espérance; et, tandis qu'elle se disait à elle-même : « Si, un jour... », le sens du temps lui revenait, le sens du temps qui fuit, de la flamme qui se consume, du corps qui se fane, des innombrables choses qui se corrompent et périssent. Désormais, chaque jour devait creuser une ride sur son visage, décolorer ses lèvres, éclaircir ses cheveux; désormais, chaque jour était au service de la vieillesse, hâtait l'œuvre de destruction sur la chair misérable. « Eh bien?... »

Elle reconnut encore une fois que toujours le désir, le désir invaincu, était l'artisan de toutes les illusions et de toutes les espérances qui paraissaient l'aider à accomplir « cette chose

que l'amour ne peut pas ». Elle reconnut que tout effort pour l'extirper serait vain; et, découragée, elle vit se détruire en une seconde l'artifice auquel sa volonté avait contraint son âme. Avec une honte secrète, elle sentit combien misérablement elle ressemblait en ce point à l'actrice qui, au sortir de la scène, dépose son déguisement. Tout à l'heure, lorsqu'elle avait proféré ces paroles qui, interrompant le silence, avaient exprimé avec l'accent de la sincérité un regret feint, n'avait-elle pas agi comme celle qui récite un rôle? Mais elle en avait souffert, mais elle avait dû tordre son cœur vivant, mais c'était du plus amer de son sang qu'elle avait extrait une telle douceur.« Eh bien?... »

Elle reconnut que l'atroce contrainte de ces derniers jours n'avait pas même réussi à créer en elle un indice du sentiment nouveau où son amour devait se sublimer. Elle était comme ces jardiniers qui, avec les ciseaux, donnent une forme artificielle aux plantes; mais celles-ci n'en conservent pas moins leur tronc vigoureux et toutes leurs racines intactes pour franchir par une rapide expansion sauvage le contour imposé, si l'œuvre du fer n'est pas assidue autour de leurs branches. Son effort était donc aussi douloureux qu'inutile : car il n'avait qu'une efficacité extérieure et laissait le fond immuable, y accroissait même l'intensité du mal en le comprimant. Sa tâche secrète se réduisait donc à une constante dissimulation! Cela valait-il la peine de vivre?

Elle ne pouvait et ne voulait continuer de vivre qu'à la condition de trouver finalement son harmonie. Mais, par l'expérience de ces derniers jours, elle n'avait réussi qu'à rendre plus grave la discordance entre sa bonté et son désir, elle n'avait réussi qu'à exaspérer son inquiétude et sa tristesse ou à se perdre tout entière dans l'ardeur de l'âme créatrice qui l'attirait pour la fondre comme une substance plastique. Et elle était si loin de l'harmonie cherchée qu'à certains moments elle avait senti sa spontanéité s'arrêter et sa sincérité s'obscurcir et un sourd ferment de révolte gonfler son cœur et de nouveau souffler ce vent de la folie qu'elle redoutait.

Là, sur les coussins du divan, dans l'ombre, n'était-elle

pas la même femme qui, un soir d'octobre, toute brûlée par le poison, avait dit à son ami : « Il faut que je meure »? N'était-elle pas la même femme qui, de là, furieuse, avait fait un bond vers lui comme pour le dévorer?

Si alors le trouble désir du jeune homme la faisait pâtir cruellement, ne pâtissait-elle pas aujourd'hui, d'une façon plus cruelle encore, à s'apercevoir que cette ardeur s'était apaisée et qu'une sorte de réserve lui succédait, et même, quelquefois, une impatience des plus légères caresses? Elle avait honte de s'en affliger : car elle le voyait possédé par l'idée et attentif à concentrer toutes ses énergies dans le seul effort mental. Mais une sombre rancune s'emparait d'elle, certains soirs, quand il lui disait adieu; et, la nuit, les aveugles soupçons déchiraient son âme sans sommeil.

Elle céda au mal nocturne. Palpitante et fébrile dans l'obscurité du felse, elle erra sur les canaux; avant de donner au rameur le nom d'un rio lointain, elle hésita; elle voulut retourner en arrière; elle pleura sur sa plaie avec des sanglots étouffés; elle sentit sa torture devenir intolérable; elle s'inclina vers la mortelle fascination de l'eau; elle s'entretint avec la mort; et puis, elle s'abandonna à sa misère. Elle épia la maison de son ami. Elle resta de longues heures dans une attente craintive et inutile.

Elle eut ses pires agonies dans ce triste Rio della Panada, que termine un pont par-dessous l'arche duquel on aperçoit l'île mortuaire de San-Michele, dans la lagune ouverte. Le vieux palais gothique, à l'angle de San-Canciano, était comme une ruine suspendue qui menaçait de se précipiter sur elle d'un instant à l'autre et de l'ensevelir. Les péottes noires pourrissaient le long des murs corrodés, mis à découvert par la marée basse, exhalant l'odeur de la dissolution. Et, une fois, elle entendit à l'aube s'éveiller les petits oiseaux dans le jardin des Clarisses.

« Partir! » La nécessité du départ tomba sur elle avec une subite urgence. Déjà, en un jour mémorable, elle avait dit à son ami : « Maintenant, il me semble qu'une seule chose est possible pour moi : m'en aller, disparaître, te laisser libre avec ton destin. Je puis cette chose que l'amour ne peut pas! » Désormais, aucun retard ne lui était plus accordé.

Il fallait qu'elle s'affranchît de toute hésitation, qu'elle sortît enfin de cette sorte d'immobilité fatale où, depuis si longtemps, elle s'agitait entre la vie et la mort comme si elle était tombée dans cette eau stagnante et muette, là-bas, près de l'île funèbre, et qu'elle s'y débattît anxieusement, et qu'elle sentît le fond mou céder sous ses pieds, croyant toujours qu'elle allait être engloutie, et ayant toujours devant les yeux l'étendue plane des eaux tranquilles, et ne se noyant jamais.

Par le fait, rien n'était arrivé, rien n'arrivait. Depuis cette aube d'octobre, la vie extérieure continuait sans changement. Nulle parole n'avait été proférée qui fixât un terme, qui fît prévoir une interruption. Il semblait même que la douce promesse du voyage aux Monts Euganéens allait être tenue, puisque la floraison des pêchers approchait. Et néanmoins, à présent, elle sentait l'impossibilité absolue de continuer à vivre de la façon dont elle vivait à côté de l'aimé. C'était un sentiment défini et indiscutable, comme celui de l'homme qui se trouve dans une maison en feu, ou qui, dans la montagne, est arrêté par un précipice, ou qui, dans le désert, a bu la dernière gorgée de son outre. Il y avait en elle quelque chose d'accompli, comme dans l'arbre qui a donné tout son fruit, comme dans le champ qui a été moissonné, comme dans le fleuve qui est arrivé à la mer. Sa nécessité intérieure était comme la nécessité des faits naturels, des marées, des saisons, des révolutions célestes. Elle l'accepta, sans examen.

Et son courage ressuscita, son âme se redressa, son activité se réveilla, toutes ses qualités viriles reparurent. En peu de temps elle établit son itinéraire, réunit ses gens, fixa la date du départ. « Tu iras travailler, là-bas, chez les Barbares, dans les pays d'outre-mer », se dit-elle durement à elle-même. « De nouveau tu iras errant de ville en ville, d'hôtel en hôtel, de théâtre en théâtre ; et, chaque soir, tu feras hurler la foule qui te paie. Tu gagneras beaucoup d'argent. Tu reviendras chargée d'or et de sagesse, s'il ne t'arrive pas de rester écrasée par hasard sous une roue, dans un carrefour, un jour de brouillard... »

« Qui sait ? » se dit-elle encore. « De qui as-tu reçu l'ordre de partir ? De quelqu'un qui est en toi, tout au fond de toi, et qui voit ce que tu ne vois pas, comme l'aveugle de la tra-

gédie. Qui sait si, là-bas, sur un de ces grands fleuves pacifiques, ton âme ne trouvera pas son harmonie et si tes lèvres n'apprendront pas ce sourire, qu'elles ont tant de fois essayé inutilement! Peut-être découvriras-tu à la même heure dans ton miroir un cheveu blanc et ce sourire. Va en paix! »

Elle prépara son viatique.

***

Il semblait que, de temps à autre, passât dans le ciel de février le souffle du précoce renouveau.

— Sens-tu le printemps? dit Stelio à son amie.

Et ses narines palpitèrent.

Elle se laissa légèrement aller en arrière, parce que son cœur défaillait; elle offrit son visage au ciel tout parsemé de vapeurs comme de plumes tournoyantes. Le hurlement rauque d'une sirène se prolongeait dans le pâle estuaire, se faisant peu à peu doux comme une note de flûte. Il lui sembla que quelque chose s'échappait du fond de sa poitrine et se dispersait dans le lointain avec cette longue note, comme une douleur qui, peu à peu, se changerait en un souvenir.

Elle répondit :

— Le printemps est arrivé aux Trois-Ports.

Encore une fois ils voguaient à l'aventure sur la lagune, sur cette eau familière à leur rêve comme le tissu au tisseur.

— Tu as dit : « aux Trois-Ports »? — s'écria le jeune homme avec vivacité, comme si un esprit se fût éveillé en lui. — C'est là, justement, près de la plage basse, qu'au coucher de la lune les marins font prisonnier le Vent, le Venticello, puis l'amènent chargé de liens à Dardi Seguso... Je te raconterai un jour l'histoire de l'Archi-orgue.

La façon mystérieuse dont il avait indiqué l'acte des marins fit sourire la Foscarina.

— Quelle histoire? — demanda-t-elle, s'inclinant vers cette séduction. — Et que vient faire ici Seguso? Est-ce du maître verrier qu'il s'agit?

— Oui, mais d'un maître d'autrefois, qui savait le latin et le grec, la musique et l'architecture, admis dans cette Aca-

démie des *Pellegrini* qui avait ses jardins à Murano, et souvent invité à souper par le Titien dans sa maison du quartier des Biri, ami de Bernardo Cappello, de Jacopo Zane et d'autres patriciens pétrarquistes... Ce fut chez Caterino Zeno qu'il vit l'orgue fameux construit pour Mathias Corvin, roi de Hongrie; et sa belle idée lui vint au cours d'une discussion avec cet Agostino Amadi, qui avait réussi à mettre dans sa collection d'instruments une vraie lyre grecque, un grand heptacorde lesbien, riche d'or et d'ivoire... Ah! te l'imagines-tu, cette relique de l'école de Mytilène apportée à Venise par une galère qui, en traversant les eaux de Sainte-Maure, entraîna jusqu'à Malamocco dans son sillage le cadavre de Sapho comme une touffe d'herbes arides? Mais cela, c'est une autre histoire.

Encore une fois la femme nomade retrouva sa jeunesse pour sourire, étonnée comme une enfant à qui l'on montre un livre d'images. Combien d'histoires merveilleuses, combien de délicieuses inventions l'Imaginifique n'avait-il pas trouvées pour elle sur cette eau, durant les heures lentes! Combien d'enchantements n'avait-il pas su composer pour elle, au rythme de la rame, avec sa parole qui rendait tout visible? Combien de fois, au flanc de l'aimé, sur le léger esquif, n'avait-elle pas savouré cette espèce de sommeil lucide où s'interrompaient toutes les peines et où seules flottaient les visions de la poésie!

— Raconte! pria-t-elle.

Et elle aurait voulu ajouter : « Cette histoire sera la dernière! » Mais elle se retint, parce qu'elle avait caché à son ami ce qu'elle avait résolu.

Il se mit à rire.

— Ah! tu es avide de fables comme Sofia!

A ce nom, comme au nom du printemps, elle sentit son cœur défaillir, la cruauté de son sort lui transpercer l'âme, tout son être se retourner vers les biens perdus.

— Regarde! — dit-il, en indiquant la muette plaine lagunaire qui, çà et là, se ridait au passage de la brise. — N'aspirent-elles pas à devenir musique, ces lignes infinies de silence?

Pâle dans le calme de l'après-midi, l'estuaire portait légè-

rement ses îles comme le ciel porte ses nuages les plus doux. Les longues bandes fines du Lido et de la terre ferme avaient l'inconsistance de ces débris noirâtres qui flottent en cordons sur les eaux apaisées. Torcello, Burano, Mazzorbo, San-Francesco-del-Deserto, vus de loin, présentaient l'apparence, non de rivages abordables, mais de pays submergés dont les cimes dépasseraient la surface de l'eau comme les hunes des navires coulés à pic. Faibles étaient les traces des hommes sur cette solitude plane, comme les lettres rongées par le temps sur les sépulcres antiques.

— Or donc, le maître verrier, entendant chez Zeno célébrer le fameux orgue du roi de Hongrie : « *Corpo de Baco!* » s'écria-t-il. « *I vedarà che organo che savarò far anca mi co' la mia cana, liquida musa canente! Vogio far el Dio de i organi! Dant sonitum glaucæ per stagna loquacia cannæ... Vogio che l'acqua de la laguna ghe daga el son e che i pali, le piere, i pessi, i canta anca lori! Multisonum silentium... I vedarà, corpo de Diana!* [1] » Tous les assistants se mirent à rire, sauf Giulia da Ponte, parce qu'elle avait les dents noires. Et le Sansovino fit une dissertation sur les orgues hydrauliques. Mais le fanfaron, avant de prendre congé, convia la compagnie à entendre sa nouvelle musique le jour de la Sensa et promit que le Doge sur son Bucentaure s'arrêterait au milieu de la lagune pour écouter. Ce soir-là, le bruit courut à Venise que Dardi Seguso avait perdu le sens ; et le Conseil, qui était plein de tendresse pour ses verriers, envoya un messager à Murano pour prendre des nouvelles. Le messager trouva l'artisan avec sa courtisane Perdilanza del Mido qui le caressait, inquiète et effrayée parce qu'il lui semblait qu'il extravaguait. Le maître après avoir regardé le messager avec des yeux de flamme, éclata d'un rire puissant qui rassura sur l'état de son esprit mieux que toute parole ; et, très calme, il lui ordonna de rapporter au Conseil que, pour la Sensa, Venise, avec Saint-Marc, le Grand-Canal et le palais des Doges,

1. « Corps de Bacchus ! Vous verrez quel orgue je saurai faire, moi aussi, avec ma canne, *liquida musa canente* ! Je veux faire le Dieu des orgues ! *Dant sonitum glaucæ per stagna loquacia cannæ...* Je veux que l'eau de la lagune lui donne le son, et que les pieux, les pierres, les poissons chantent aussi ! *Multisonum silentium...* Vous verrez, corps de Diane ! »

posséderait une autre merveille. Et, le jour suivant, il présenta requête pour obtenir une des cinq petites îles qui entouraient Murano comme les satellites d'une planète, disparues aujourd'hui ou changées en bas-fonds. De Temòdia, Trencòre, Galbaia, Mortesina et la Fólega, après avoir exploré les eaux, il choisit Temòdia comme on choisit une fiancée. Et Perdilanza del Mido commença à entrer en affliction... Regarde, Fosca! Nous passons sur le souvenir de Temòdia, peut-être! Les tuyaux de l'orgue sont ensevelis dans la vase, mais ils ne pourriront pas. Il y en avait sept mille. Nous passons sur les ruines d'une forêt de verre mélodieux. Comme les algues sont délicates, ici!

Il se penchait sur les belles eaux, et elle aussi, à l'autre bord. Les rubans, les plumes, le velours, toutes les matières ténues qui composaient avec un art sobre et fin le chapeau de la Foscarina ; ses yeux et l'ombre glauque dont ils étaient cernés ; le sourire même par où elle rendait charmante la grâce de son défleurir ; le bouquet de jonquilles fixé sur la proue à la place du petit fanal ; les imaginations rares de l'animateur ; les noms rêvés des îles disparues ; l'azur qui tour à tour se découvrait puis se cachait dans la brume neigeuse, les cris étouffés des oiseaux invisibles ; toutes les choses les plus délicates étaient vaincues par les jeux de ces apparences fugitives, par les couleurs de ces chevelures salines qui vivaient dans la vicissitude du flux et du reflux, se tournant comme sous des caresses alternées. Deux miracles confondus paraissaient les colorer. Vertes comme le blé qui naît dans le sillon, fauves comme le feuillage qui meurt sur le jeune chêne, et vertes et fauves avec les innombrables nuances des plantes qui naissent et qui meurent, elles offraient l'image d'une saison ambiguë qui serait propre à la lagune dans son lit. Le jour, en les éclairant à travers l'eau limpide, ne perdait rien de sa force, mais il acquérait plus de mystère ; de telle sorte que, dans leur mollesse, il y avait un souvenir de leur obéissance aux attractions de la lune.

— Et pourquoi donc Perdilanza s'affligeait-elle? — demanda la Foscarina, toujours penchée sur les belles eaux.

— Parce que, dans la bouche et dans le cœur de son amant, son nom, à elle, était vaincu par le nom de Temòdia,

qu'il prononçait avec ferveur, et parce que cette île était l'unique endroit où il ne lui fût pas permis de le suivre. Il avait construit là son nouvel atelier, et il s'y tenait la plus grande partie du jour et la nuit presque entière, assisté de ses ouvriers qu'il avait astreints au secret par un serment devant l'autel. Le Conseil, en ordonnant que le maître fût pourvu de tout ce dont il aurait besoin pour sa terrible besogne, décréta qu'il aurait la tête tranchée dans le cas où son œuvre se montrerait inférieure à son orgueil. Alors, Dardi mit un fil d'écarlate autour de son cou nu.

La Foscarina se redressa pour s'abandonner de nouveau sur les coussins noirs, éblouie. Entre les apparences de la prairie marine et celles du conte, elle s'égarait comme dans le labyrinthe ; et elle commençait à éprouver la même anxiété qu'alors, parce que, dans son esprit, la réalité se confondait avec les fantômes. Stelio semblait parler de lui-même au moyen de ces étranges figures, comme en ce dernier soir de septembre où il lui avait expliqué le mythe de la grenade; et le nom de la femme imaginaire commençait justement par les deux premières syllabes du nom qu'en ce temps-là il lui donnait !

Voulait-il, sous le voile de ce récit, lui faire entendre quelque chose ? Et quelle chose ? Et pourquoi, dans le voisinage du lieu où elle avait été prise de l'horrible rire, se complaisait-il à cette fantaisie qui semblait inspirée par le souvenir de la coupe brisée ? L'enchantement se rompit, l'oubli se dissipa. En tâchant de comprendre, elle se façonna elle-même, avec cette matière de rêve, un instrument de torture. Elle ne se souvint plus que son ami ignorait encore le prochain adieu. Elle le regarda, lui reconnut sur le visage cette félicité intellectuelle qui brillait d'ordinaire en lui comme quelque chose d'adamantin et d'aigu. Instinctivement, elle lui dit au dedans d'elle-même : « Je m'en vais; ne me blesse pas ! »

— Zorzi, quelle est cette chose blanche qui flotte là-bas, sous la muraille ? — demanda-t-il au rameur de l'arrière.

Ils côtoyaient Murano. On apercevait les enceintes des jardins, les cimes des lauriers. La fumée noire des fournaises ondulait comme un crêpe suspendu dans l'air argentin.

Alors l'actrice, avec une subite horreur, eut la vision du port lointain où l'attendait le navire énorme et palpitant; elle revit le nuage perpétuel sur la cité brutale aux mille et mille cheminées, aux montagnes de charbon, aux forêts de mâts, aux monstrueuses armatures; elle réentendit le fracas des marteaux, le grincement des treuils, le ronflement des machines, l'immense gémissement du fer dans le brouillard enflammé.

— *El xe un can morto*[1], dit le rameur.

Une charogne enflée et jaunâtre flottait près du mur en briques rouges, dans les crevasses duquel tremblaient les herbes et les fleurs, filles de la ruine et du vent.

— Rame! — cria Stelio, pris de dégoût.

La Foscarina ferma les yeux. Sous l'effort des rames, l'esquif s'élança, fila sur l'eau laiteuse. Le ciel se faisait tout blanc. Une égale splendeur diffuse régnait sur l'estuaire. Des voix de marins venaient d'une barque chargée de verdures. De San-Giacomo-di-Palude venait un ramage de moineaux. Une sirène hurla dans le lointain.

— Eh bien, l'homme au fil d'écarlate... — demanda la Foscarina, anxieuse d'entendre la suite du récit, parce qu'elle voulait comprendre.

— Il sentit plus d'une fois sa tête branler sur son cou, — reprit Stelio en riant. — Il avait à souffler des tubes gros comme des troncs d'arbre, et non avec la force d'un soufflet, mais avec l'art d'une bouche vivante, tout d'une haleine, sans interruption. Imagine! Les poumons d'un cyclope n'y auraient pas suffi. Ah! je te raconterai, un jour, l'ardeur de cette existence placée entre la hache du bourreau et la nécessité du prodige, en colloque avec les éléments! Il avait le Feu, l'Eau et la Terre; mais l'Air, le mouvement de l'Air, lui manquait. Cependant, chaque matin, les Dix envoyaient un homme rouge lui donner le bonjour : cet homme rouge, tu sais, qui, le capuchon sur les yeux, embrasse la colonne dans l'*Adoration des Mages* du second Bonifazio. Après des essais infinis, Seguso eut une bonne idée. Ce jour-là, sous les lauriers, avec le Priscianèse, il

1. « C'est un chien mort. »

s'était entretenu de la demeure d'Éole et de ses douze fils et de l'atterrissage du fils de Laërte à l'île occidentale. Il relut Homère, Virgile et Ovide, dans les belles impressions aldines. Puis, il alla trouver un mage esclavon qui avait la renommée d'enchanter les Vents en faveur des longues navigations :

« *Mi gavaria bisogno de un ventesèlo né tropo forte né tropo fiapo, docile, da podermelo manipolar come che vogio mi, un ventesèlo che me serva per supiar certi veri che go in testa... Lenius aspirans aura secunda venit... M'astu capìo, vechio*[1] ? »

Le conteur eut un sonore éclat de rire, parce qu'il voyait la scène avec tous ses détails dans une maison sise rue de la Testa, à San-Zanepolo, où l'Esclavon vivait avec sa fille Cornelia l'Esclavonette, *honorata cortegiana (piezo so pare, scudi 2)*[2].

— *Cossa galo* ? *Savàrielo*?[3] — pensaient les deux gondoliers, surpris d'entendre Stelio mêler des paroles de leur langue aux syllabes obscures.

La Foscarina essayait de seconder cette gaieté ; mais elle souffrait du rire juvénile comme naguère dans les détours du labyrinthe.

— L'histoire est longue, dit-il encore. Un jour, j'en ferai quelque chose. Je me la réserve pour une saison de loisirs... Imagine ! L'Esclavon fait le sortilège. Dardi envoie chaque nuit les marins aux Trois-Ports pour dresser l'embuscade au *Venticello*. Une nuit enfin, peu avant l'aube, au moment où la lune se couche, ils le surprennent endormi sur un banc de sable, au milieu d'une troupe d'hirondelles lasses qu'il conduisait... Il est là, couché sur le dos, respirant aussi légèrement qu'un enfant, dans l'arome salin, presque recouvert par les innombrables queues fourchues ; la houle berce son sommeil ; les noires et blanches voyageuses palpitent sur lui, fatiguées du long vol...

— Oh ! doux ami ! — s'écria-t-elle, à cette fraîche peinture. — Où as-tu vu cela ?

1. « Il me faudrait un petit vent ni trop fort ni trop faible, bien docile, que je pourrais manier comme je voudrais ; un petit vent qui me servirait pour souffler certains verres que j'ai en tête... *Lenius aspirans aura secunda venit...* M'as-tu compris, vieux ? »

2. « Honorable courtisane (chez son père, deux écus). »

3. « Qu'est-ce qu'il a ? Devient-il fou ? »

— C'est ici que commence la grâce de la légende... Les marins le saisissent, le lient avec des brins d'osier, l'emportent à bord et font voile vers Temòdia. La barque est envahie par les hirondelles, qui n'abandonnent point le meneur de leur vol...

Stelio s'arrêta parce que les particularités de l'aventure se pressaient dans son imagination si nombreuses qu'il ne savait plus en choisir aucune. Mais il prêta l'oreille à un chant aérien qui venait du côté de San-Francesco-del-Deserto. On apercevait le clocher un peu oblique de Burano, et, derrière l'île aux fleurs de fil, les clochers de Torcello dans la splendeur solitaire.

— Eh bien ? sollicita sa compagne.

— Je ne puis en dire davantage, Fosca. Je sais trop de choses... Figure-toi que Dardi s'éprend de son prisonnier !... Celui-ci s'appelle Ornitio, parce qu'il est meneur d'oiseaux migrateurs. Un continuel gazouillement d'hirondelles entoure Temòdia ; les nids pendent aux poutres et aux solives des échafaudages qui entourent l'œuvre ; quelques ailes se grillent aux flammes de la fournaise, quand Ornitio souffle dans la canne pour créer une colonne lumineuse et légère avec la boule de pâte incandescente. Mais, avant de l'apprivoiser et de lui enseigner l'art, ah ! que de peine ! Le maître du feu commence par lui parler latin et lui réciter des vers de Virgile, croyant être compris. Mais Ornitio à la chevelure bleue parle grec, naturellement, avec un accent qui siffle un peu... Il sait par cœur deux odes de Sapho, inconnues des humanistes : les deux odes qu'un jour de printemps il porta de Mytilène à Chio ; et, lorsqu'il souffle les tubes inégaux, il se rappelle la syrinx de Pan... Je te dirai, je te dirai un jour toutes ces choses.

— Et de quoi se nourrissait-il ?

— De pollen et de sel.

— Et qui lui en donnait ?

— Personne. Il lui suffisait de respirer le pollen et le sel épars dans l'air.

— Et il ne cherchait pas à s'enfuir ?

— Toujours. Mais Seguso prenait des précautions infinies, comme un amoureux qu'il était.

— Et Ornitio répondait-il à cet amour?

— Oui, il commença de l'aimer, surtout à cause de ce fil d'écarlate que le maître portait continuellement autour de son cou nu.

— Et Perdilanza?

— Abandonnée, elle languissait de douleur. Je te raconterai, un jour... J'irai un été sur la plage de Pellestrina pour t'écrire ce beau conte dans le sable d'or.

— Mais comment cela finit-il?

— Le prodige s'accomplit. L'Archi-orgue s'élève à Temòdia avec ses sept mille tuyaux de verre, pareil à une de ces forêts congelées qu'Ornitio — enclin à magnifier ses voyages — disait avoir vues dans le pays des Hyperboréens. Vient le jour de la Sensa. Le Sérénissime, entre le Patriarche et l'Archevêque de Spalatro, s'avance hors du bassin de Saint-Marc sur le Bucentaure. Si grande est la pompe qu'Ornitio croit au retour triomphal du fils de Chronos. Autour de Temòdia les vannes s'ouvrent; et, animé par le silence éternel de la lagune, l'instrument gigantesque, sous les doigts magiques du nouveau musicien, répand une onde si vaste d'harmonies qu'elle arrive jusqu'à la terre ferme et se propage dans l'Adriatique. Le Bucentaure s'arrête, parce que ses quarante rames se sont abaissées le long de ses flancs comme des ailes qui se relâchent, abandonnées sur les tolets par la chiourme frappée de stupeur. Mais, tout à coup, l'onde se brise, se réduit à quelques sons discordants, s'affaiblit, s'éteint. Tout à coup, Dardi sent l'orgue s'assourdir sous ses doigts, comme si l'âme de l'instrument défaillait, comme si, dans ses profondeurs, une force étrangère dévastait le prodigieux appareil. Qu'est-il advenu? Le maître n'entend que la grande clameur de raillerie qui lui arrive à travers les tuyaux muets, le bruit des canons qui tonnent, le brouhaha de la populace. Une embarcation se détache du Bucentaure, amenant l'homme rouge avec le billot et la hache. Le coup, dont la place est marquée par le fil d'écarlate, est précis. La tête tombe; elle est lancée dans l'eau, où elle flotte comme celle d'Orphée...

— Qu'est-il advenu?

— Perdilanza s'est jetée dans les vannes! L'eau l'a entraînée dans les profondeurs de l'orgue. Son corps avec toute sa

chevelure fameuse, est resté en travers de l'appareil vaste et délicat, dont il a obstrué le cœur sonore.

— Mais Ornitio ?

— Ornitio recueille sur l'eau la tête sanglante et s'envole vers la mer. Les hirondelles sentent sa fuite et le suivent. En quelques instants se forme derrière le fugitif un nuage blanc et noir d'hirondelles. A Venise et dans les îles tous les nids sont déserts, par suite de ce départ hors de saison. L'Été est sans vols. Septembre est sans les adieux qui le faisaient triste et gai.

— Et la tête de Dardi ?

— *Dove sia nessun lo sa !*[1] — conclut en riant le conteur.

Et, de nouveau, il prêta l'oreille à ce chant aérien où il commençait à distinguer un rythme.

— Entends-tu ? dit-il.

Et il fit signe aux gondoliers de s'arrêter. Les rames demeurèrent levées sur les fourches. Le silence était si profond que, comme on entendait de loin le chant des oiseaux, on entendait de près l'égouttement des pales.

— *Le xe le calandrine,* — avertit Zorzi à voix basse, — *che, povarete, le canta anca lore le lode de San Francesco*[2].

— Rame !

La gondole glissa sur l'eau comme sur un lait diaphane.

— Veux-tu, Fosca, que nous allions jusqu'à San-Francesco ?

Elle avait la tête basse, et elle songeait.

— Peut-être y a-t-il un sens caché dans ton invention, — lui dit-elle après un moment de silence. — Peut-être ai-je compris.

— Oui, hélas ! entre mon audace et celle du maître verrier, il y a peut-être quelque ressemblance. Je devrais peut-être, moi aussi, porter autour du cou un fil d'écarlate, en guise d'avertissement.

— Tu l'auras, toi, ta belle destinée. Pour toi, je ne crains rien.

1. « Où elle est, nul ne le sait. » — Vers traditionnel qui clôt les contes populaires en Italie.

2. « Ce sont les alouettes qui, les pauvres, chantent, elles aussi, les louanges de saint François. »

Il cessa de rire.

— Oui, mon amie, il me faut vaincre. Et tu m'y aideras. Tous les matins j'ai, moi aussi, une visite menaçante : l'attente de ceux qui m'aiment et de ceux qui me haïssent, de mes amis et de mes ennemis. Or, le rouge costume du bourreau convient à l'attente : car il n'y a rien sur terre de plus impitoyable.

— Mais c'est la mesure de ta puissance.

Il sentit dans son foie le bec de son vautour. Instinctivement il se redressa, pris d'une aveugle impatience qui le fit souffrir aussi de cette lente façon d'aller. — Pourquoi vivait-il dans l'oisiveté? A chaque heure, à chaque minute, il fallait essayer, lutter, s'affermir, se fortifier contre la destruction, la diminution, la violation, la contagion. A chaque heure, à chaque minute, il fallait tenir l'œil fixé au but, concentrer là toutes ses énergies, sans trêve, sans défaillance. — Ainsi, toujours, le besoin de la gloire éveillait-il au fond de son être un instinct sauvage, une fureur de lutte et de représailles.

— Connais-tu cette parole du grand Héraclite? « L'arc a pour nom BIOS et pour œuvre la mort? » C'est une parole qui, avant de communiquer aux âmes sa signification certaine, les excite. Je l'entendais en moi continuellement, ce soir d'automne où j'étais assis à ta table, lors de l'Épiphanie du Feu. Ce soir-là, j'eus vraiment une heure de vie dionysiaque, une heure de délire secret, mais terrible, comme si j'avais contenu la montagne incendiée où hurlent et se déchaînent les Thyades. Vraiment, il me semblait entendre par intervalles des clameurs et des chants et les cris d'un lointain carnage. Et je m'étonnais de rester immobile, et le sentiment de mon immobilité corporelle augmentait ma frénésie profonde. Et je ne voyais plus rien, hormis ta figure qui tout à coup était devenue extraordinairement belle, et, dans ta figure, la force de toutes tes âmes, et, derrière, les pays et les multitudes. Ah! si je pouvais te dire comment je t'ai vue! Dans ce tumulte, alors que passaient des images merveilleuses accompagnées par des tourbillons de musiques, je te parlais comme à travers une bataille, je te jetais des appels que tu entendais peut-être, non pour l'amour seule-

ment, mais pour la gloire, non pour une soif unique, mais pour deux soifs; et je ne savais laquelle était la plus ardente. Et, de même que m'apparaissait ta face, de même aussi m'apparaissait la face de mon œuvre. Je l'ai vue! Tu comprends? Avec une rapidité incroyable, dans la parole, dans le chant, dans le geste, dans la symphonie, mon œuvre s'intégra et vécut d'une vie telle que, si je réussissais à en infuser seulement une partie dans les formes que je veux exprimer, je pourrais vraiment enflammer de moi l'univers.

Il parlait d'une voix contenue; et la véhémence réprimée de ses paroles avait une étrange répercussion sur cette eau paisible, dans cette lumière blanche où se prolongeait la cadence régulière des deux rames.

— Exprimer! Voilà ce qui est nécessaire. La plus haute vision n'a aucune valeur si elle n'est pas manifestée et condensée en formes vivantes. Et moi, j'ai tout à créer. Je ne verse pas ma substance dans des moules reçus en héritage. Mon œuvre est toute de mon invention. Je ne dois et ne veux obéir qu'à mon instinct et au génie de ma race. Et, néanmoins, comme Dardi qui vit chez Caterino Zeno le fameux orgue, j'ai, moi aussi, devant l'esprit une autre œuvre exécutée par un créateur formidable, une œuvre gigantesque, là, au milieu des hommes.

L'image du créateur barbare lui réapparut: les yeux bleus brillèrent sous le front vaste, les lèvres se serrèrent sur le menton robuste, armées de sensualité, d'orgueil et de mépris. Puis, il revit les cheveux blancs que le vent brutal agitait sur cette nuque sénile, sous les larges bords du feutre, et l'oreille livide, au lobe gonflé. Puis, il revit le corps immobile, abandonné sur les genoux de la femme au visage de neige, et le léger tremblement de ce pied qui pendait. Il se rappela son indicible frisson d'épouvante et de joie lorsqu'à l'improviste il avait senti sous sa main repalpiter le cœur sacré.

— Ah! ce n'est pas devant, c'est autour de mon esprit que je devrais dire. Parfois, cela ressemble à un océan furieux qui essaierait de me renverser et de m'engloutir. Ma Temòdia est une roche de granit en haute mer; et je suis, moi, comme un ouvrier occupé à y construire un pur temple dorique, parmi la violence des flots contre lesquels il doit

défendre l'ordonnance de ses colonnes, l'esprit incessamment tendu pour ne jamais cesser d'ouïr, parmi ce fracas, le rythme intérieur qui seul réglera les intervalles de ses lignes et de ses espaces. En ce sens encore, ma tragédie est un combat.

Il revit le palais patricien tel qu'il lui était apparu dans la première aube d'octobre, avec ses aigles, avec ses coursiers, avec ses amphores, avec ses roses, clos et muet comme un haut sépulcre, tandis que, sur le faîte, le ciel s'enflammait au souffle de l'aurore.

— Dans cette aube, continua-t-il, — après la nuit de délire, comme je passais par le canal et longeais le mur d'un jardin, je cueillis de petites fleurs violettes poussées dans les interstices de la brique, et je fis aborder la gondole au palais Vendramin pour les jeter devant la porte. L'offrande était trop mince, et je pensai aux lauriers, aux myrtes et aux cyprès. Mais, par cet acte spontané, j'exprimais ma reconnaissance envers Celui qui devait imposer à mon esprit la nécessité d'être héroïque dans son effort pour s'affranchir et pour créer.

S'animant d'un rire subit, il se tourna vers le rameur de l'arrière :

— Te rappelles-tu, Zorzi, cette régate que nous courûmes un matin pour accoster le *bragozzo* ?

— *Altro che ricordarme! Che vogada! Go ancora i brazzi indolentrai! E quela sgnèsola de fame, paroncin, dove la metelo? Ogni volta che vedo el paron de la barca, el me domanda sempre de quel foresto che se ga slapà quel tantin de pagnota co'quel corbato de fighi e de ua... El dixe che no'l se desmentegarà mai de quel zorno, perché el ga fato la più bela pescada de la so vita. El ga tirà su dei sgombri come no se ghe ne vede mai*[1]...

Le rameur n'interrompit son bavardage qu'au moment où

1. «Je crois bien que je me rappelle! Quelle nage! J'en ai encore les bras endoloris! Et cette coquine de faim, où la mettez-vous, seigneur? Chaque fois que je vois le patron de la barque, il ne manque pas de me demander des nouvelles de cet étranger qui a avalé cette petite miche de pain avec cette corbeille de raisins et de figues... Il dit qu'il n'oubliera jamais ce jour-là, parce qu'il a fait la plus belle pêche de sa vie. Il a tiré de l'eau des maquereaux comme il n'en avait jamais vus... »

il s'aperçut que le seigneur ne l'écoutait plus et qu'il convenait de se taire et même de retenir son haleine.

— Tu entends le chant? — dit Stelio à son amie en lui prenant doucement une main, parce qu'il regrettait d'avoir ravivé ce souvenir qui la faisait souffrir.

Elle releva son visage et dit :

— Où est-il? Dans le ciel? Sur la terre?

Une mélodie infinie se répandait dans la blanche paix.

Elle dit :

— Comme il monte!

Elle sentit tressaillir la main de son ami.

— Lorsque Alexandre arrive dans la chambre lumineuse où la vierge a lu la lamentation d'Antigone, — dit-il, surprenant dans sa conscience un indice du travail obscur qui se poursuivait au fond de son mystère, — il raconte qu'il a chevauché dans la plaine d'Argos et qu'il a traversé l'Inachus, fleuve de cailloux brûlés. Toutes les campagnes sont couvertes de petites fleurs sauvages qui se meurent; et le chant des alouettes remplit tout le ciel... Des milliers d'alouettes, une multitude sans nombre... Il raconte que, tout à coup, l'une d'elles est tombée aux pieds de son cheval, pesante comme une pierre, et qu'elle est restée là, silencieuse, foudroyée par son ivresse, pour avoir chanté avec trop de joie. Il l'a ramassée. « La voici! » Alors, tu tends vers lui ta main, tu la prends, et tu murmures : « Oh! elle est tiède encore... » Pendant que tu parles, la vierge tremble. Tu la sens trembler...

La tragédienne sentit de nouveau se geler la racine de ses cheveux, comme si, de nouveau, l'âme de l'aveugle fût entrée en elle.

— A la fin du Prélude, l'impétuosité des progressions chromatiques exprime cette joie grandissante, cette anxiété d'allégresse... Écoute! écoute... Ah! quelle merveille! Ce matin, Fosca, ce matin je travaillais...! C'est ma mélodie, la même, qui maintenant se développe dans le ciel... Ne sommes-nous pas en état de grâce?

Un esprit de vie courait à travers la solitude, une aspiration véhémente rendait le silence ému. Il semblait que dans les lignes immobiles, dans les horizons vides, dans les eaux planes, dans les terres couchées, une volonté naturelle de

s'élever passât comme un réveil ou comme l'annonce de quelque grand retour. L'âme de la femme s'y abandonna toute comme une feuille à un tourbillon, et elle fut ravie aux sommets de l'amour et de la foi. Mais l'impatience fébrile de l'action, la hâte d'entreprendre, le besoin d'exécuter, assaillirent le jeune homme. Sa capacité de travail sembla se multiplier. Il se représenta la plénitude de ses heures à venir. Il vit les aspects concrets de son œuvre, l'entassement des pages, et les parties d'orchestre, et la variété de la besogne, et la richesse des matières aptes à recevoir le rythme. Il vit de la même façon la colline romaine, l'édifice naissant, l'équilibre des pierres taillées, les ouvriers appliqués au maçonnage, l'architecte vigilant et sévère, la masse du Vatican vis-à-vis du Théâtre d'Apollon, la ville sainte étendue au dessous. Il évoqua en souriant l'image de ce petit homme qui soutenait l'entreprise avec une magnificence papale; il salua la figure exsangue et nasue de ce prince romain qui, ne forlignant pas de l'honneur de son nom, employait l'or accumulé durant des siècles de rapine et de népotisme à élever un temple harmonieux consacré à la renaissance des Arts qui avaient illuminé de beauté la vie forte de ses ancêtres.

— Dans une semaine, Fosca, mon Prélude sera terminé, si la grâce m'assiste. Je voudrais tout de suite l'essayer à l'orchestre. Peut-être irai-je à Rome pour cela. Antimo della Bella est plus impatient que moi-même. Presque chaque matin, je reçois une lettre de lui. Je crois que ma présence à Rome pour quelques jours sera nécessaire aussi afin d'empêcher certaines erreurs dans la construction du Théâtre. Antimo m'écrit que l'on discute sur l'opportunité d'abattre le vieil escalier de pierre qui, du jardin des Corsini, monte au Janicule ! Je ne sais si tu as dans la mémoire l'image de ce lieu. La rue qui conduira au Théâtre, après avoir passé sous l'Arc de Septimius, contourne le flanc du Palais Corsini, traverse le jardin et arrive au pied de la colline. La colline — tu l'as dans la mémoire? — est toute verdoyante, couverte de petites prairies, de roseaux, de cyprès, de platanes, de lauriers et d'yeuses : elle a un aspect silvestre et sacré, avec sa couronne de hauts pins d'Italie. Sur la pente se trouve une véritable forêt d'yeuses, arrosée par des courants souter-

rains. Toute la colline est riche d'eaux vives. A gauche, s'élève comme un château-fort la Fontaine Paolina. Plus bas, est la tache noire du Bosco Parrasio, où siégeaient autrefois les Arcadiens. Un escalier de pierre, partagé en deux branches par une succession de larges vasques débordantes, monte à une terrasse où aboutissent deux avenues de lauriers vraiment apolloniennes et dignes de conduire les hommes vers la Poésie. Qui pourrait imaginer une entrée plus noble? Les siècles y ont mis l'ombre du mystère. La pierre des marches, des balustres, des vasques, des statues, rivalise d'âpreté avec l'écorce des platanes vénérables, devenus creux par la vieillesse. On n'entend que le chant des oiseaux, le clapotement des jets d'eau, le murmure de la feuillée; et je crois que les poètes et les simples pourraient y entendre la palpitation des Hamadryades et le souffle de Pan...

Infatigable, le chœur aérien montait, montait, sans défaillances, sans pauses, emplissant de lui-même tous les espaces, pareil au désert immense, pareil à la lumière infinie. Dans le sommeil des lagunes, l'impétueuse mélodie créait l'illusion d'une anxiété unanime qui se fût élevée des eaux, des sables, des herbes, des vapeurs, de toutes les choses naturelles, pour en suivre l'essor. Toutes les choses, qui naguère semblaient inertes, avaient maintenant une respiration profonde, une âme émue, un désir de s'exprimer.

— Écoute! écoute!

Et les images de la Vie évoquées par l'animateur, et les antiques noms des énergies immortelles qui circulent dans l'Univers, et les aspirations des hommes à franchir le cercle de leur supplice quotidien pour s'apaiser dans la splendeur de l'Idée, et les vœux et les espérances et les audaces et les efforts, dans ce lieu d'oubli et de prière, en vue de l'île humble où l'Époux de la Pauvreté avait laissé ses traces, furent exemptes de l'ombre de la Mort par la seule vertu de cette mélodie.

— Ne dirait-on pas l'allégresse frénétique d'un assaut?

En vain les rives pâles, les pierres émiettées, les racines pourries, les vestiges des œuvres détruites, les odeurs de la dissolution, les cyprès funèbres, les croix noires, en vain tout cela rappelait-il la parole même que, le long du fleuve, les

statues avaient exprimée avec leurs lèvres de pierre. Plus fort que tous les signes, ce seul chant de liberté et de victoire touchait le cœur de celui qui devait créer avec joie. « En avant ! en avant ! Plus haut, toujours plus haut ! »

Et le cœur de Perdita, pur de toute lâcheté, prêt à toutes les épreuves, imitant l'ascension de l'hymne, se repromit à la Vie. Comme à l'heure lointaine du délire nocturne elle répétait : « Servir ! servir ! »

*
* *

L'esquif entrait dans un canal renfermé entre deux berges vertes qui arrivaient si exactement au niveau de l'œil que l'on y apercevait les tiges innombrables de l'herbe et que l'on y distinguait les nouvelles à leur couleur plus tendre.

*Laudato si, mi Signore, per sora nostra matre terra,*
*la quale ne sustenta et governa*
*et produce diversi fructi con coloriti fiori et herba*[1].

A la plénitude de son âme, l'amante mesurait l'amour du *Poverello* pour les créatures. Telle était son abondance qu'elle cherchait partout des choses vivantes à adorer ; et ses yeux redevenaient enfantins, et toutes ces choses s'y miraient comme dans la paix de l'eau, et quelques-unes semblaient remonter de son plus lointain passé pour se faire reconnaître et se présentaient à elle sous un aspect d'apparitions inattendues.

Quand l'esquif aborda, elle s'étonna d'être arrivée.

— Veux-tu descendre? Ou bien, préfères-tu retourner en arrière? — lui demanda Stelio, secouant sa rêverie.

D'abord elle hésita, parce que sa main était dans la main de l'aimé, et que se détacher de lui la fâchait comme une diminution de douceur.

— Oui, — répondit-elle avec un sourire. — Marchons un peu aussi sur cette herbe.

Ils débarquèrent dans l'île de Saint-François. Quelques

1. « Loué sois-tu, mon Seigneur, par-dessus notre mère la terre, — qui nous soutient, nous nourrit — et produit les fruits variés avec les fleurs colorées et l'herbe. »

jeunes cyprès les accueillirent timidement. Nul visage humain ne se montra. La myriade invisible emplissait de son cantique le désert. La brume se déchirait, s'agglomérait en nuages, au déclin du soleil.

— Sur combien d'herbe nous avons marché, n'est-ce pas, Stelio ?

Il dit :

— Mais à présent vient la montée rocheuse.

Elle dit :

— Vienne la montée, et qu'elle soit rude !

Il s'étonna de la gaieté inaccoutumée qu'il y avait dans l'accent de sa compagne. Il la regarda ; au fond de ces beaux yeux, il vit l'ivresse.

— Pourquoi, dit-il, nous sentons-nous si joyeux et si libres dans cette île perdue ?

— Tu le sais, toi ?

— Pour les autres, c'est un pèlerinage triste. Quand on vient ici, on s'en retourne avec le goût de la mort dans la bouche.

Elle dit :

— Nous sommes en état de grâce.

Il dit :

— Plus on espère, plus on vit.

Et elle :

— Plus on aime, plus on espère.

Le rythme du chant aérien ne cessait pas d'attirer à lui leurs essences idéales.

Il dit :

— Comme tu es belle !

Une subite rougeur inonda ce visage passionné. Elle s'arrêta, palpitante. Elle ferma presque les paupières.

Elle dit, d'une voix étouffée :

— Il passe un courant chaud. Sur l'eau, de temps en temps, ne sentais-tu pas une bouffée de tiédeur ?

Elle aspira l'air.

— Il y a comme une odeur de foin fauché. Ne la sens-tu pas ?

— C'est l'odeur des algues : les bancs commencent à découvrir.

— Regarde les belles campagnes !

— Ce sont les Vignole. Et là-bas, c'est le Lido. Et, là-bas, c'est l'île de Sant'Erasmo.

Le soleil, sans voile maintenant, dorait tout l'estuaire. L'humidité des bancs émergés imitait l'éclat des fleurs. Les ombres des petits cyprès devenaient plus longues et plus bleues.

— Je suis certaine, dit-elle, que, quelque part, dans le voisinage, les amandiers fleurissent. Allons sur la digue.

Elle secoua la tête en arrière, par un de ces mouvements instinctifs qui semblaient rompre un frein ou se débarrasser d'une entrave.

— Attends !

Et, retirant vite les deux longues épingles qui fixaient son chapeau, elle se découvrit la tête. Elle revint sur ses pas vers la rive et jeta dans la gondole la chose scintillante. Elle rejoignit son ami, légère, en relevant avec les doigts la masse de ses boucles où l'air pénétra et où brillèrent les rayons. Elle parut éprouver un grand soulagement, comme si sa respiration se fût élargie.

— Les ailes souffraient ? dit Stelio en riant.

Et il regarda le pli rude, fait, non par le peigne, mais par la tempête.

— Oui ; le moindre poids me gêne. Si je ne craignais de paraître singulière, j'irais toujours tête nue. Mais quand je vois les arbres, je ne puis plus résister. Mes cheveux se souviennent qu'ils sont nés d'espèce sauvage, et ils veulent respirer à leur guise, du moins dans le désert...

Franche et vive, elle cheminait sur l'herbe avec une svelte ondulation. Et il se rappela ce jour où, dans le jardin Gradenigo, elle lui avait paru ressembler au beau lévrier fauve.

— Oh ! voici un capucin !

Le frère gardien venait à leur rencontre, en les saluant avec affabilité. Il s'offrit au visiteur pour l'introduire dans le couvent ; mais il l'avertit que la règle interdisait l'entrée à sa compagne.

— Irai-je ? — dit Stelio, interrogeant du regard son amie qui souriait.

— Oui, va.

— Mais tu resteras seule ?

— Je resterai seule.

— Je te rapporterai une écaille du pin vénéré.

Il suivit le franciscain sous le petit portique au plafond de solives, d'où pendaient les nids vides des hirondelles. Avant de franchir le seuil, il se retourna pour envoyer un salut à son amie. La porte se referma.

O BEATA SOLITVDO !
O SOLA BEATITVDO !

Alors, de même que, dans l'orgue, un changement de registre change instantanément les sons, de même toutes les pensées de la femme se transfigurèrent soudain. L'horreur de l'absence, le pire des maux, apparut à cette âme aimante. Son ami n'était plus là : elle n'entendait plus cette voix, ne sentait plus cette haleine, ne touchait plus cette main douce et ferme. Elle ne le voyait plus vivre ; elle ne voyait plus l'air, la lumière, l'ombre, toute la vie du monde, s'harmoniser avec cette vie. « S'il ne revenait plus ! Si cette porte ne se rouvrait plus ! » Cela ne pouvait être. Certainement, dans quelques minutes, il repasserait le seuil, et elle le recevrait encore dans ses prunelles et dans son sang. Mais, hélas, dans quelques jours, ne devait-il pas disparaître ainsi ? Et d'abord la plaine, et puis la montagne, et puis les plaines et les montagnes, et encore les fleuves et le détroit et l'océan, l'espace infini que ne franchissent ni les cris ni les pleurs, ne devaient-ils pas s'interposer entre elle et ce front, ces yeux, ces lèvres ? L'image de la ville brutale, noire de charbon, hérissée d'armatures, occupa l'île paisible ; le fracas des marteaux, le grincement des treuils, le halètement des machines, l'immense gémissement du fer couvrirent la printanière mélodie. Et, à chacune de ces simples choses, à l'herbe, aux sables, aux eaux, aux algues, à cette plume suave qui descendait de là-haut, tombée peut-être d'une petite gorge chantante, s'opposèrent les rues inondées par les torrents humains, les maisons aux mille yeux difformes, pleines de fièvres ennemies du sommeil, les théâtres occupés par le trouble ou par la stupeur des hommes qui accordaient une heure de relâche à leurs volontés férocement tendues pour la guerre des lucres.

Et elle revit son image et son nom sur les murailles contaminées par la lèpre des affiches, sur les tableaux promenés à la ronde par les porteurs hébétés, sur les ponts gigantesques des fabriques, sur les portières des véhicules, en haut, en bas, partout.

— Tiens ! regarde ! une branche d'amandier ! L'amandier est fleuri dans le jardin du couvent, au second cloître, près de la grotte du pin vénéré... Et tu le savais !

Stelio accourait, joyeux comme un enfant, suivi par le capucin souriant qui apportait un bouquet de thym.

— Tiens ! regarde, quel miracle !

Tremblante, elle prit la branche et ses yeux se voilèrent de larmes.

— Tu le savais !

Il aperçut entre les cils de son amie la lueur soudaine, quelque chose d'argenté et de tendre, une humidité lumineuse et fluide qui rendit le blanc de l'orbite semblable aux pétales des fleurs. Alors, dans toute la personne de l'amante, il aima éperdument, les stries délicates qui rayonnaient du coin des yeux vers les tempes, et les petites veines sombres qui rendaient les paupières pareilles à des violettes, et l'ondulation des joues, et le menton effilé, et tout ce qui ne pouvait plus refleurir, toute l'ombre répandue sur ce passionné visage.

— Ah ! mon père, — dit-elle avec une apparente gaieté, en réprimant son angoisse, — le *Poverello* ne va-t-il pas pleurer en paradis pour cette branche cassée ?

Le père sourit avec une malicieuse indulgence.

— Quand ce bon seigneur, répondit-il, a vu l'arbre, il ne m'a pas donné le temps d'ouvrir la bouche. Il avait déjà sa branche dans la main, et j'ai pu dire seulement amen. Mais l'amandier est riche.

Il était placide et affable, avec sa couronne de cheveux presque tous noirs encore autour de la tonsure, avec son visage olivâtre et fin, avec ses grands yeux fauves qui resplendissaient, limpides comme des topazes.

— Voici le thym qui embaume, — ajouta-t-il, en offrant les petites herbes.

On entendait un chœur de voix juvéniles qui chantaient un répons.

— Ce sont les novices. Nous en avons quinze.

Et il accompagna les visiteurs jusqu'au pré qui s'étendait derrière le couvent. Debout sur la digue, au pied d'un cyprès fendu par la foudre, le bon franciscain montra d'un geste les îles fécondes, célébra leur abondance, dénombra les espèces des fruits, loua les plus exquises selon la saison, indiqua du doigt les barques faisant voile vers le Rialto avec les verdures nouvelles.

— *Laudato si, mi signore, per sora nostra matre terra!* — dit la femme à la branche fleurie.

Le franciscain fut sensible à la beauté de cette voix féminine. Il se tut.

De hauts cyprès entouraient la prairie pieuse; et quatre d'entre eux, les plus vieux, portaient la marque de la foudre, étêtés et sans moelle. Immobiles étaient les cimes, seules formes ressortant sur la nappe unie des terres et des eaux qui s'égalisaient à la ligne de l'horizon. Pas la moindre bave de vent ne ridait le miroir infini. Les fonds algueux transparaissaient comme de clairs trésors; les roseaux palustres brillaient comme des verges d'ambre; les sables émergés imitaient le chatoiement de la nacre; la vase simulait la mollesse opaline des méduses. Un enchantement profond comme une extase béatifiait le désert. La mélodie des créatures ailées continuait encore dans les régions invisibles; mais il semblait qu'elle fût près de s'apaiser enfin dans la sainteté du silence.

— A cette heure, sur les collines de l'Ombrie, — dit celui qui avait blessé l'amandier claustral, — chaque olivier a près de son pied, telle une dépouille, sa botte de branches taillées; et l'arbre semble plus doux parce que la botte cache la force des racines tordues. Saint François passe au milieu de l'air et, avec son doigt, calme la douleur dans les plaies faites par la serpe.

Le capucin se signa et prit congé.

— Loué soit Jésus-Christ!

Les visiteurs le regardèrent s'éloignant sur les ombres que jetaient les cyprès dans la prairie.

— Il a trouvé la paix, — dit la Foscarina. — Ne te semble-

t-il point, Stelio? Il y avait une grande paix sur son visage et dans sa voix. Regarde aussi sa démarche.

Alternativement, une raie de soleil et une raie d'ombre touchaient la tonsure et le froc.

— Il m'a donné une écaille de pin, dit Stelio. Je l'enverrai à Sofia, qui a une dévotion pour le Séraphique. La voilà. Elle n'a plus l'odeur de la résine. Sens.

A l'intention de Sofia, elle baisa la relique. Les lèvres de la bonne sœur se poseraient là où s'étaient posées les siennes.

— Envoie-la.

Ils s'acheminèrent en silence, la tête penchée, sur les traces de l'homme pacifié, dans la rangée des cyprès chargés de cônes, allant vers la rive.

— Ne désires-tu pas la revoir? — demanda la Foscarina à son ami, avec une timide tendresse.

— Oui, beaucoup.

— Et ta mère?...

— Oui; mon cœur s'en va vers elle, qui m'attend chaque jour.

— Et tu ne voudrais point retourner là-bas?

— Oui, j'y retournerai, peut-être.

— Quand?

— Je ne sais pas encore. Mais je désire revoir ma mère et ma sœur. Je le désire beaucoup, Foscarina.

— Et pourquoi ne pas y aller? Qu'est-ce qui te retient?

Il prit la main qu'elle abandonnait le long de son flanc. Ils continuèrent à marcher ainsi. Comme le soleil oblique les éclairait sur la joue droite, ils voyaient à côté d'eux s'avancer de pair sur l'herbe leurs ombres unies.

— Quand tu te représentais tout à l'heure les collines ombriennes, dit-elle, peut-être pensais-tu aux collines de ton pays. Cette image des oliviers taillés n'était pas pour moi une chose nouvelle. Je me rappelle qu'un jour tu m'as parlé de la taille... En aucune autre de ses œuvres, l'homme de la glèbe n'a un plus profond sentiment de la vie muette qui réside dans l'arbre. Quand il est là, devant le poirier, le pommier ou le pêcher, tenant la serpette ou le sécateur qui doit accroître les forces et qui peut causer la mort, de toute la sagesse acquise par lui durant ses longs colloques avec la

terre et avec le ciel surgit l'esprit génial de la divination. L'arbre est à son heure la plus délicate, lorsque sa sensibilité réveillée afflue dans les bourgeons qui se gonflent et sont près de s'ouvrir. Et l'homme, avec son fer impitoyable, doit régler l'équilibre dans le mystérieux mouvement de la sève! L'arbre est là, encore intact, ignorant d'Hésiode et de Virgile, en travail pour sa fleur et pour son fruit; et chaque branche dans l'air est vivante comme l'artère dans le bras de celui qui taille. Quelle est celle qui sera taillée? La sève guérira-t-elle la plaie?... Ainsi me parlais-tu, certain jour, de ton verger. Je me rappelle. Tu me disais que toutes les blessures devaient être tournées au septentrion, pour que le soleil ne les vît pas...

Elle parlait comme ce soir lointain de novembre, quand le jeune homme était arrivé chez elle, haletant, à travers la bourrasque, après avoir transporté le héros.

Il sourit. Et il se laissait entraîner par la chère main. Et il sentait l'odeur de la branche fleurie, pareille à l'odeur d'un lait un peu amer.

— C'est vrai, — dit-il. — Et Láimo, qui pétrissait dans le mortier l'onguent de Saint-Fiacre, et Sofia, qui lui apportait la toile forte pour bander les plus larges plaies, après le pansement...

Il revoyait le paysan à genoux, qui, dans le mortier de pierre, pétrissait la fiente de bœuf, l'argile et les balles d'orge, selon les règles de l'antique sagesse.

— Dans dix jours, — continua-t-il, — toute la colline, vue de la mer, sera comme un nuage frais et rosé. Sofia m'a écrit pour m'en faire souvenir... Elle ne t'est point réapparue?

— Elle est avec nous, maintenant.

— Maintenant, elle s'approche de la fenêtre et regarde la mer qui s'empourpre; et notre mère, accoudée près d'elle, lui dit : « Qui sait si Stelio n'est pas sur ce voilier qui est en panne devant le chenal pour attendre le vent? Il m'a promis de revenir à l'improviste par la voie de la mer, sur une goélette... » Et le cœur lui fait mal.

— Ah! pourquoi trompes-tu son attente?

— Oui, Fosca, tu as raison. Je peux vivre loin d'elle

pendant des mois et des mois, et avoir le sentiment que ma vie est pleine. Et puis, une heure vient où rien au monde ne me paraît plus doux que ces yeux-là, et il y a une partie de moi-même qui reste inconsolable. J'ai entendu les marins de la Mer Tyrrhénienne appeler l'Adriatique le golfe de Venise. Ce soir, je songe que ma maison est sur le golfe, et elle me semble plus voisine.

Ils avaient rejoint la gondole. Ils se retournèrent pour regarder l'île de la prière où se dressaient les cyprès implorants.

— Il est là-bas, le canal des Trois-Ports, qui conduit à la mer libre ! — dit le nostalgique, s'imaginant déjà lui-même sur le pont de la goélette, en vue de ses tamaris et de ses myrtils.

Ils s'embarquèrent. Longtemps ils se turent. La mélodie continuait à descendre sur l'archipel clément. De même que la lumière du ciel imprégnait de soi les eaux, de même le chant du ciel se posait sur les terres. Mais, en face de la splendeur occidentale, Burano et Torcello apparaissaient comme deux galions ensablés ; mais les nuages se disposaient en phalanges, là-bas, vers les Dolomites.

— Maintenant que le dessein de ton œuvre est achevé, — dit-elle, continuant sa douce persuasion, tandis que son âme tremblait dans sa poitrine, — tu n'as plus besoin que de paix pour ton travail. N'as-tu point toujours travaillé là-bas, dans ta maison ? En nul autre lieu tu ne pourras apaiser l'anxiété qui te suffoque. Je le sais.

Il dit :

— C'est vrai. Quand la fureur de la gloire nous prend, nous croyons que la conquête de l'art ressemble au siège d'une ville forte et que les fanfares et les clameurs accompagnent dans l'assaut le courage, tandis que rien ne vaut, sinon l'œuvre qui croît dans le silence austère, rien ne vaut, sinon l'obstination lente et indomptable, rien ne vaut, sinon la dure et pure solitude, rien ne vaut, sinon l'entier abandon de l'esprit et de la chair à l'Idée que nous voulons faire vivre pour toujours au milieu des hommes comme une force dominatrice.

— Ah ! tu le sais ! — s'écria la femme.

Et ses yeux se remplirent de larmes, à ces paroles sourdes où elle avait senti la profondeur de la passion virile, le besoin héroïque de la domination morale, le ferme propos de se surpasser soi-même et de forcer sans trêve son destin.

— Tu le sais !

Et elle eut le frisson que donnent les spectacles fiers ; et, devant cette volonté courageuse, tout le reste lui parut vain ; et les autres larmes, celles qui avaient voilé ses yeux à l'offrande des fleurs, lui parurent féminines et viles en comparaison de celles qui maintenant lui montaient aux paupières et qui seules étaient dignes d'être bues par son ami.

— Eh bien, va en paix : retourne à ta mer, à ta terre, à ta maison. Rallume ta lampe avec l'huile de tes oliviers !

Il serrait les lèvres, et un sillon s'était creusé entre ses sourcils.

— La bonne sœur viendra encore mettre un brin d'herbe sur la page difficile.

Il pencha son front alourdi par une pensée.

— Tu te reposeras en parlant avec elle, à la fenêtre ; et peut-être verrez-vous repasser les troupeaux voyageant de la plaine vers la montagne.

Le soleil allait toucher la gigantesque acropole des Dolomites. La phalange des nuages s'agitait comme dans un combat, traversée par d'innombrables dards de lumière, et se couvrait d'un sang merveilleux. Les eaux élargissaient l'immense bataille livrée aux environs des tours inexpugnables. La mélodie s'était dissoute dans l'ombre des îles déjà éloignées. Tout l'estuaire se couvrait d'une sombre et guerrière magnificence, comme si une myriade d'étendards s'y fût inclinée. Et le silence n'attendait qu'un éclat de trompettes impériales.

Il dit, lentement, après une longue pause :

— Et si elle m'interroge sur le destin de la vierge qui lit la lamentation d'Antigone ?

La femme tressaillit.

— Et si elle m'interroge sur l'amour du frère qui fouille les tombeaux ?

La femme eut peur de ce fantôme.

— Et si la page où elle pose le brin d'herbe est celle où

cette âme tremblante raconte sa lutte secrète et désespérée contre l'horrible mal ?

Dans son effroi soudain, la femme ne trouva pas de paroles. Ils se turent tous les deux et regardèrent fixement les pics aigus de la chaîne lointaine qui flamboyaient comme s'ils venaient de sortir à l'instant même du feu primordial. Le spectacle de cette grandeur déserte et éternelle éveillait dans leur esprit un sentiment de mystérieuses fatalités et comme une terreur confuse qu'ils ne savaient ni surmonter ni comprendre. Venise était obscurcie par cette masse de porphyres ardents : elle gisait sur les eaux, toute enveloppée dans un voile violacé d'où émergeaient les stèles marmoréennes édifiées par le travail des hommes pour garder les bronzes qui donnent le signal des prières accoutumées. Mais les œuvres et les prières accoutumées des hommes, mais l'antique cité lasse d'avoir trop vécu, mais les marbres disjoints et les bronzes usés, mais toutes ces choses opprimées par le fardeau des souvenirs et condamnées à périr, se faisaient humbles en comparaison de la terrible Alpe embrasée qui déchirait le ciel de ses mille pointes inflexibles, cité énorme et seule, attendant peut-être un jeune peuple de Titans.

Soudain, après un long silence, Stelio demanda :

— Et toi ?

Elle ne répondit rien.

Les cloches de Saint-Marc donnèrent le signal de la Salutation angélique ; et leur bourdonnement puissant se propagea en larges ondes sur la lagune encore sanglante qu'ils laissaient au pouvoir de l'ombre et de la mort. De San-Giorgio-Maggiore, de San-Giorgio-dei-Greci, de San-Giorgio-degli-Schiavoni, de San-Giovanni-in-Bragora, de San-Moisè, de la Salute, du Redentore et ainsi de suite, par tout le domaine de l'Évangéliste, depuis les tours écartées de la Madonna-dell' Orto, de San-Giobbe, de Sant'Andrea, les voix du bronze répondirent, se confondirent en un seul chœur immense, étendirent sur le muet assemblage des pierres et des eaux une seule coupole immense d'invisible métal qui, par ses vibrations, parut communiquer avec le scintillement des premières étoiles.

Ils frissonnèrent tous les deux lorsque la gondole, passant

sous l'arche du pont qui regarde l'île de San-Michele, pénétra dans l'humidité du rio obscur et rasa les péottes noires qui pourrissaient le long des murs corrodés. Des campaniles voisins, de San-Lazzaro, de San-Canciano, de San-Giovanni-e-Paolo, de Santa-Maria-dei-Miracoli, de Santa-Maria-del-Pianto, répondirent d'autres voix ; et le bourdonnement sur leurs têtes était si fort qu'ils croyaient le sentir dans les racines de leurs cheveux comme un frisson de leur propre chair.

— C'est toi, Daniele ?

Stelio crut reconnaître à la porte de sa maison, sur le quai Sanudo, la figure de Daniele Glàuro.

— Ah ! Stelio, je t'attendais ! — lui cria dans la rafale des sons la voix haletante de son ami. — Richard Wagner est mort !

*
* *

Le monde parut diminué de valeur.

La femme nomade se réarma de son courage et prépara son viatique. Du héros étendu dans le cercueil montait à tous les cœurs nobles une haute et pressante admonition. Elle sut la recevoir et la convertir en actes et en pensers de vie.

Or, il arriva que son ami survint au moment où elle réunissait les livres familiers, les petites choses chères dont elle ne consentait jamais à se séparer, les images qui avaient pour elle un pouvoir de rêve ou de consolation.

— Que fais-tu ? lui demanda-t-il.

— Je me prépare à partir.

Elle vit le visage du jeune homme s'altérer ; mais elle ne chancela pas.

— Où vas-tu ?

— Loin. Je traverse l'Atlantique.

Il pâlit. Mais tout de suite il douta : il pensa qu'elle ne disait pas la vérité, qu'elle voulait seulement le mettre à l'épreuve ou que sa résolution n'était pas ferme encore, et qu'elle s'attendait à être retenue. Sa désillusion inopinée sur le rivage de Murano lui avait laissé dans le cœur une trace.

— Tu t'es décidée ainsi à l'improviste ?

Elle fut simple, résolue, prompte.

— Non, pas à l'improviste, — répondit-elle. — Mon oisiveté dure depuis trop longtemps, et j'ai sur moi le poids de toute ma troupe. En attendant que le Théâtre d'Apollon soit ouvert et que *la Victoire de l'Homme* soit terminée, je vais prendre congé des Barbares. Je travaillerai pour ta belle entreprise. A refaire les trésors de Mycènes, beaucoup d'or sera indispensable! Et il faut qu'autour de ton œuvre tout présente un insolite aspect de magnificence. Je ne veux pas que le masque de Cassandre soit d'une matière vile... Et surtout je veux avoir le moyen de contenter ton désir : que, pendant les trois premiers jours, le peuple ait libre accès au Théâtre, et que, par la suite, il continue à y entrer librement un jour chaque semaine. C'est ma foi qui m'aide à te quitter. Le temps vole. Il est nécessaire que chacun soit prêt, à son poste, et avec toutes ses forces, quand l'heure sera venue. Moi, je n'y faillirai point. J'espère que tu seras content de ton amie. Je vais travailler; et, certes, cela m'est un peu plus difficile cette fois-ci que les autres, Mais toi, mais toi, mon pauvre enfant, quel fardeau tu as à porter! Quel effort te demandons-nous! Quelle grande chose attendons-nous de toi! Ah! tu le sais...

Elle avait commencé courageusement, sur un ton qui parfois semblait presque joyeux, s'efforçant d'apparaître ce qu'avant tout elle devait être : un bon et fidèle instrument au service d'une puissance géniale, une compagne virile et vaillante. Mais quelques ondes de son émotion réprimée lui échappaient, lui montaient à la gorge et passaient dans sa voix. Ses pauses devenaient plus longues, et ses mains erraient, incertaines, parmi les livres et les reliques.

— Que tout soit toujours propice à ton travail! Cela seul importe, et le reste n'est rien. Haut les cœurs!

Elle secoua en arrière son front aux ailes sauvages et tendit à son ami ses deux mains. Il les serra, pâle et grave. Dans les chers yeux qui se firent semblables à une eau jaillissante, il vit passer ce même éclair de beauté qui l'avait ébloui un soir, dans la chambre où sifflaient les tisons et où se développaient les deux grandes mélodies.

— Je t'aime et je crois en toi, dit-il. Jamais je ne te

manquerai, et tu ne me manqueras jamais. Quelque chose naît de nous qui sera plus fort que la vie.

Elle dit :

— Une mélancolie !

Devant elle, sur la table, étaient les livres familiers, avec leurs pages à la corne pliée, à la marge notée d'un signe, avec des fleurs et des brins d'herbe entre les feuillets, avec les marques de la douleur qui avait demandé et obtenu un réconfort de lumière ou d'oubli. Devant elle étaient les petites choses chères, étranges, diverses, presque toutes sans valeur : le pied d'une poupée, un cœur en argent, — un *ex-voto*, — une petite boussole en ivoire, une montre sans cadran, une vieille lanterne en fer, une boucle d'oreille dépareillée, une pierre à fusil, une clef, un cachet, d'autres bagatelles ; mais toutes consacrées par un souvenir pieux, animées par une croyance superstitieuse, touchées par le doigt de l'amour ou de la mort : reliques qui parlaient à une âme seule, et qui lui parlaient de tendresse et de cruauté, de guerre et de trêve, d'espérance et d'abattement. Devant elle étaient les images qui excitaient la pensée et disposaient à la méditation, figures auxquelles les artistes avaient confié une secrète confession, entrelacs de signes où ils avaient enfermé une énigme, lignes simples qui donnaient la paix comme la vue d'un horizon, allégories mystérieuses où se voilaient des vérités que, comme le soleil, ne pouvaient contempler fixement les yeux mortels.

— Regarde, — dit-elle à son ami, en lui indiquant du doigt une estampe. — Tu la connais bien.

Ils la connaissaient bien tous les deux ; mais ils se penchèrent ensemble pour la regarder, et elle leur paraissait nouvelle comme une musique qui, à ceux qui l'interrogent, répond toujours une chose différente. Elle était de la main d'Albert Dürer.

Le grand Ange terrestre aux ailes d'aigle, l'Esprit sans sommeil, couronné de patience, était assis sur la pierre nue, le coude appuyé au genou, la joue soutenue par le poing, ayant sur la cuisse un livre, et le compas dans l'autre main. A ses pieds gisait, ramassé en rond comme un serpent, le lévrier fidèle, le chien qui le premier, à l'aube des temps, chassa en compagnie de l'homme. A son flanc, perché

sur l'arête d'une meule comme un oiseau, dormait l'enfant déjà triste, tenant le stylet et la tablette où il devait écrire la première parole de sa science. Et à l'entour étaient épars les outils des œuvres humaines ; et, sur la tête vigilante, vers la pointe d'une aile, coulait dans la double ampoule le sable silencieux du Temps ; et l'on apercevait dans le fond la Mer avec ses golfes, avec ses ports, avec ses phares, calme et indomptable, sur laquelle, tandis que le Soleil se couchait dans la gloire de l'arc-en-ciel, volait la chauve-souris crépusculaire, portant inscrite sur ses membranes la parole révélatrice. Et ces ports et ces phares et ces villes, c'était lui qui les avait construits, l'Esprit sans sommeil, couronné de patience. Il avait taillé la pierre pour les tours, abattu le pin pour les navires, trempé le fer pour toutes les luttes. Lui-même avait imposé au Temps l'instrument qui le mesure. Assis, non pour se reposer, mais pour méditer un nouveau labeur, il regardait fixement la Vie, de ses yeux forts où resplendissait l'âme libre. De toutes les formes environnantes montait le silence, excepté d'une. On entendait la seule voix du feu rugissant dans le fourneau, sous le creuset où, de la matière sublimée, devait s'engendrer quelque vertu nouvelle pour vaincre un mal ou pour connaître une loi. Et le grand Ange terrestre aux ailes d'aigle, qui, à son flanc bardé d'acier, portait suspendues les clefs qui ouvrent et qui ferment, répondait ainsi à ceux qui l'interrogeaient : « Le soleil se couche. La lumière, qui naît du ciel, meurt dans le ciel; et un jour ignore la lumière d'un autre jour. Mais la nuit est une; et son ombre s'étend sur tous les visages, sa cécité sur toutes les paupières, hormis sur le visage et sur les paupières de celui qui tient son feu allumé pour éclairer sa force. Je sais que le vivant est comme le mort, l'éveillé comme le dormant, le jeune homme comme le vieillard, puisque la mutation de l'un donne l'autre; et toute mutation a la douleur et la joie pour compagnes égales. Je sais que l'harmonie de l'Univers est faite de discordes, comme dans la lyre et dans l'arc. Je sais que je suis et que je ne suis pas, et qu'il n'y a qu'un seul et même chemin, en bas et en haut. Je sais les odeurs de la pourriture et les infections sans nombre qui sont inséparables

de la nature humaine. Toutefois, par delà mon savoir, je continue à accomplir mes œuvres, manifestes ou occultes. J'en vois qui périssent tandis que je dure encore; j'en vois d'autres qui semblent destinées à durer, éternellement belles et indemnes de toute misère, n'étant plus miennes, bien que nées de mes maux les plus profonds. Je vois devant le feu se changer toutes les choses, comme les biens devant l'or. Une seule est constante : mon courage. Je ne m'asseois que pour me relever. »

Le jeune homme entoura de son bras la ceinture de son amie. Et ils allèrent ainsi vers la fenêtre, sans parler.

Ils virent les cieux très lointains, les arbres, les coupoles, les tours, l'extrême lagune où s'inclinait la face du crépuscule, les Monts Euganéens, bleuâtres et paisibles comme les ailes repliées de la terre dans le repos du soir.

Ils se tournèrent l'un vers l'autre, et ils se regardèrent jusqu'au fond des prunelles.

Puis ils s'embrassèrent, comme pour sceller un pacte silencieux.

*
* *

Le monde semblait diminué de valeur.

Stelio Effrena demanda à la veuve de Richard Wagner que les deux jeunes Italiens qui, un soir de novembre, avaient transporté du bateau à la rive le héros évanoui, et quatre de leurs compagnons avec eux, fussent admis à l'honneur de transporter le cercueil depuis la chambre mortuaire jusqu'à la barque et depuis la barque jusqu'au char. Cet honneur leur fut accordé.

C'était le 16 de février; c'était une heure après midi. Stelio Effrena, Daniele Glàuro, Francesco de Lizo, Baldassare Stampa, Fabio Molza et Antimo della Bella attendaient dans le vestibule du palais. Le dernier était arrivé de Rome avec deux artisans attachés à l'œuvre du Théâtre d'Apollon, qui apportaient pour la cérémonie funèbre les faisceaux des lauriers cueillis sur le Janicule.

Ils attendaient sans parler, sans échanger un regard, dominés tous par le battement de leur propre cœur. On n'entendait qu'un faible clapotis sur les marches de cette grande porte où

sont sculptées aux candélabres des chambranles ces deux mots : DOMUS PACIS.

L'homme de la rame qui avait été cher au héros vint les appeler. Dans ce visage mâle et fidèle, les yeux étaient brûlés par les larmes.

Stelio Effrena s'avança le premier; ses compagnons le suivirent. L'escalier monté, ils entrèrent dans une salle basse et peu éclairée qu'emplissait une odeur triste de baumes et de fleurs. Ils attendirent quelques instants. Une autre porte s'ouvrit. Ils entrèrent l'un après l'autre dans une pièce contiguë. Ils pâlirent tous l'un après l'autre.

Le cadavre était là, renfermé dans le cercueil de cristal; et, à côté, debout, était la femme au visage de neige. Le second cercueil, en métal poli, brillait sur le plancher, ouvert.

Les six porteurs se rangèrent devant la dépouille mortelle, attendant un signe. Haut était le silence, et leurs paupières n'avaient pas un battement; mais une douleur impétueuse assaillait leurs âmes comme une rafale et les secouait jusque dans leurs racines les plus profondes.

Tous avaient les regards fixés sur l'élu de la Vie et de la Mort. Un sourire infini illuminait la face du héros étendu : infini et distant comme l'éclat des glaciers, comme le tremblement des mers, comme le halo des astres. Les yeux ne pouvaient le soutenir; mais les cœurs, avec un émerveillement et une terreur qui les faisait religieux, crurent en recevoir la révélation d'un secret divin.

La femme au visage de neige eut un geste à peine visible, qui la laissa rigide en son attitude comme une statue.

Alors les six compagnons s'approchèrent du corps; ils tendirent leurs bras, recueillirent leur vigueur. Stelio Effrena eut son poste à la tête et Daniele Glàuro aux pieds, comme l'autre fois. D'un même effort, sur un signal donné à voix basse par le chef, ils soulevèrent le fardeau. Tous eurent dans les yeux un éblouissement, comme si tout à coup une zone de soleil eût traversé le cristal. Baldassare Stampa éclata en sanglots. Un même nœud serra toutes les gorges. Le cercueil ondula; puis il s'abaissa; il entra dans l'enveloppe de métal comme dans une armure.

Les six compagnons demeurèrent prosternés à l'entour.

Avant de rabattre le couvercle, ils hésitèrent, fascinés par le sourire infini. Stelio Effrena, qui venait d'entendre un léger frôlement, leva les yeux : il vit la face de neige inclinée sur le cadavre, surhumaine apparition de l'amour et de la douleur. L'instant fut égal à l'éternité. La femme disparut.

Quand le couvercle fut abaissé, ils soulevèrent de nouveau le fardeau, plus lourd. Ils le transportèrent hors de la salle, puis le descendirent par l'escalier, lentement. Ravis d'une sublime angoisse, ils voyaient dans le métal du cercueil se refléter leurs visages fraternels.

La barque funèbre attendait devant la porte. Sur le cercueil fut étendu le drap mortuaire. Les six compagnons attendirent, tête découverte, que la famille descendît.

Elle descendit, toute ensemble. La veuve passa, voilée; mais la splendeur de son visage était dans la mémoire des témoins, pour toujours.

Le convoi fut bref. La barque funèbre allait en avant; derrière venait la veuve, avec les siens; puis venait le groupe juvénile. Sur le grand chemin d'eau et de pierre, le ciel était encombré de nuages. Le profond silence était digne de Celui qui, pour la religion des hommes, avait transformé en chant infini les forces de l'Univers.

Un vol de colombes, parti des marbres des Scalzi avec un frémissement d'éclair, passa par-dessus le cercueil à travers le canal, et enguirlanda la coupole verte de San-Simeone.

Sur la rive, quelques fidèles attendaient, taciturnes. Les larges couronnes embaumaient l'air cendré. On entendait clapoter l'eau sous la courbe des proues.

Les six compagnons enlevèrent de la barque le cercueil et le portèrent sur leurs épaules dans le char préparé sur la voie ferrée. Les fidèles s'approchèrent et déposèrent leurs couronnes sur le drap mortuaire. Nul ne parlait.

Alors s'avancèrent les deux artisans, avec leurs faisceaux de lauriers cueillis sur le Janicule.

Membrus et puissants, choisis entre les plus beaux et les plus forts, ils semblaient coulés dans le moule antique de la race romaine. Ils étaient graves et tranquilles, avec la sauvage liberté de l'Agro dans leurs yeux veinés de sang. Leurs traits accentués, leur front bas, leur chevelure courte et crépue,

leurs solides mâchoires, leur cou de taureau, tout en eux rappelait les profils consulaires. Par leur attitude exempte de toute obséquiosité servile, ils se montraient dignes de leur charge.

Les six compagnons, que la ferveur avait rendus égaux, prirent les branches et les répandirent sur le cercueil du héros.

Très nobles étaient ces lauriers latins, coupés sur la colline où, en des temps reculés, les aigles descendaient pour apporter les présages, où, en des temps nouveaux et cependant fabuleux, un fleuve de sang fut versé pour la beauté de l'Italie par les légionnaires du Libérateur. Ils avaient les branches droites, robustes, sombres, les feuilles dures, fortement nervées et marginées, vertes comme le bronze des fontaines, riches d'un arome triomphal.

Et ils voyagèrent vers la colline septentrionale encore endormie sous le gel, tandis que les troncs insignes poussaient déjà leurs branches nouvelles dans la lumière de Rome, au murmure des sources cachées.

GABRIELE D'ANNUNZIO

(Traduction de G. Hérelle.)

# LE SOURIRE JAPONAIS

On affirme assez généralement que la nature des peuples orientaux est plus profondément sérieuse que celle des occidentaux ; c'est du moins la conviction de ceux qui se contentent des opinions qu'ils ont puisées dans les romans. D'autres esprits, plus réfléchis, estiment, au contraire, que les conditions de la vie moderne ont amené les nations occidentales à un degré de gravité supérieur à celui des peuples d'Orient.

Il est aventureux et trop simple d'expliquer par des raisons aussi sommaires les différences qui séparent l'Extrême-Orient et l'Europe, et qui font entre ces deux moitiés de l'humanité un antagonisme peut-être irréductible. Le mieux est d'étudier ce malentendu profond dans l'un des contrastes caractéristiques que nous offrent les Japonais et les Anglais.

Ce serait un lieu commun que de rappeler l'extrême gravité britannique : gravité non seulement extérieure, mais profonde, qui constitue, pour ainsi dire, le caractère distinctif de la race ; c'en serait un autre de répéter les opinions courantes sur l'insouciance du peuple japonais, qui serait bien le plus heureux du monde civilisé s'il était vrai que le bonheur fût le prix de l'insouciance. Nous ne saurions en dire autant de nous-mêmes, pauvres gens « sérieux » que nous sommes, menacés de le devenir bien plus encore sous la pression toujours grandissante de la vie industrielle.

Pour nous rendre à nous-mêmes un compte exact de notre propre tempérament, il nous faut avoir vécu pendant un temps assez long au milieu d'un peuple aux tendances moins graves que les nôtres. C'est ainsi qu'après trois ans passés dans l'intérieur[1], j'eus un jour à me rendre pour quelques achats dans le port ouvert de Kobé, accompagné d'un Japonais de mes amis auquel la vie étrangère était chose absolument nouvelle et pleine de surprises : « D'où vient, me dit-il tout à coup, que je ne vois point les étrangers sourire? Vous souriez, vous, et vous saluez en leur parlant; eux ne le font pas: pourquoi? » Cette question me frappa ; je m'apercevais soudain que, faute de contact avec mes compatriotes, j'avais, en quelque sorte, perdu ma propre nature, pour contracter les manières et les habitudes japonaises. C'était en même temps, pour moi, une démonstration très claire de la difficulté qu'éprouvent les deux races à se comprendre : chacune se trompant radicalement, quoique de bonne foi, en expliquant par les siennes propres les façons d'être et les raisons d'agir de l'autre. Si les Japonais sont déconcertés par la sévérité anglaise, les Anglais ne le sont pas moins, en présence de la « légèreté » japonaise : les Japonais s'étonnent des visages « irrités » des étrangers; ceux-ci expriment le plus profond mépris pour le sourire japonais, qu'ils accusent d' « insincérité ». Quelques-uns, plus avisés, reconnaissent qu'il y a là une énigme, et qu'elle mérite d'être étudiée.

« Puisque vous allez observer les mœurs japonaises, — me disait précisément, au moment de mon départ pour l'intérieur, un ami de Yokohama qui avait passé près de la moitié de sa vie dans les ports ouverts d'Orient, — essayez donc d'éclaircir ce problème, pour moi incompréhensible, du sourire des Japonais ; que peut-il signifier?... Tenez, à ce sujet, laissez-moi vous conter une aventure qui m'arriva, un jour que je descendais du « Bluff » en voiture. Une kuruma[2] vide montait, prenant le même côté de la route que moi, et je n'eusse pu, même en l'essayant, me retenir à temps; je ne le

1. L'auteur, M. Lafcadio Hearn, est un professeur anglais établi au Japon depuis de longues années.

2. Petite voiture à deux roues traînée par un indigène.

tentai pas, parce que je ne voyais là aucun danger particulier; je me bornai à crier de loin, en japonais, au conducteur de passer du côté opposé. Au lieu de m'écouter, il se contenta d'appuyer sa kuruma contre un mur, au bas du tournant, les brancards en avant. Au train dont j'allais, je n'avais plus aucun moyen de m'arrêter, et, en moins d'une seconde, mon cheval recevait le brancard dans l'épaule. Quand je vis couler son sang, l'homme n'ayant aucun mal, la colère me prit et, du manche de mon fouet, je frappai celui-ci à la tête : l'homme me regarde bien en face, sourit et me salue. Je vois encore ce sourire — le croiriez-vous? — plein de déférence ! Je restai littéralement confondu et sentis, tout d'un coup, tomber ma fureur. Comment comprendre cela? et qui diable pouvait ainsi faire sourire cet homme? »

Moi non plus, alors, je n'aurais pu comprendre ; mais le sens de certains sourires plus mystérieux encore me fut depuis révélé.

Un Japonais peut sourire, et il sourit, jusque dans les griffes de la mort, pour les mêmes raisons que dans toutes les circonstances de sa vie. Il n'y a là ni bravade, ni hypocrisie, non plus que cette sorte de résignation maladive que nous considérons volontiers comme l'indice d'une certaine faiblesse de caractère : c'est une loi d'étiquette, élaborée et cultivée de longue date; c'est encore un silencieux langage; mais essayer d'expliquer ce sourire selon le sens que nous donnons aux expressions de la physionomie réussirait tout juste autant que de vouloir interpréter les caractères idéographiques chinois d'après leur ressemblance, réelle ou imaginaire, avec certains objets familiers.

L'étranger ne peut manquer de remarquer cette expression d'heureuse sérénité, souvent si séduisante, que reflètent les visages indigènes; on est sous le charme dès l'abord. Ce n'est que plus tard, lorsqu'on a pu observer ce même sourire, dans des circonstances exceptionnelles telles que les déceptions, la douleur, la honte, que l'on commence à en soupçonner le sens. Souvent inexplicable, en apparence, il peut provoquer de violentes colères, et l'on peut dire que la plupart des différends survenus entre les étrangers et leurs serviteurs indigènes n'ont pas eu d'autre cause.

Tout homme qui, selon la tradition britannique, ne saurait

concevoir le parfait domestique sans une certaine solennité de tenue, est incapable d'endurer avec patience le sourire de son *boy*. A l'heure actuelle, cependant, les Japonais commencent à s'apercevoir de l'étrange sensation qu'il produit et de l'extrême antipathie qu'inspire aux Anglais ce sourire qu'ils considèrent comme une injure. Aussi l'indigène employé dans les ports ouverts s'est-il appliqué à donner à son visage l'expression de maussaderie nécessaire : il a cessé de sourire.

Il me revient à l'esprit, précisément à propos d'une servante japonaise, une anecdote bizarre que me contait une dame de Yokohama : « Je vois l'autre jour, me dit-elle, ma *nurse* venir à moi, la mine souriante comme s'il lui était arrivé quelque chose de fort agréable ; au lieu de cela, elle m'apprend que son mari vient de mourir et me demande la permission d'assister à ses funérailles : je la lui accorde. Le cadavre, paraît-il, devait être brûlé. Le soir venu, elle rentre, me montre un vase contenant des cendres (parmi lesquelles, même, se distinguait encore une dent !) et, cette fois-ci, *riant* positivement : — Voilà mon mari, me dit-elle. Avez-vous jamais vu plus cynique créature ? »

C'eût été peine perdue que d'essayer de faire entendre à celle qui me contait cet incident que d'autres mobiles, plus touchants que ceux qu'elle lui prêtait, pouvaient avoir dicté l'attitude de sa servante ; attitude qui, loin d'accuser la bassesse de son âme, en révélait, peut-être, le pur héroïsme. Tout autre, en pareil cas, sans être un Philistin, s'y fût trompé, sans doute ; mais, Philistins, ils le sont bien réellement, la plupart des étrangers résidant dans les ports ouverts, ne cherchant jamais, à moins qu'il ne s'agisse d'une critique malveillante, à rien approfondir de la vie qui les entoure. L'ami qui me disait l'histoire de la « kuruma » était plus perspicace : il hésitait à fonder un jugement sur des apparences.

Cette fausse interprétation du sourire japonais a, plus d'une fois, produit des résultats extrêmement malheureux : tel le cas de T..., au temps jadis, marchand à Yokohama.

Ce T... occupait à son service (plus spécialement, je pense, comme professeur de japonais), un vieux samuraï charmant qui, selon la coutume de l'époque, portait encore la queue et

les deux sabres. T... éprouvait une réelle sympathie pour son vieux samuraï, sans en être, pour cela, plus apte à concevoir sa politesse toute orientale, ses prosternements, non plus que le sens des petits présents offerts, en diverses circonstances, avec une courtoisie exquise et empressée. Un jour il arriva que le vieux noble, se trouvant dans la nécessité d'emprunter quelque argent, dut recourir à l'obligeance de T... Il offrit en gage l'un de ses sabres, arme de toute beauté sur laquelle le marchand, qui en estimait la valeur, prêta la somme sans hésitation : somme, d'ailleurs, remboursée peu de semaines après.

Quelles raisons motivèrent le conflit qui s'éleva plus tard entre eux? C'est ce dont personne ne se souvient. Toujours est-il qu'un jour, le marchand, dans un accès de colère, s'emporta contre le vieillard, qui ne répondit que par un sourire et des salutations. C'était ajouter à l'irritation de T..., qui laissa échapper quelques fort grossières paroles : le vieux samuraï d'y opposer saluts et sourires; exaspéré, T... lui ordonne d'avoir à quitter la maison : nouveau sourire; perdant alors toute possession de soi-même, le marchand s'oublie jusqu'à lever la main sur lui et le frappe. Alors, comme un éclair, aux yeux de T... épouvanté, le grand sabre bondit hors du fourreau et s'abat sur sa tête en tourbillon. A cette minute suprême, le vieillard semblait transfiguré : c'était le guerrier jeune et fort d'autrefois... Aux mains de qui sait s'en servir, la lame du sabre japonais, tranchante comme un rasoir, et qu'on manie des deux mains, peut enlever une tête avec une extrême facilité. Mais, presque au même instant, T..., surpris, voit le vieux samuraï, avec la dextérité d'un soldat exercé, remettre le fer au fourreau, se détourner et disparaître.

C'est alors que le marchand, stupéfait, se prit à réfléchir. Il s'assit, sentant monter en lui le souvenir de maints traits touchants, à l'honneur du vieillard : les mille services rendus spontanément, restés sans récompense, les curieux petits présents, l'impeccable honnêteté. T... se sentait rougir; puis essayait d'écarter le remords en se disant : « Après tout, c'est sa faute; avait-il le droit de me braver et de se rire de moi? » Toutefois, il se promit d'attendre une occasion prochaine de s'excuser... Mais l'occasion ne se présenta pas; car, le soir venu,

le vieillard, selon la coutume des samuraï, accomplissait *harakiri*[1]. Une lettre d'une grande beauté, qu'il laissa, expliquait les motifs de sa détermination : « Être frappé injustement et ne pas s'en venger, souillait l'honneur d'un samuraï d'une tache infamante; en toute autre occasion, il eût pu châtier cette offense, mais les circonstances étaient d'une nature particulièrement délicate, l'honneur lui défendant d'user de son arme contre l'homme à qui il l'avait engagée dans une heure de détresse; dans ces conditions, il ne lui restait d'autre alternative qu'un suicide honorable. »

Il est loisible au lecteur, pour rendre cette histoire moins pénible, d'imaginer que T... en conçut un chagrin véritable et dédommagea généreusement la famille du malheureux; mais ce qu'il ne faudrait point supposer, c'est qu'il ait jamais pu comprendre pourquoi le vieil homme avait souri, de ce sourire qui provoquait l'outrage et décidait de sa mort.

***

Pour découvrir le mystère du sourire japonais, il faut être à même de s'initier quelque peu à la vie simple, naturelle, de l'ancien Japon, qui s'est conservée dans le peuple. Des classes supérieures modernisées, il ne nous est plus possible de rien apprendre, les différences de races s'accentuant chaque jour plus profondément, sous l'influence de l'éducation nouvelle à laquelle elles se sont soumises. Loin de créer entre elles une communauté de sentiments qui les rapproche, cette éducation semble, au contraire, accroître de plus en plus la distance qui sépare l'Oriental de l'Européen.

Quelques observateurs étrangers ont pensé qu'il fallait en attribuer la cause au développement excessif que prennent, sous son action, certaines tendances latentes particulières à ce peuple : un matérialisme inné, par exemple, à peine perceptible dans les classes inférieures. Telle n'est pas tout à fait mon opinion; mais il est du moins indéniable que, plus le Japonais, instruit d'après nos méthodes européennes, s'élève à une culture supérieure, et plus il s'éloigne de nous au point

1. Se suicider en s'ouvrant le ventre.

de vue psychologique ; son caractère semble se cristalliser, affecter une forme rigide et dure qui, tout au moins aux yeux des Européens, le rend singulièrement impénétrable.

Au point de vue émotionnel, l'enfant japonais demeurera incomparablement plus proche de nous que le mathématicien, le paysan que l'homme d'État : aucune sympathie intellectuelle possible entre le penseur européen et le Japonais de classe supérieure entièrement modernisé; elle est remplacée, chez l'indigène, par une impeccable et froide politesse. Ces influences qui, en d'autres pays, semblent puissamment élargir le cercle des plus hautes émotions, paraissent, ici, avoir pour effet de les supprimer.

C'est ainsi que l'instituteur étranger peut déjà, dès l'école primaire, sentir d'année en année ses élèves se détacher de lui à mesure qu'ils passent d'une classe dans l'autre; dans les établissements où se donne une éducation plus forte, la séparation se fait plus rapidement encore : à tel point qu'avant même d'avoir conquis ses grades, l'étudiant peut en arriver à n'être plus, pour son professeur, qu'une simple connaissance purement fortuite. C'est là sans doute, dans une certaine mesure, un problème physiologique qu'il faudrait demander à la science d'expliquer; mais il convient surtout d'en chercher la solution en des habitudes ancestrales de vie et d'imagination.

Est-ce à dire, cependant, que certaines qualités naturelles n'aient pas été atrophiées par cette culture intensive? Le fait, à mon sens, est inévitable, par cette simple raison que des conditions actuelles résulte une fatigue excessive des facultés morales et mentales. Tout ce merveilleux esprit national de devoir, anciennement dirigé vers un idéalisme social, moral ou religieux, discipliné maintenant par une éducation plus haute, se concentre vers une fin qui non seulement exige son plein effort, mais tend presque à l'anéantir. Car cette fin, pour se réaliser complètement, doit triompher de difficultés telles que n'en rencontrent guère nos étudiants d'Europe. Ces qualités morales, qui font du vieux Japonais un admirable caractère, sont certainement les mêmes qui font de l'étudiant moderne l'être le plus infatigable, le plus docile, le plus ambitieux qui soit au monde, mais, par cela même,

l'incitent à un labeur qui dépasse ses forces et déprime fréquemment son intelligence.

Cette nation est entrée dans une période de surmenage intellectuel. Consciemment ou inconsciemment, obéissant à des nécessités soudaines, le Japon entreprit l'effroyable tâche de faire monter jusqu'aux sommets les plus élevés de la pensée moderne le niveau de son développement intellectuel : ce qui ne pouvait manquer d'entraîner l'excessive tension de son système nerveux. En effet, cette transformation, pour qu'elle puisse se produire dans l'espace de quelques générations, implique un bouleversement physiologique qui ne saurait s'effectuer sans qu'il en coûte cher. Il est heureux, dans de telles conditions, que, même parmi les plus pauvres d'entre ses pauvres, le gouvernement soit secondé avec un zèle extraordinaire dans son œuvre éducative. Le pays tout entier s'est plongé dans l'étude avec une ferveur dont il est impossible de donner une notion suffisante dans ce petit essai; j'en puis, cependant, citer un exemple touchant:

Immédiatement après l'effrayant tremblement de terre de 1891, on put voir les enfants des villes détruites de Gifu et d'Aichi, blottis parmi les cendres de leurs maisons, souffrant du froid, de la faim, dans l'horreur d'une misère inexprimable, persister à faire leurs petits devoirs d'écoliers, usant des tuiles de leurs demeures brûlées en guise d'ardoises, de morceaux de charbon au lieu de craie; et cela, pendant que la terre frémissait encore sous leurs pas. Quels miracles n'est-il pas permis d'attendre de ce peuple, si l'on en juge d'après l'étonnante force de volonté que révèlent de tels faits?

Il n'en est pas moins vrai que, jusqu'à présent, les résultats de cette éducation nouvelle n'ont pas tous été heureux. On rencontre parmi les Japonais de l'ancien régime une courtoisie, un oubli de soi, une grâce de pure bonté d'un prix inestimable, qui ont presque disparu chez les modernisés de la nouvelle génération. Certaine catégorie de jeunes gens se plaît à ridiculiser le temps passé et les vieilles coutumes, sans avoir su s'élever encore, eux-mêmes, au-dessus d'une vulgaire imitation et des lieux communs d'un scepticisme superficiel. Que sont devenues les qualités nobles et charmantes qu'ils avaient héritées de leurs pères? Ne semble-t-il pas

qu'elles se soient réduites à cet effort de travail, effort violent au point d'épuiser le caractère et de lui faire perdre tout équilibre?

L'existence encore naturelle, transparente, spontanée, des gens du peuple nous permet de saisir le sens de quelques apparentes dissemblances, entre l'Occident et l'Extrême-Orient, dans l'expression des sentiments et des émotions. Avec ces bonnes et aimables gens, à l'humeur douce, qui sourient à la vie, à l'amour, comme à la mort, on jouira, tout au moins sur des questions simples, d'une certaine communauté d'impressions; à leur contact sympathique et familier, nous apprendrons pourquoi ils sourient.

*
* *

L'enfant japonais vient au monde avec cette heureuse disposition, entretenue, tant que dure l'éducation familiale, avec les mêmes soins délicats et minutieux qu'apporte le Japonais à cultiver, selon leur pente naturelle, les plantes de son jardin. On apprend à sourire comme on apprend à saluer, à se prosterner; comme on apprend cette légère aspiration sifflante de la poitrine, témoignage de plaisir qui accompagne la salutation à un supérieur; comme on apprend, enfin, toutes les lois de la vieille politesse, selon les règles d'une étiquette accomplie. Le rire n'est pas encouragé. Mais le sourire est de rigueur en toutes circonstances à l'égard d'un supérieur ou d'un égal : c'est une question de savoir-vivre. L'expression la plus souriante étant la plus gracieuse, présenter toujours le visage le plus aimable à ses parents, maîtres, amis, est une règle de vie; c'en est une encore que d'offrir toujours au monde extérieur une apparence de bonheur, afin d'éveiller autant que possible, chez autrui des pensées heureuses. Le cœur est-il brisé? Il faut sourire bravement : c'est un devoir social. Il serait déplacé de montrer une mine attristée, ou simplement sévère, à ceux qui nous aiment, de peur de leur causer une angoisse ou un chagrin; de même qu'il serait maladroit de provoquer, chez ceux qui ne nous aiment pas, une curiosité malveillante. Enseigné dès le jeune âge comme un devoir, le sourire devient bientôt instinctif.

Dans l'esprit du plus pauvre paysan, règne cette conviction que laisser paraître aux yeux du public l'expression d'une colère ou d'une peine personnelle est rarement utile, toujours désobligeant. Il s'ensuit que, bien qu'un chagrin naturel ait, au Japon comme ailleurs, son issue naturelle, une explosion de larmes qu'on n'a pu réprimer en présence d'un supérieur, d'un convive, est considérée comme une inconvenance, et que les premières paroles de la plus illettrée des campagnardes seront, invariablement, après que les nerfs auront cédé : « Pardonnez mon égoïsme et mon impolitesse. »

Les raisons du sourire, il faut le remarquer, ne sont pas uniquement morales; elles sont en quelque sorte esthétiques : elles procèdent de cette même idée qui réglait, dans l'art grec, l'expression de la douleur. Mais elles sont, pourtant, beaucoup plus morales qu'esthétiques, ainsi que nous allons le démontrer.

De cette première loi du sourire s'en est déduite une seconde, dont la pratique, en ce qui concerne la sensibilité japonaise, a porté les étrangers aux jugements les plus erronés. Il est d'usage, si vous êtes dans l'obligation *absolue* de faire part d'un événement pénible ou très malheureux, de le faire en souriant.[1] Plus le sujet est grave, plus s'accentue le sourire; et s'il est absolument terrible, le sourire se transforme parfois en un léger *rire* bas et doux. Si douloureusement qu'ait pleuré la mère aux funérailles de son premier-né, soyez assuré, si elle est à votre service, qu'elle ne vous parlera de son malheur qu'en souriant : comme l'Ecclésiaste, elle sait qu'il y a « un temps pour la joie, et un temps pour les larmes. »

Bien des jours s'écoulèrent avant que je comprisse, moi-même, comment il était possible de m'annoncer en *riant* la mort d'un être aimé ; ce n'était là, pourtant, que l'expression d'une déférence poussée jusqu'à l'abnégation suprême. Cela voulait dire : « Peut-être croirez-vous, honorablement, cet événement bien malheureux : je vous en prie, que votre supériorité ne s'afflige pas pour une question de si peu d'importance, et pardonnez la nécessité qui m'oblige à manquer à la politesse en vous entretenant de mes propres affaires. »

1. L'attitude contraire s'impose, naturellement, s'il s'agit de condoléances adressées à un affligé.

La politesse japonaise : voilà la clé du mystère des sourires les plus inexplicables. Le serviteur, tancé et congédié pour une faute commise, s'agenouille et demande grâce en souriant. Serait-ce une bravade insolente ? Tout au contraire : « Soyez bien convaincu que je reconnais la grande justice de votre honorable sentence ; je me rends compte, à présent, de la gravité de mes torts ; cependant, mon repentir et mon dénuement me font concevoir l'espoir invraisemblable d'obtenir mon pardon. » Le jeune homme, la jeune fille qui ont passé l'âge des larmes enfantines, reçoivent en souriant une punition méritée ; cela veut dire : « Je n'ai point de colère dans le cœur : ma faute méritait un châtiment plus sévère. » Et c'est pour la même raison que souriait le conducteur de « kuruma » dont j'ai raconté l'histoire : mon ami, après qu'il l'eut frappé, en eut bien l'impression instinctive, puisqu'il se sentit soudain désarmé : « J'étais dans mon tort, j'ai mérité le coup, je ne puis m'en fâcher. »

Mais, inversement, tenez pour certain que le Japonais le plus humble ou le plus pauvre se soumettra rarement à une injustice. Sa docilité apparente se rapporte surtout à son sens moral. L'étranger qui, par plaisir, s'aviserait de frapper un indigène, pourrait bientôt s'apercevoir qu'il a commis une sérieuse méprise. Le Japonais ne goûte pas la plaisanterie brutale, et plus d'un y perdit la vie, qui avait voulu la leur imposer.

Malgré toutes ces explications, l'anecdote de la nourrice japonaise pourrait bien n'être pas tout à fait comprise. Cela tiendrait, j'en suis assuré, à l'oubli de certains détails, commis volontairement ou non par la conteuse. Dans la première partie du récit, tout est parfaitement clair : en annonçant avec un sourire la mort de son mari, la jeune servante reste en accord avec l'usage établi. Ce qui est absolument inadmissible, c'est que, de son propre mouvement, elle ait attiré l'attention de sa maîtresse sur le contenu de l'urne funéraire. Mon opinion est qu'elle fut obligée de satisfaire à une indiscrète curiosité ou d'obéir à un ordre positif. Il est probable, même, qu'elle fit entendre ce faible « rire », qui voulait dire : « Ne laissez pas vos honorables sentiments souffrir pour mon humble personne, et c'est très mal à moi, même à votre

honorable requête, de vous parler d'une chose aussi misérable que mon chagrin. »

***

Il ne faudrait pas, cependant, s'imaginer qu'une sorte de *sourire figé* [1] règne perpétuellement, comme un masque de l'âme, sur les lèvres des Japonais. Comme toutes les autres formes de la bienséance, il est régi par des lois qui varient selon les différentes classes de la société. L'étiquette n'obligeait pas les anciens Samuraï à sourire en toute occasion; ils déployaient leur amabilité envers leurs supérieurs ou leurs intimes et observaient une austère réserve avec leurs inférieurs. La dignité de la tenue du clergé shintoïste est devenue proverbiale; et, pendant des siècles, la gravité du Code confucien s'est reflétée dans le décorum observé par les magistrats et les fonctionnaires. La noblesse d'autrefois affectait une impassibilité plus grande encore; la solennité du rang grandissait à chaque degré des diverses hiérarchies, pour aboutir à cette pompe majestueuse qui entourait le « Tenshi-Sama », dont aucun être vivant ne devait connaître la face. Mais, dans la vie privée, le maintien du plus haut dignitaire reprenait son laisser-aller familier et, même encore aujourd'hui, à l'exception de quelques-uns, désespérément modernisés, le noble, le juge, le ministre, le grand-prêtre, l'officier conservent, dans leurs foyers, et dans l'intervalle de leurs fonctions, les habitudes charmantes de l'antique courtoisie.

Le sourire qui éclaire la conversation n'est en lui-même qu'un simple effet de cette courtoisie; mais le sentiment qu'il symbolise y a certainement la plus large part. S'il vous arrive d'avoir fait un ami d'un Japonais, resté franchement japonais, mais cultivé, dont le caractère n'a pas été atteint par les influences étrangères et les nouveautés de l'égotisme, vous serez dans les meilleures conditions pour étudier en lui, mais infiniment policés et affinés, les traits sociaux particuliers à ce peuple. Vous vous apercevrez, invariablement, qu'il

1. En français dans le texte.

ne parle jamais de lui ; que s'il répond à quelques pressantes questions personnelles, il le fait aussi vaguement et aussi brièvement que possible, avec un salut courtois de remerciement; en retour, il vous interrogera sur vous-même, vos opinions et vos idées; des détails, même infimes, de votre vie quotidienne semblent pour lui d'un profond intérêt, et vous serez probablement à même de faire cette remarque qu'il n'oubliera plus rien de ce que vous lui aurez appris. Cependant, il met à sa bienveillante curiosité des limites qu'il sait ne pas dépasser : il se gardera de faire allusion à tout sujet désagréable ou pénible, et si vous témoignez de quelque bizarrerie, de certaines petites faiblesses, ses yeux sembleront ne jamais s'en apercevoir. Il ne vous louera pas en face, mais il ne vous raillera ni ne vous critiquera. Il ne fera, d'ailleurs, jamais la critique des personnes, mais celle des actions dans leur résultat. Avez-vous un conseil à lui demander? Il ne blâmera pas ouvertement un plan qu'il désapprouve, mais essaiera, avec toute la réserve possible, de vous en suggérer un autre : « Peut-être votre intérêt immédiat serait-il d'agir de telle ou telle manière. » Se trouve-t-il dans l'obligation de parler de son prochain? Ce sera indirectement, par une ingénieuse combinaison d'incidents, suffisamment caractéristiques, qui feront image, et toujours de manière à éveiller votre sympathie, en vous créant une impression favorable. Ce mode d'information indirecte est d'essence absolument confucienne : « Même quand vous n'avez point de doutes, dit le « Li-Ki », que votre pensée n'apparaisse pas comme une opinion personnelle. » Vous noterez sans doute aussi, chez votre ami, maints traits divers qui réclameraient de vous quelque connaissance des classiques chinois, mais il n'en est pas besoin pour vous convaincre de son extrême respect d'autrui, comme de la suppression absolue et voulue de son moi. Aucun autre peuple civilisé ne possède, aussi largement compris, le secret d'une vie heureuse; aucune race, cette vérité que notre bonheur en ce monde dépend du bonheur de ceux qui nous entourent, et, conséquemment, de notre patience et du sacrifice de notre égoïsme.

C'est pour de telles raisons que la société japonaise est peu

indulgente à l'ironie, au sarcasme, à l'esprit caustique : j'oserais presque dire qu'ils n'y existent pas. Une faute personnelle n'y est pas sujette au blâme ou au ridicule ; on n'y glose point sur une excentricité ; une bévue involontaire n'y excite pas le rire.

Il est vrai que cette éthique, quelque peu immobilisée par le conservatisme chinois, maintenue par la nécessité de donner de la fixité aux idées, est singulièrement restrictive de l'individualité et tend à accentuer cette aimable médiocrité d'opinion et d'imagination qui prévaut encore aujourd'hui. L'étranger, habitant l'intérieur, ne saurait manquer de penser, quelquefois avec regret, au mouvement varié, intelligent de la vie européenne, avec ses joies, ses douleurs plus hautes, ses sympathies plus vives : mais, « quelquefois » seulement, parce que le dommage intellectuel est réellement plus que compensé par le charme des relations sociales. Pour qui a connu, même imparfaitement, les Japonais, il n'est pas douteux qu'ils ne demeurent le peuple du monde le plus aimable à vivre.

*
* *

Pendant que j'écris ces lignes, le souvenir d'une soirée à Kioto revient à ma mémoire comme une vision : en traversant une rue extrêmement fréquentée et tout illuminée, je m'étais détourné pour admirer une statue de Jizo[1] qui se trouvait à l'entrée d'un petit temple ; il était représenté sous les traits d'un bel enfant au sourire à la fois réel et divin. Je le considérais attentivement, lorsque s'élance, en courant, auprès de moi, un bambin d'une dizaine d'années qui joint ses petites mains devant l'image, incline la tête et prie un moment en silence. Comme il venait de quitter ses camarades, le plaisir et l'animation du jeu brillaient encore sur son visage, et son sourire inconscient était si étrangement semblable à celui de l'enfant de pierre qu'on eût dit le frère jumeau du dieu ; et je pensais : « Ces sourires de pierre ou de bronze ne sont pas uniquement des copies, œuvres serviles du

1. Dieu japonais : protecteur et camarade de jeu des petits enfants morts, au Meido (séjour des morts).

sculpteur bouddhiste : un symbole s'y cache, qui doit expliquer le sourire de la race. »

Le temps a passé; et la pensée qui se présentait alors à mon esprit me semble vraie encore aujourd'hui. Bien que l'art bouddhiste n'ait pas pris naissance sur le sol japonais, le sourire du peuple, comme celui des Bosatsu[1], émane de cette même conception, que le bonheur est né de l'empire sur soi et du renoncement. « Entre l'homme victorieux à la guerre en mille et mille batailles, et l'homme victorieux par le triomphe de soi, celui-là est le plus grand conquérant qui s'est vaincu lui-même[2]. » « Un dieu même ne peut transformer en défaite la victoire de l'homme sur lui-même[3]. »

Des textes bouddhistes tels que ceux-ci — et ils sont nombreux — expriment évidemment, si même ils ne les ont créées, ces tendances morales qui font le plus grand charme du caractère japonais. Et tout l'idéalisme moral de la race me semble s'être incarné dans cet admirable Boudha de Kamatrura dont l'attitude « calme ainsi qu'une eau profonde et tranquille[4] » démontre, comme jamais, peut-être, ne l'a pu faire aucune autre œuvre humaine, cette éternelle vérité : « La plus haute expression du bonheur est dans le repos. »

C'est vers ce calme infini que se sont portées les aspirations de l'Orient ; et, de l'idéal de la « suprême conquête de soi », il a fait son propre idéal. Aujourd'hui encore, bien qu'agitée à sa surface par les influences nouvelles qui la devront ébranler jusqu'en ses plus intimes profondeurs, l'âme japonaise conserve, si on la compare à l'âme de l'Occident, une merveilleuse sérénité. Le Japon s'attarde peu aux suprêmes abstractions qui préoccupent la plupart d'entre nous, pas plus qu'il ne saisit l'intérêt que nous attachons à les résoudre. « Que vous ne soyez pas indifférents aux spéculations religieuses, me faisait un jour observer un savant japonais, cela est trop naturel, mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que nous ne nous laissions jamais troubler par elles. La philoso-

1. Esprits qui planent dans les jardins du Paradis (Gokuratu) sous la forme de jeunes filles japonaises.

2. Dhammapada.

3. Dammikkasutta.

4. Dhammapada.

phie bouddhiste a une profondeur qui laisse loin derrière elle celle de votre théologie occidentale, et nous l'avons étudiée. Nous avons sondé les abîmes de la spéculation pour n'en découvrir que mieux les ténèbres impénétrables qui se cachent derrière d'autres ténèbres; nous avons voyagé aux limites dernières que puisse atteindre la pensée, pour n'en voir que mieux l'horizon reculer, sans fin, dans l'espace. Et vous, vous êtes restés pendant des milliers d'années comme des enfants qui jouent dans le ruisseau, ignorants de la mer; vous venez maintenant, par d'autres chemins que les nôtres, d'en atteindre les bords, et son immensité vous étonne; mais vous ferez voile pour « Nulle part », car vous avez vu l'infini par delà les sables de la vie. »

Le Japon pourra-t-il devenir apte à s'assimiler la civilisation européenne, comme il fit de la chinoise, il y a plus de dix siècles, et garder, néanmoins, ses formes particulières de pensée et de sentiment? Un fait significatif peut en donner l'espoir : c'est que l'admiration des Japonais pour la supériorité matérielle de l'Occident ne s'étend nullement à ses mœurs. Les penseurs japonais ne commettent pas l'erreur grossière de confondre les progrès matériels avec ceux de la morale, et n'ont pas manqué de découvrir les faiblesses de notre orgueilleuse civilisation. Un écrivain japonais a donné à son jugement sur les choses d'Occident une forme qui mérite l'attention d'un cercle de lecteurs plus étendu que celui pour qui il fut écrit[1].

« L'ordre ou le désordre, chez les nations, ne dépendent pas du hasard; ils ne tombent pas du ciel, ils ne jaillissent pas du sol : ils sont déterminés par les tendances du peuple. L'orientation de ce peuple, vers l'ordre ou le désordre, se décide à l'heure même où l'intérêt privé se sépare de l'intérêt général. Si la nation se laisse, surtout, diriger par les considérations publiques, l'ordre est assuré; le désordre est inévitable si l'intérêt personnel la gouverne...

» Ce que nous connaissons de la civilisation européenne

1. Cette étude est particulièrement intéressante en ce qu'elle a pour auteur un savant Japonais, le vicomte Torio, tout à fait étranger à la pensée occidentale; il a prédit exactement les troubles politiques et sociaux qui ont sévi sur le Japon depuis la création du Parlement.

nous apprend qu'elle a, pendant de longs siècles, lutté dans le trouble et la confusion pour aboutir, finalement, à un certain état d'ordre ; mais que cet ordre même, n'étant pas fondé sur la distinction naturelle et immuable entre sujets et souverains, enfants et parents, avec leurs droits et devoirs respectifs, est exposé à de perpétuels changements, selon le progrès de l'ambition et des intérêts humains. Admirablement approprié aux besoins de ceux que guide, dans leurs actes, l'ambition personnelle, l'adoption de ce système au Japon, est naturellement réclamée par une certaine classe de politiciens : considérée d'un point de vue superficiel, la forme de société occidentale est d'autant plus séduisante que, laissant toute liberté au développement des éternels désirs des hommes, elle réalise le maximum d'une jouissance sans limite et sans frein...

» Les Japonais épris des mœurs européennes souhaiteraient-ils de voir écrire en pareils termes l'histoire de leur pays ? Verraient-ils d'un œil tranquille leur nation s'engager en un champ nouveau d'expériences ?...

» En Orient, le gouvernement national s'est, depuis des siècles, inspiré des principes du bien, et employé au bien-être et au bonheur du peuple. Aucun credo politique n'a jamais soutenu que la force intellectuelle dût être cultivée dans le but d'exploiter l'infériorité et l'ignorance...

» Les habitants des pays occidentaux vivent, pour la plupart, du travail manuel. Pour peu qu'ils ne soient pas très industrieux, ils gagnent à peine de quoi suffire à leurs besoins : en moyenne vingt sen[1] par jour. Il ne saurait être question pour eux de porter de riches vêtements, d'habiter des maisons luxueuses, Ils ne peuvent pas non plus aspirer aux hautes fonctions ni aux honneurs. Quelle offense ont donc commise ces pauvres gens pour qu'ils ne puissent, eux aussi, bénéficier des avantages de la civilisation ?...

» On allègue, il est vrai, pour expliquer leur condition, que leurs désirs ne les portent pas à améliorer leur situation. C'est là une supposition gratuite : ils ont les désirs, et ils cherchent à les contenter autant que le leur permettent les circonstances ; mais la nature a restreint leur moyen d'y

1. Un franc environ.

satisfaire ; ils sont limités par leurs obligations d'homme, et par l'impossibilité de dépasser une somme de travail supérieure aux forces physiques de tout être humain. Les plus beaux et les meilleurs produits de leur labeur, ils les réservent aux riches ; ils gardent pour eux les moins beaux et les plus grossiers. Cependant, il n'est rien, dans la société humaine, qui ne provienne du travail humain ; or, pour satisfaire aux besoins d'un homme de luxe, la fatigue de mille autres hommes est nécessaire. Il est réellement monstrueux que ceux qui doivent à ce travail les plaisirs que leur rapporte la civilisation, oublient ce qu'ils doivent au travailleur, et le traitent comme s'il n'était pas une créature humaine. En effet, la civilisation, comprise comme elle l'est en Occident, ne sert qu'à la satisfaction des hommes de grands besoins, mais elle n'est d'aucun profit à la masse : ce n'est qu'un simple système par lequel les ambitions se coalisent pour atteindre leur but...

» Que le système occidental soit gravement perturbateur de l'ordre et de la paix, c'est ce que voit et entend quiconque a des yeux et des oreilles. L'avenir du Japon, dans de telles conditions, nous remplit d'anxiété. Un système dont le principe consiste à mettre la morale et la religion au service de l'ambition humaine concorde naturellement avec les suggestions de l'égoïsme individuel ; des théories comme celles qui s'incarnent dans la formule moderne d'égalité et de fraternité altèrent l'ordre établi des hiérarchies sociales, et offensent la dignité et les convenances...

» L'égalité absolue et l'absolue liberté étant irréalisables, les limites des droits et des devoirs sont supposées fixées ; mais, comme chacun s'applique à obtenir le plus de droits avec le moins de devoirs possibles, il en résulte fatalement des revendications violentes et des contestations sans fin. Les principes de liberté et d'égalité n'auraient chance de réussir que par la transformation de l'organisation des peuples et l'abolition des distinctions légitimes de rang social, réduisant tous les hommes à un niveau unique ; mais on n'arrivera jamais à une distribution égale des richesses et de la propriété : voyez l'Amérique...

» Il est évident que, si les droits mutuels des hommes et

leurs conventions doivent se mesurer à l'étalon de la fortune, la majorité du peuple, ne possédant rien, n'aura aucun moyen de faire valoir ses droits, alors que la minorité soutiendra les siens, et, avec la sanction de la société, exercera sur le pauvre un pouvoir oppressif, négligeant les lois de bonté et d'humanité.

» L'adoption de ces principes de liberté et d'égalité au Japon vicierait les bienfaisantes et paisibles coutumes de notre pays, déformeraient sa nature, en la rendant insensible et dure et, finalement, attireraient sur les masses une source de calamités..,

» Les nations occidentales sont devenues ce qu'elles sont au prix des conflits et des vicissitudes les plus graves: leur destinée est de continuer la lutte. A l'heure actuelle, les forces qui les mettent en mouvement sont en équilibre partiel, et leur condition sociale est à peu près ordonnée; mais que ce léger équilibre vienne à être rompu, et elles seront, une fois encore, lancées dans les révolutions et la confusion, jusqu'à ce que, après une période nouvelle de combats et de souffrances, elles atteignent à une stabilité temporaire : les pauvres et les impuissants d'aujourd'hui seront les riches et les forts de l'avenir, et *vice versa*. Des troubles perpétuels, tel est leur lot. Une paisible égalité ne pourra s'établir en Occident que sur les ruines de ses états détruits et les cendres de ses peuples disparus. »

Avec une telle perception des choses, peut-être sera-t-il donné au Japon d'éviter quelques uns des périls sociaux qui le menacent. Toutefois, il semble inévitable qu'avec sa transformation prochaine coïncide sa déchéance morale. Forcé d'entrer dans la vaste compétition industrielle des peuples dont les civilisations n'eurent jamais l'altruisme pour base, il lui faudra développer certaines facultés dont l'absence relative faisait tout le charme exquis de sa vie. Le caractère national se fera de plus en plus rigide et dur, ainsi qu'il a déjà commencé; mais ce qu'il ne faudrait pas oublier, c'est que le Japon est en avance morale sur le dix-neuvième siècle, autant qu'il en est loin au point de vue matériel. D'abord rationnelle, la moralité chez lui est devenue instinctive. Il a réalisé, bien qu'en des limites restreintes, quelques-unes des

conditions sociales que nos penseurs les plus autorisés estiment les plus heureuses et les plus élevées.

L'effacement moral même, qui lui est devenu propre, n'est que l'excès de ce que toutes les religions civilisées ont toujours proclamé « vertu » : le sacrifice de l'individu au profit de la famille, de la société, de la nation.

C'est cette sorte d'effacement qu'a signalée Percival Lowell dans son *Ame de l'Extrême-Orient*, livre dont le génie consommé ne peut-être équitablement jugé sans quelque connaissance personnelle de ces pays. Le progrès accompli par le Japon, en morale sociale, quoique plus considérable que le nôtre, s'est surtout dirigé dans le sens de la dépendance mutuelle; et ce sera son devoir de l'avenir de garder présent l'enseignement du puissant penseur dont il a sagement accepté la philosophie, Herbert Spencer : « L'individualisme le plus développé peut s'allier à la plus grande dépendance mutuelle » et (si paradoxal que semble l'argument) « la loi du progrès consiste, à la fois, dans la séparation complète et la complète union ».

... Et pourtant, vers ces temps disparus, que la jeune génération affecte maintenant de mépriser, le jour viendra, sans doute, où le Japon détournera les yeux, comme nous faisons nous-mêmes vers la vieille civilisation grecque ; une tristesse lui viendra au souvenir des plaisirs simples à jamais perdus, des joies pures de la vie, de sa communion tendre et divine avec la nature, de l'art merveilleux qui les reflétait. Il se rappellera combien, alors, le monde était plus lumineux et plus beau. Que de choses ne pleurera-t-il pas ! L'antique patience et l'ancien dévouement, la vieille courtoisie, la profonde poésie humaine des croyances d'autrefois. Que de surprises ! Que de regrets aussi ! Mais ce qui l'étonnera bien davantage, ne sera-ce pas l'image des anciens dieux, dont le sourire était semblable au leur ?

LAFCADIO HEARN

Traduction de Madame Léon Raynal.

---

*L'Administrateur-Gérant :* H. CASSARD

La c
vient d
« Pasc
mettait
soumet
cette fo
humili
teur de
sement
qu'il a
l'on pe
chant c
l'œuvre
penseu
l'un de
Avec le
sur la
livre u
dite et

On
dame J
et rapi
révèlen
ques g
d'un a
toujour
sir l'in
trahisse
sont to
rale qu
Marni,
montré
ment *el*
à conna
été la sé
qui se
tous les
assistons
reux, o
presque
ration d

NOTE

Il est
ircule u
ongrois
onné u
'une no
ient co
aître
istoire
nes ju
rature
. Melc
dévelo
littéra

# LIVRES NOUVEAUX

**PASCAL**, par **Émile Boutroux.**

La collection des « grands écrivains français » vient de s'enrichir d'une monographie excellente. « Pascal, avant d'écrire, nous dit la préface, se mettait à genoux, et priait l'Être infini de se soumettre tout ce qui était en lui, en sorte que cette force s'accordât avec cette bassesse. Par les humiliations il s'offrait aux inspirations. » L'auteur de cette remarquable étude s'est mis pieusement à la tâche : c'est un monument glorieux qu'il a voulu élever à l'auteur des *Pensées*, et l'on peut sentir à chaque ligne le respect touchant que le biographe a voué à l'homme et à l'œuvre dont il nous entretient. Venant d'un penseur tel que M. Boutroux, cet hommage est l'un des plus purs que l'on ait rendus à Pascal. Avec les détails les plus minutieux sur la vie et sur la pensée de Pascal, on trouvera dans ce livre un merveilleux exemple d'admiration érudite et profonde.

**A TABLE**, par **J. Marni.**

On admire toujours dans les recueils de madame J. Marni une série de dialogues saisissants et rapides, où les personnages les plus divers se révèlent pour nous en quelques mots, en quelques gestes, avec une singulière netteté. C'est d'un art très simple et très sûr. La scène est toujours naturelle ; mais l'auteur excelle à choisir l'instant précis où les moindres répliques trahissent un secret. Tous ces courts dialogues sont toujours groupés autour d'une idée générale qui assure l'unité du livre. Madame J. Marni, en de précédents recueils, nous avait montré « comment *elles* se donnent » et « comment *elles* nous lâchent » ; elle nous avait appris à connaître « celles qu'on ignore » ; et ç'avait été la série des scènes touchantes ou lamentables qui se passent dans les « fiacres ». Cette fois, tous les personnages sont « à table » ; et nous assistons tour à tour à de jolies dînettes d'amoureux, ou bien à de graves querelles ; et c'est presque toujours un petit chef-d'œuvre d'observation délicate et subtile.

**NOTES SUR LA LITTÉRATURE HONGROISE,**
par **Melchior de Polignac.**

Il est peu de littératures plus enflammées, où circule un souffle plus ardent que la littérature hongroise. M. Melchior de Polignac nous avait donné un recueil de *Poésies magyares*, précédées d'une notice sur la poésie hongroise. Ce volume vient compléter la notice en nous faisant connaître les influences subies au cours de son histoire par la nation hongroise. Depuis les origines jusqu'au récent épanouissement de la littérature nationale et à la période contemporaine, M. Melchior de Polignac nous fait assister à tout le développement progressif de la langue et de la littérature hongroises.

**FIANCÉE D'AVRIL**, par **Guy Chantepleure.**

Le héros de ce joli roman finit par aimer malgré lui, une délicieuse jeune fille américaine qui l'aime, elle aussi, malgré elle. Jamais personnages ne furent plus loin de s'adorer ; et pourtant, peu à peu, leurs cœurs se font si tendres que leur mariage est promis à toutes les joies : on se dit, en fermant le livre, qu'ils seront sûrement très heureux et qu'ils auront sans doute beaucoup d'enfants. Le roman est fort joliment composé, et l'auteur nous achemine au dénouement à travers des scènes charmantes : il sait, à chaque page, nous inquiéter presque, puis, l'instant d'après, il nous rassure, pour nous alarmer, un peu plus loin. Il effleure tout avec délicatesse, et ce livre est plein d'exquis détails qui annoncent un bon romancier.

**LES FORMES LITTÉRAIRES DE LA PENSÉE GRECQUE**, par **H. Ouvré.**

Voici, sur un sujet rebattu plus que tout autre, et qui peut paraître usé, une étude originale et neuve. M. Ouvré n'a pas voulu raconter une fois de plus le développement historique de la littérature grecque ; il a voulu expliquer cette histoire, interpréter la succession et l'enchaînement des formes littéraires que créa, que remplit, qu'enrichit et que transforma la pensée grecque, depuis l'âge homérique jusqu'à Alexandre. Il a résolu ce difficile problème en ses données exactes, données sociales, données psychologiques, données philosophiques, et, dans cette œuvre d'analyse subtile et de savante et solide reconstruction, il a mis l'ingéniosité d'une dialectique très pénétrante, la sûreté d'un goût parfaitement instruit, et les ressources d'un style juste et expressif.

**LES AMIES DE NOS AMIS...**
par **Richard O'Monroy.**

Encore un bouquet de ces charmantes nouvelles, pimpantes et fraîches, que M. Richard O'Monroy prend soin d'assembler, nouées d'un joli titre, et que le lecteur a tant de plaisir à respirer. Naturellement, toutes ces pages embaument l'amour ; et si le décor change souvent, si nous sommes tour à tour transportés dans quelque boudoir plein d'odeurs légères, ou dans les coulisses de l'Opéra, ou, par quelque bel après-midi, dans la rue, au long des magasins, c'est toujours pour y retrouver quelque jolie femme plaisante et complaisante, qui daigne sourire. Créatures charmantes un peu perverses, M. Richard O'Monroy nous présente surtout, en ce nouveau recueil, les héroïnes de menus adultères parisiens. Il faut emporter ce livre alerte aux villégiatures d'été ; il faut prendre aussi *Amours martiales*, du même auteur : on y retrouvera, aux heures vides, quelques bonnes minutes de Paris.

# LA REVUE DE PARIS

**Paraît le 1er et le 15 de chaque mois**

---

**PRIX DE L'ABONNEMENT :**

| | UN AN | SIX MOIS | TROIS MOIS |
|---|---|---|---|
| PARIS | 48 » | 24 » | 12 » |
| SEINE ET SEINE-ET-OISE | 51 » | 25 50 | 12 75 |
| DÉPARTEMENTS | 54 » | 27 » | 13 50 |
| ÉTRANGER (UNION POSTALE) | 60 » | 30 » | 15 » |

---

*On s'abonne aux bureaux de la* Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

---

*Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.*

---

*Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la* Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

---

*Les annonces sont reçues aux bureaux de la* Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

---

*La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la* Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

---

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 15142-7-00. — (Encre Lorilleux).